

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Octobre 2011

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Octobre 2011

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
------------------------------------	----

Actualités

Colloque mystique et philosophie (Yohanan LAMBERT)	15
Exposition Dogon (Françoise BARRY)	17
Deuxième salon du livre des Balkans (Évelyne NOYGUIES).....	19
L'Arabie saoudite et le « printemps arabe » (Bertrand BESANCENOT)	23
Y aura-t-il un « printemps arabe » en Asie centrale ? (Françoise BARRY)	33
Visite du PLC (Françoise MOREUX)	35
Cours de français en pays kirghize (Ursula CHENU)	37
La rentrée 2011 à l'Inalco (Françoise MOREUX)	43

Entrevue

Marc MENGUY (Françoise MOREUX)	49
--------------------------------------	----

Conférences

Résidents et réfugiés juifs à Shanghai (Françoise KREISSLER).....	55
<i>La chamane à l'éventail</i> (Alexandre GUILLEMOZ).....	65

Histoire

Le fantasme cannibalique dans l'histoire et l'imaginaire (Michel PERRET)	69
La transmission identitaire et l'héritage psychique chez les Peuls (Dugukolo KONARE)	83

Littérature

La passeuse et le bonze (conte vietnamien).....	99
Un aperçu de la scène théâtrale dans l'Albanie du xx ^e siècle (Évelyne NOYGUIES)	101

Recensions

<i>Le consul qui en savait trop</i>	111
<i>Contes hassidiques</i>	112
<i>Le Dicôlon</i>	114
<i>Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'ancien régime. François de Tott (1733-1793)</i>	115
<i>Le garçon qui voulait dormir</i>	116
<i>La guerre des Russes et des Autrichiens contre l'Empire ottoman</i>	117
<i>Jésus de Nazareth</i>	121
<i>Jours d'Alexandrie</i>	124
<i>Mauvais genre</i>	125
<i>Mensonges</i>	126
<i>Le musée de l'innocence</i>	127
<i>Paris</i>	128
<i>La partition du judaïsme et du christianisme</i>	130
<i>Le poète de Gaza</i>	132
<i>Le roman des Papes</i>	133
<i>Si beau, si fragile</i>	134
<i>Les survivants</i>	135

Éditorial

Émotions diverses, en ce début d'année scolaire 2011 marquée par un événement majeur, préparé et attendu depuis quarante ans... le regroupement en un seul lieu de tous les enseignements de l'Inalco¹.

Un seul lieu, comme nombre d'entre nous, anciens élèves avant 1970, l'avons peut-être connu : un établissement vibrant de toutes les résonances du monde, de ses couleurs, ses préoccupations, parfois même ses antagonismes, car bien souvent c'est plus qu'une langue d'un pays qu'on apprend ici, tant on veut s'imprégner de sa culture, ses traditions, ses façons de penser. Ce que les étudiants cherchent ici, c'est être plongés, comme en une sorte de baptême, dans un autre mode, plus encore que dans un autre monde, dans une démarche d'adhésion, voire d'adoption. La mondialisation, qui voudrait bien aplanir et unifier notre planète, doit aller chasser sur d'autres terres...

Quel rôle devra jouer notre association dans ce nouveau contexte ?

Le même, sans aucun doute, tant nos objectifs ne peuvent vraiment changer. C'est plus dans notre manière d'être, de nous faire connaître, d'être présents qu'il nous faudra trouver des recettes différentes. Nous devons probablement préparer une campagne d'information, de promotion, d'image, destinée aux personnels et enseignants, puis aux côtés des étudiants, du BDE notamment, nous deviendrons un acteur incontournable dans la vie quotidienne du Pôle des langues et civilisations (PLC).

La livrée d'*Orients* d'octobre reflète déjà, avec le nouveau logo de notre association et la disparition de la girouette de la rue de Lille, le changement pour cette nouvelle rentrée. Notre bulletin *Orients* reste cependant fidèle aux objectifs que nous lui avons fixés. Il vous permet de prendre connaissance de :

- **l'actualité** en vous faisant part de ce qui a marqué les cinq derniers mois : comptes rendus d'activités, d'événements, d'expériences. Dans cette rubrique, nous accueillons pour la première fois un éminent diplomate et une place est réservée au récit d'une étudiante.

1. Voir INALCO, rentrée 2011 et Visite du PLC dans la rubrique *Actualités*.

- nos **conférences**, permettant aux personnes qui n'ont pu assister d'en avoir un écho.
- des **textes historiques** et **littéraires** fournis par de fidèles adhérents.
- un nombre impressionnant de **recensions** d'ouvrages.

Ce mois-ci aussi, une place particulière est réservée à deux anciens présidents de l'association :

- Marc MENGUY, pour une **entrevue**, une conversation au cours de laquelle il révèle et confirme son attachement à l'institut et à l'association.
- Michel PERRET, avec la recherche qu'il a faite sur le cannibalisme.

Toutes ces pages sont la preuve vivante des richesses aux multiples facettes de notre association. Je vous en souhaite bonne lecture !

Françoise MOREUX
Présidente

Mystique et philosophie Les sources antiques et médiévales de la mystique moderne

**Colloque international à l'Institut universitaire européen
Rachi de Troyes, du 23 au 26 mai 2011**

Organisé par Géraldine ROUX, directrice de l'Institut universitaire européen Rachi de Troyes, ce colloque international avait pour but de confronter les pensées modernes des XVIII^e et XIX^e siècles aux courants mystiques médiévaux (X^e-XIV^e) afin de déterminer les lignes de convergence.

Le terme « mystique » renvoie généralement à une expérience extatique, incommunicable et indicible et apparaît donc, face à la rationalité philosophique comme une « folie » ébranlant l'assurance du concept dans un déplacement perpétuel du sens.

Chaque journée était introduite par une conférence inaugurale suivie de débats permettant d'approfondir le thème retenu. Ce colloque a permis de réunir tous les spécialistes de la question en rassemblant les chercheurs de France, de Belgique, de Suisse, d'Israël, du Liban et du Canada.

La première journée avait comme thème : « émanation, mystique et extase » autour de PLOTIN et de la mystique plotinienne. Luc BRISSON s'est interrogé sur la qualification de l'union de l'âme avec l'Un chez PLOTIN. Interrogation reprise mais avec des réponses différentes par Jean-Marc NARBONNE (la « logique » de la mystique plotinienne) et par Michel CHASE (existe-t-il une mystique néoplatonicienne?). Cette réflexion a été complétée par la communication de José COSTA sur les rabbins de l'Antiquité et par celle de Daniel DE SMET, consacrée à la pensée ismaélienne.

La journée du mardi fut consacrée à l'« expérience mystique » à travers l'œuvre de Maître ECKHART (Jean DEVRIENDT et Marie-Anne VANNIER), des manuscrits de Qumrân (Ursula SCHATTNER-RIESER), la kabbale et l'œuvre de Joseph IBN WAQĀR (Paul FENTON) et la philosophie de Mullā SADRĀ (Christian JAMBET).

Le mercredi s'articulait autour de l'« écriture mystique, entre *logos* et *hubris* en faisant appel à Maître ECKHART (Yves MEESEN), MAÏMONIDE (Géraldine ROUX), WITTGENSTEIN et LACAN (Diogo SARDINHA), AUGUSTIN et la mystique française (Jad HATEM), PLATON et la mystique juive (David BREZIS).

La dernière journée nous a permis de réfléchir sur le thème du retrait et de l'excès grâce aux interventions de Meryem SEBTI (la notion de *mushâhada* *مشاهدة* chez AVICENNE), François TRÉMOLIÈRES (FÉNELON, sur la raison), Isabelle RAVIOLO (ECKHART et la poésie du XX^e siècle) et de Zeev HARVEY (du mysticisme au-delà de la philosophie : MAÏMONIDE et SPINOZA).

Globalement, ce colloque nous a permis de mieux comprendre cette mystique dont l'approche n'est pas toujours aisée. Tous les intervenants ont fait œuvre de pédagogie en nous permettant de découvrir ces pensées très particulières. Un seul regret : chaque intervenant disposait d'une heure ce qui lui permettait d'approfondir son sujet mais qui pour l'auditoire représentait un effort de concentration difficile à maintenir sur quatre jours.

Yohanan LAMBERT

Exposition « Dogon » au Musée du Quai Branly

Le vendredi 10 juin 2011, la proposition de Marine ROBIN d'une visite guidée de la magnifique exposition « Dogon » eut un tel succès que ce sont deux groupes successifs d'adhérents et d'amis de l'association qui ont pu profiter des richesses exposées et des commentaires des guides attachés au musée¹.

La statuaire dogon et les masques furent découverts notamment par l'ethnologue Marcel GRIAULE et popularisés par Michel LEIRIS avant la guerre, dans la falaise de Bandiagara qui s'élève à l'est de Mopti, ville importante du Mali située sur le fleuve Niger. Le trésor composé de statues datant pour les plus anciennes du x^e siècle a excité derechef la curiosité des amateurs d'art à cause du lieu d'invention – des grottes au flanc de la falaise – et de la cosmogonie qui l'évoquent, cavaliers, maternités, hermaphrodites, figures humaines aux bras levés implorant le dieu Amma, dispensateur de pluie.

En fait le peuple dogon a assimilé dans sa fuite vers l'est les créations esthétiques de peuples autochtones, Tombo, Niongom, Tellem installés là de temps immémoriaux. Tous animistes, ils avaient développé légendes et croyances échappant à l'islamisation.

L'excellente scénographie de l'exposition permet de découvrir des dizaines d'exemplaires de cette statuaire en bois dur souvent recouvert de patine sacrificielle. Suivant les lieux, l'apparence humaine est différente et permet d'évoquer des sociétés disparues.

L'ethnologie française s'était fait remarquer là dès 1900 et jusqu'aux années 1960 par ses missions nombreuses; ce sont les masques, ici merveilleusement présentés au bout de longues perches, qui ont popularisé la culture dogon dès 1931 à l'Exposition coloniale, où les danses de masques furent applaudies. Le visiteur du musée peut visionner des films récents tournés *in situ* lors de fêtes rituelles qui se perpétuent.

Les Dogon continuent à produire de nombreux objets usuels, portes, serrures, piliers, coupes, bijoux où l'on retrouve la symbolique ancienne,

1. Le Musée du Quai Branly fête cette année ses cinq ans.

figures aux bras levés ou cavaliers ; ils sont exposés à la fin de la visite, ainsi que des tissages savants.

Le plus souvent acquise par des amateurs d'art et des artistes comme PICASSO et les surréalistes guidés par leur « *commandante* » André BRETON, cette statuaire et ces masques dont beaucoup appartiennent néanmoins au patrimoine public français (dont le Musée du Quai Branly) sont offerts ici au regard du public², sur l'initiative notamment de Madame Hélène LELOUP, collectionneuse et marchande d'art africain désireuse d'en partager généreusement la vue et commissaire de l'exposition. C'est là l'occasion unique de connaître une culture africaine témoin de la longue histoire de ce continent.

Françoise BARRY

2. Le Musée Dapper avait organisé une grande exposition en 1994.

Salon du livre des Balkans Paris – juin 2011

L'association culturelle *Albania* et *Le Courrier des Balkans* ont organisé la deuxième édition du Salon du livre des Balkans, les samedi 25 et dimanche 26 juin 2011, au Théâtre de la Grande Comédie, un lieu de culture bien connu dans le 9^e arrondissement de Paris. Cette deuxième édition était placée sous le signe de la découverte des cultures de l'Europe du Sud-Est, qui restent largement méconnues.

Placé sous le haut patronage de l'Académie française, bénéficiant du soutien du Centre national du livre et de la Région Île-de-France, en partenariat avec le Théâtre de la Grande Comédie, le salon a accueilli près de vingt auteurs venus présenter et échanger autour des deux thèmes à l'honneur cette année : la bande dessinée indépendante dans les Balkans et la littérature roumaine. Au programme de ces deux jours, les visiteurs ont pu profiter de lectures, de tables rondes, de cartes blanches, écouter de la musique des Balkans, découvrir des artistes auteurs de BD lors d'une rencontre-débat et d'une exposition.

La littérature des Balkans à l'honneur

Le Salon du livre des Balkans a accueilli les plus grands noms de la littérature roumaine (cf. programme *infra*) et a choisi de les faire débattre autour des questions qui agitent la création actuelle, l'écriture engagée dans l'espace post-communiste et l'imaginaire pour dépasser le réel.

Cette deuxième édition offrait une nouveauté en inaugurant le concept d'« un pays invité d'honneur » : la Roumanie était représentée par huit de ses auteurs parmi les plus importants. Cet événement s'est caractérisé par l'échange et le dialogue en mettant en avant les interactions entre le public et les auteurs présents. Trois tables rondes ont été organisées ainsi que plusieurs séances de dédicaces et la présentation d'une exposition de bande dessinée indépendante en présence de dessinateurs venant de Croatie, de Grèce, du Kosovo, de Roumanie et de Serbie. Une carte blanche a été consacrée à Gani JAKUPI, auteur kosovar de BD aux nombreux autres talents. Enfin, des éditeurs et un libraire, spécialistes de l'Europe du Sud-Est, ont présenté une sélection des meilleurs ouvrages disponibles sur la région, en langue française et en de nombreuses langues originales des Balkans.

Carte blanche à Gani JAKUPI, un créateur aux multiples facettes!

Scénariste de BD, illustrateur de ses propres albums et scénariste pour d'autres auteurs, compositeur de musique de jazz, photographe, écrivain, journaliste..., Gani JAKUPI était l'invité du Salon du livre des Balkans 2011. Né en 1956 dans la province du Kosovo de la Yougoslavie de TITO, il est à présent établi en Espagne, après avoir vécu en France au début des années 1980.

Après avoir laissé de côté plus de dix ans la bande dessinée pour mieux se consacrer à la peinture, au cinéma, à la littérature, à la musique..., Gani JAKUPI est revenu à ce « moyen d'expression puissant » ces dernières années. En effet, la BD est, comme il le dit lui-même, « un moyen de lutter contre l'ignorance de l'autre, mais aussi de soi-même... ».

Dans la mesure où la bande dessinée joint le visuel et le texte, Gani JAKUPI traite dans chaque album d'un événement, de ses implications dans son époque et de sa transcendance dans la nôtre. À chaque fois, il s'attache à bien connaître le pays où se déroule l'action, son histoire, sa langue, sa culture, sa littérature, son cinéma, sa musique.

Parmi ses albums publiés en France, les plus récents sont *Le roi invisible*¹ Brique d'Or du meilleur album au festival de Toulouse 2010, où il passe en revue toute la vie d'Oscar ALEMAN, un guitariste de jazz oublié du grand public, et *Les Amants de Sylvia*² dans lequel les protagonistes sont en proie à une manipulation autour de TROTSKI. Son héroïne, Sylvia, est la principale victime du complot contre TROTSKI, assassiné le 20 août 1940 d'un coup de piolet dans la tête... par un certain Ramón MERCADER, agent du NKVD³. Deux nouveaux albums sont en préparation pour une publication en France fin 2011 et début 2012.

Évelyne NOYGUIES

Membre de l'association culturelle « Albania »,

administratrice du site: www.association-albania.com

et membre du comité d'orientation et d'organisation du Salon du

livre des Balkans 2011

1. Publié en 2009 par Futuropolis.

2. Publié en 2010 par Futuropolis.

3. Le NKVD, en français, « Commissariat du peuple aux Affaires intérieures », police politique de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) créée en 1934.

Rappel du programme de la 2^e édition du Salon du livre des Balkans:

Samedi 25 juin 2011

- 10h00 : Ouverture du Salon
- 10h30-11h00: Inauguration de l'Exposition « la bande dessinée des Balkans »
- 11h00-12h00: Carte blanche à Gani JAKUPI, auteur de bande dessinée (Kosovo)
- 12h00-12h30 : Dédicaces de Gani JAKUPI
- 12h00-13h30 : Concert de musiques balkaniques (chants, percussions et accordéon)
- 13h30-15h00 Table Ronde: « Littérature roumaine, l'imaginaire pour dépasser le réel », animée par Andreia ROMAN, avec Florina ILLIS, Sebastian REICHMANN, Dumitru TSEPENAG et Mirella PATUREAU
- 15h00-16h00 : Dédicaces des auteurs présents à la table ronde

Dimanche 26 juin 2011

- 10h00 : Ouverture des portes
- 11h00-12h30 : Table Ronde : « Roumanie, vers de nouvelles littératures engagées », animée par Petre RAILEANU, avec Dan LUNGU, Gabriela ADAMEȘTEANU, Matei VIȘNIEC et Letiția ILEA
- 12h30-13h00 : Dédicaces des auteurs présents à la table ronde
- 13h00-14h00 : Présentation de l'exposition bande dessinée et dédicaces des dessinateurs
- 14h00-15h30 : Table ronde: « La bande dessinée dans les Balkans », animée par Johanna MARCADÉ, avec Igor HOFBAUER (Croatie), Ilan MANOUACH (Grèce), Gani JAKUPI (Kosovo), Alexandru CIUBOTARIU (Roumanie), Dodo NITĂ (Roumanie) et Aleksandar ZOGRAF (Serbie)
- 15h30-16h00 : Clôture en dessins avec les dédicaces des auteurs de BD.

Le 27 mai 2011, M. Bertrand BESANCENOT, ambassadeur de France en Arabie saoudite, eut l'occasion, dans le contexte du « printemps arabe », de s'exprimer sur le pays dans lequel il réside. En sa qualité d'ancien élève membre de notre association, M. BESANCENOT a obligeamment accepté que nous reproduisions son discours dans notre bulletin. Nous l'en remercions vivement.

L'Arabie saoudite et le « printemps arabe »

Étant donné l'actualité agitée dans le monde arabe et les implications considérables qu'aurait une déstabilisation éventuelle de l'Arabie saoudite, je crois utile de faire le point sur l'impact éventuel du « printemps arabe » sur ce pays stratégique à plusieurs points de vue.

Peut-être devrais-je rappeler brièvement en introduction certains grands traits de l'Arabie, pour planter le décor :

- Il s'agit d'un grand pays, quatre fois plus étendu que la France.
- Sa population atteint 27 millions d'habitants, dont 7 à 8 millions d'expatriés (essentiellement d'Asie) qui constituent le gros de la main d'œuvre. Il y aurait en outre un nombre important d'illégaux.
- Le royaume existe dans sa forme actuelle depuis 1932 (avec les conquêtes d'Ibn SAOUD), mais il a été unifié une première fois au milieu du XVIII^e siècle sous l'égide déjà des SAOUD et au nom du wahhabisme (interprétation rigoriste de l'Islam développée par le prédicateur Mohamed Abdel WAHAB).
- C'est un pays plus divers qu'on ne l'imagine, avec quatre grandes régions principales : le Nejd central (fief de la dynastie), le Hedjaz à l'Ouest (qui borde la Mer Rouge et abrite les lieux saints), le Hasa à l'Est sur le Golfe, qui concentre à la fois les ressources pétrolières et la population chiite (10% de la population totale), et l'Assir au sud, montagneux et proche culturellement du Yémen.

- C'est un pays urbanisé à 85%, même si les liens tribaux et la culture bédouine demeurent forts, expliquant le conservatisme profond de la société.
- Abritant les deux lieux les plus saints de l'Islam, La Mecque et Médine, l'Arabie saoudite se considère comme le cœur de l'arabité et de l'Islam, le bastion des causes arabe et musulmane. C'est un élément important de son identité et de son statut au sein du monde arabo-musulman (le roi d'Arabie porte le titre de « Serviteur des Deux Saintes Mosquées »).
- Sur le plan politique, l'Arabie saoudite est une monarchie traditionnelle, où les princes tiennent les ministères régaliens et les gouvernorats de province ; les ministères techniques étant tenus par la méritocratie. Le roi Abdallah, au pouvoir depuis 2005, a engagé son pays dans un processus de réforme –prudent mais déterminé–, en tout cas sans précédent : création d'un « dialogue national » entre les différentes composantes de la société saoudienne pour débattre des questions sociétales (et instiller un esprit de dialogue dans une société saoudienne marquée par le fondamentalisme wahhabite), extension du rôle du Conseil consultatif (parlement non élu mais représentatif des différentes sensibilités et compétences au sein de la population), libéralisation de la presse, réforme de l'enseignement et de la justice (bastions de l'*establishment* religieux), promotion de la femme, adhésion à l'OMC en 2005, diversification des partenaires du royaume (après 60 ans de quasi protectorat américain), dialogue interreligieux etc... Toutes ces mesures visent à moderniser l'État et la société saoudienne, ainsi qu'à développer un sentiment national dépassant le pacte initial entre les SAOUD et le wahhabisme. Le roi rencontre de fortes résistances dans les milieux conservateurs et religieux, y compris au sein de la famille royale ; mais il poursuit avec détermination et patience le processus de réforme qu'il a engagé. Son objectif est « d'aller aussi loin que l'accepte la société ». Certains jugent ce processus trop lent.
- Les principaux dirigeants du royaume sont âgés et connaissent pour certains des problèmes de santé. Ce qui ne veut pas dire que les princes de 50-60 ans ne sont pas déjà aux affaires, de même que les grandes entreprises saoudiennes sont dirigées par une élite compé-

tente de quinquagénaires, formés essentiellement aux États-Unis. Faisons donc attention aux critiques de gérontocratie !

- La population du pays est très jeune, puisque les 2/3 des Saoudiens ont moins de trente ans. C'est à la fois un atout et un risque potentiel majeur. En effet le tiers des jeunes est au chômage et la plupart d'entre eux sont mal formés pour occuper des emplois productifs (aujourd'hui tenus par les expatriés). L'État fait donc un effort considérable – le 1/4 du budget - pour améliorer le système éducatif, mais cela prendra du temps (une génération?). Il faudrait en fait une véritable « révolution culturelle » pour amener les Saoudiens à accepter certains postes ; ce qui explique l'échec jusqu'à présent des efforts de saoudisation de l'emploi.
- Les femmes ont beaucoup progressé en matière d'éducation : elles forment ainsi la majorité des diplômés de l'université. Mais seulement 5 à 10% d'entre elles travaillent, essentiellement dans l'éducation et le système de santé. Il existe du coup une pression forte des femmes pour étendre leur participation au marché du travail, ce qui sera d'ailleurs nécessaire pour maintenir le niveau de vie de la classe moyenne.
- Sur le plan économique, l'Arabie saoudite est le 1^{er} producteur (et surtout exportateur) de pétrole, de l'ordre de 9-10 millions de barils-jours, et le Royaume renferme le 1/4 des réserves mondiales. Il est le seul à disposer d'une capacité de production excédentaire –environ 3 millions de barils-jours- ce qui lui donne un rôle majeur à l'OPEP et dans la régulation mondiale des cours du brut. Il dispose aussi des quatrièmes réserves mondiales de gaz ainsi que de matières premières importantes (or, bauxite, phosphate...) qu'il commence à exploiter. Son PNB (435 Milliards de dollars) est de loin le plus important du monde arabe et représente le 1/4 de la zone ANMO. Avec des excédents financiers (publics) de plus de 500 Milliards de dollars, placés pour l'essentiel en bons du Trésor américain, le Royaume a les troisièmes réserves mondiales, derrière la Chine et le Japon. Son programme massif d'investissements publics (400 Milliards de dollars en 5 ans) dans le développement des infrastructures et de l'industrie, est le plus important en proportion au sein du G 20, où l'Arabie représente le monde arabe.

- En matière de politique étrangère, l'Arabie saoudite mène une politique modérée et se considère comme un allié du monde occidental (en particulier s'agissant de la modération des prix du pétrole face à l'Iran, Venezuela, Algérie... et de la lutte contre le terrorisme islamique, dont elle est la première cible). Elle est cependant préoccupée par l'affaiblissement de son partenaire privilégié -les États-Unis- et déçue par l'incapacité du président OBAMA à relancer le processus de paix au Proche-Orient. Sa priorité –voire son obsession- est de faire refluer l'influence iranienne au sein du monde arabe, qui s'est étendue selon elle du fait des erreurs américaines dans la région, notamment l'invasion de l'Irak. Elle a le sentiment d'être un pôle de stabilité au milieu d'un monde incertain et se méfie des incertitudes du « printemps arabe ». Face à la nouvelle donne, elle resserre donc les boulons du CCEAG et se rapproche de ses pays amis : Jordanie, Maroc, Turquie, Pakistan, Malaisie... parallèlement au renforcement de ses liens économiques avec l'Asie (la Chine en particulier).

*

* *

Après ce rappel des grands traits de l'Arabie saoudite, je voudrais répondre à la question : Pourquoi ce pays semble-t-il échapper aux tumultes du « printemps arabe » ?

En effet, les causes des révoltes dans la plupart des pays de la zone se retrouvent en Arabie : existence d'une population jeune, dont une partie est qualifiée, connaît des problèmes d'emploi et souffre d'un manque de libertés évident, alors qu'il existe une corruption étendue et des poches importantes de pauvreté (20% de la population). D'ailleurs il y a eu des appels à manifester sur les blogs et même des lettres ouvertes adressées aux autorités pour demander plus de réformes.

Et malgré cela, il ne s'est rien passé, au désespoir de certains médias qui honnissent ce pays coupable de trois tares majeures : être riche, monarchique et religieux.

Et c'est vrai : l'Arabie est un pays « spécial », qui reste peu connu, et dont on a généralement dans le monde une image négative. Cela tient essentiellement à son conservatisme social et à son rigorisme religieux, qui se reflètent en particulier dans les contraintes spécifiques imposées aux femmes.

Quand on pense à ce pays, on imagine spontanément un grand désert, des torchères, des villes poussiéreuses, des femmes en noir, des décapitations publiques... Bref rien de particulièrement attrayant ! Et il est exact que ce pays est d'une austérité exceptionnelle : pas de cinéma, pas de concerts ni d'alcool (en public ! car en privé c'est autre chose...), une ségrégation stricte entre hommes et femmes, la fermeture des magasins pendant les prières, la présence d'une police religieuse qui veille aux « bonnes mœurs » etc.....

En outre, les femmes subissent des contraintes particulières, comme le port obligatoire à l'extérieur de l'*abaya* (manteau noir qui couvre tout le corps) ou l'interdiction de conduire. Les Saoudiennes doivent même avoir l'autorisation d'un homme de leur famille pour sortir d'Arabie et pour exercer certaines activités !

Il est par ailleurs, pour nous Français, choquant de constater la persistance d'exécutions publiques, l'absence de libertés fondamentales comme celle d'association ou de culte, des disparités sociales criantes, un mépris général à l'égard des expatriés asiatiques et africains, la subsistance de poches de pauvreté (20% des Saoudiens) dans ce pays riche, et une absence totale de respect de l'environnement.

Si on y ajoute une bureaucratie tatillonne et inefficace, il existe de vrais motifs d'insatisfaction !... qui expliquent que l'Arabie n'ait pas bonne presse. En outre elle ne fait pas grand-chose pour tenter d'améliorer son image, contrairement aux politiques très actives de communication de ses voisins Dubaï et Qatar.

En réalité, par certains côtés et toutes choses égales par ailleurs, l'Arabie saoudite est un petit « empire du milieu », qui se perçoit –je l'ai dit- comme le cœur de l'arabité et de l'Islam, le bastion des causes arabe et islamique.

Étant le seul pays arabe à ne pas avoir été colonisé par une puissance occidentale, l'Arabie a été moins en contact avec l'étranger que, par exemple, les autres pays du Golfe. Étant par ailleurs un pays immense, elle donne un peu le sentiment de vivre à son rythme, moins sensible que d'autres à l'environnement extérieur. C'est ce que j'appellerais un pays « édreton », qui ne perçoit les chocs du changement qu'à travers un capitonnage.

En Arabie saoudite, les apparences sont en effet assez immuables, même si les choses changent en profondeur, du fait du développement économique rapide, de la jeunesse de la population et de l'accès croissant aux moyens de communication (15 millions d'internautes). Mais à Riyad on persiste à ne pas apprécier les querelles publiques et on continue à prendre

le temps nécessaire pour parvenir à un consensus sur toute décision importante : c'est une tradition bédouine. Décence et discrétion sont enfin des règles d'or : on est allergique en Arabie aux manifestations intempestives et aux indiscretions de la presse.

Ces éléments « culturels » -qui dénotent dans notre monde hyper médiatisé- doivent être gardés à l'esprit quand on veut appréhender les réalités de ce pays particulier ou tenter d'expliquer pourquoi il se singularise dans le contexte du « printemps arabe ».

Quelqu'un a même pu dire, en parlant de l'exception saoudienne : « au pays de l'été permanent y a-t-il réellement place pour un printemps ? »...

En fait, quand on tente d'expliquer pourquoi l'Arabie saoudite a été jusqu'à présent épargnée par les tumultes de ses voisins, je vois pour ma part plusieurs raisons :

- D'abord bien sûr, les mesures préventives de sécurité qui ont été prises par les autorités : déploiement massif de forces, rappel public de l'interdiction de manifester dans le pays, mobilisation des religieux pour critiquer l'insubordination au prince etc....
- Mais, plus fondamentalement, il y a le fait que la société saoudienne est très différente de la tunisienne ou de l'égyptienne : c'est-à-dire qu'en Arabie, elle est restée très largement tribale, conservatrice et très peu politisée (il n'y a pas de véritable tradition politique dans le pays, en dehors des mouvements islamistes). Les critiques contre les passe-droits et la corruption sont donc faites en termes moraux. Il n'y a pas encore de vrais relais politiques.
- Deuxièmement, le roi ABDALLAH est très populaire : simple, religieux, humain, il est considéré comme le père de la nation, et très peu de gens le critiquent. Cela étant, cette popularité massive ne s'étend pas à ses frères et le rempart royal n'aura sans doute plus la même force après ABDALLAH.
- Ensuite, les élites socio-économiques du pays ne sont pas pressées de démocratiser le système. Acquisées intellectuellement à l'objectif de démocratie, elles pensent cependant que –dans les circonstances présentes- des élections libres amèneraient les chefs tribaux et religieux au pouvoir. Il vaut donc mieux un « despotisme éclairé », tel qu'il est pratiqué, même si certains souhaiteraient accélérer le processus de réforme. Seule une infime minorité libérale pousse à une monarchie parlementaire.

- Par ailleurs, la grande majorité de la population saoudienne est satisfaite de son sort, du fait de la générosité de l'État-providence et parce que les tâches pénibles sont en fait accomplies par les expatriés asiatiques, qui n'ont pas le droit de manifester (ce qui fait une énorme différence avec l'Égypte ou la Tunisie).
- En outre, en prenant une série de mesures socio-économiques (indemnisation des chômeurs, accroissement des salaires, prêts au logement, création d'un comité de lutte contre la corruption) -pour un montant significatif de 130 milliards de dollars- le roi a « répondu aux aspirations de son peuple », pour employer notre propre discours. L'accroissement de la production pétrolière et des cours du brut permettent à l'Arabie ces largesses.
- Enfin, la poursuite et l'extension des troubles (Libye, Yémen, Syrie) avec son lot de violences et de destructions, ont fini par lasser le public saoudien –au début plutôt sympathisant, chez les jeunes, envers le printemps arabe – et l'ont convaincu que la stabilité offerte par le régime saoudien avait du bon...

Le résultat est qu'effectivement la rue saoudienne est restée calme et qu'aujourd'hui le Royaume apparaît comme un pôle de stabilité dans la région.

Face aux troubles, le pays a choisi d'aider financièrement ses voisins en difficulté (Égypte, Jordanie, Bahreïn, Oman), d'intervenir dans le cadre du CCEAG pour stabiliser le Yémen et Bahreïn, et de renforcer et d'étendre le CCEAG (Jordanie, Yémen), un peu à la façon dont l'OTAN a étendu sa stabilité à l'Europe de l'Est.

Le royaume a enfin décidé de se rapprocher de ses amis, comme -outre la Jordanie- le Maroc, la Turquie, la Malaisie ou l'Indonésie, afin de constituer une sorte de pôle musulman (sunnite) modéré face à l'Iran chiite et révolutionnaire.

Est-ce que cela signifie que l'Arabie saoudite restera immunisée contre le printemps arabe ? Je ne le pense pas, et cela pour plusieurs raisons :

- D'abord, depuis le début de l'année, la parole s'est libérée en Arabie saoudite, comme ailleurs. Cela est clair à travers les blogs qui brocardent la corruption et l'arbitraire. Les jeunes de la classe moyenne manifestent également de l'impatience face aux contraintes imposées par la police religieuse. Certaines femmes n'hésitent plus à prendre

le volant, malgré les menaces d'extrémistes religieux. La société civile montre sa vitalité, par exemple lors des inondations de Djeddah où les sauveteurs bénévoles ont bravé les interdits sociaux. Tout cela se développe avec l'assentiment tacite du roi et de sa fille, la princesse Adila (qui est un peu la cheikha Moza d'Arabie saoudite).

- Ensuite certaines mesures décidées par le roi seront difficiles à mettre en œuvre : qu'il s'agisse de la lutte contre la corruption –où il ne sera pas facile de s'attaquer aux réseaux de clientèles des grands princes- ou de la saoudisation des emplois, qui sera difficile à réussir tant que les nationaux répugneront à accepter certains travaux manuels.
- Par ailleurs, tout dérapage violent à Bahreïn aurait un impact sur la population chiite de l'Est de l'Arabie, où est concentré le pétrole saoudien. La réaction des autorités de Riyad serait alors très ferme, d'autant plus que le seuil de tolérance de la majorité wahhabite de la population est très bas à l'égard des chiïtes, considérés comme des hérétiques.
- Enfin le roi Abdallah n'est pas éternel et certains craignent que son successeur immédiat probable –le prince Nayef– soit moins tolérant à l'égard des évolutions en cours de la société saoudienne.

Ces points d'interrogation sont réels, mais à court terme l'Arabie saoudite devrait à mon avis poursuivre son évolution en profondeur à son rythme, sans cassure et dans le respect de ses spécificités. Toutefois les revendications des jeunes et des femmes en matière d'emploi seront de plus en plus pressantes (400 000 jeunes arrivent chaque année sur le marché de l'emploi), justifiant pleinement la poursuite du processus de réforme engagé par le roi ABDALLAH, qui est tout simplement indispensable.

*

* *

Je terminerai cette présentation en évoquant rapidement notre relation bilatérale. Celle-ci est bonne, ancienne, confiante et en expansion.

Depuis la visite du roi FAÏÇAL au général DE GAULLE en 1967, notre pays est crédité d'une image flatteuse : celle d'un État indépendant et ami des Arabes. Les relations personnelles entre le président SARKOZY et le roi ABDAL-

LAH sont excellentes : notre président est perçu comme un homme « ayant une parole » et très énergique. À un moment où les Saoudiens sont déçus par leur allié américain, l'activisme diplomatique de la France en Libye, pour relancer le processus de paix au Proche-Orient et pour contrer la menace iranienne est très bien perçu. Nous avons également une forte relation traditionnelle dans les domaines de la défense et de la sécurité et avons, par exemple, fait bénéficier l'Arabie saoudite d'images satellites lors de l'attaque houtiste, fin 2009, à sa frontière avec le Yémen.

Sur le plan économique, nos exportations en Arabie ont presque doublé au cours des trois dernières années, atteignant près de 4 milliards d'euros. Nos entreprises sont de plus en plus présentes dans les secteurs des transports, de l'eau et de l'électricité ; sans oublier les secteurs traditionnels du luxe, de l'agro-alimentaire et de la défense/sécurité. Total et Airbus sont entrés en Arabie saoudite.

Nous avons, les premiers, signé un accord de coopération dans le domaine nucléaire civil.

Enfin, dans le domaine culturel, la France fait un effort remarqué pour attirer dans son enseignement les futures élites saoudiennes. Les boursiers du roi ABDALLAH en France ont aujourd'hui dépassé le millier, alors qu'ils étaient moins d'une centaine il y a quatre ans. Nous sommes également le pays le plus actif en matière d'animation culturelle et l'Alliance française s'est installée cette année en Arabie. Nous allons enfin signer prochainement un accord de coopération dans le domaine de la Justice, ce qui nous permettra de former des juges saoudiens, notamment des femmes, afin précisément d'améliorer leur sort dans cette société encore très traditionnelle.

Bref, l'Arabie saoudite est un de ces grands pays émergents au potentiel très intéressant pour nous, d'autant plus que ses grands programmes d'investissement public recourent largement nos propres pôles d'excellence : industrie du pétrole, transports aérien et ferroviaire, eau, électricité, nucléaire, défense et sécurité. Nous y sommes donc actifs –le président est venu à quatre reprises rencontrer le roi ABDALLAH- car, du fait de sa volonté de diversifier ses partenaires, l'Arabie devient –avec la crise- une « terre de mission » pour nos entreprises, où -si nous réussissons- nous pouvons engranger de grands contrats et améliorer ainsi l'emploi en France.

Y aura-t-il un « printemps arabe » en Asie centrale ?

Cette question a fait l'objet d'un petit déjeuner organisé à l'Inalco par l'Observatoire des États post-soviétiques le 8 juin 2011, en la personne de Catherine **POUJOL**, professeur des universités, Civilisation de l'Asie Centrale à l'Inalco, et de Taline **TER MINASSIAN**.

Sujet brûlant et immense qu'ont su traiter avec talent Didier **CHAUDET**, enseignant à l'Institut des Sciences politiques de Paris et Catherine **POUJOL**, co-directrice de l'Observatoire, car tous deux connaissent intimement ces régions que relie historiquement l'islam, mais dont les trajectoires sont très diverses.

Didier **CHAUDET** trace rapidement les évolutions récentes, politiques et culturelles en Tunisie, où la décrépitude de l'État a poussé les déshérités des régions sous-développées et la jeunesse urbaine « éduquée, mais désoccupée » à exprimer violemment leur ras-le-bol. Si l'armée a joué un rôle secondaire, les syndicats et les femmes libérées ont fortement appuyé le mouvement.

En Égypte, les urbains ont mené l'assaut alors que dans les campagnes, au Sud, la thèse du complot l'emportait. L'armée, que **MOUBARAK** avait négligée au profit de la police, a pratiqué une sorte de coup militaire.

Dans ces deux pays, l'islam plus ou moins sécularisé ne s'engage pas. Tandis qu'en Libye on assiste à une guerre civile, le Maroc se dirige vers une monarchie constitutionnelle où la reconnaissance de la langue berbère (40% des habitants) joue un rôle prépondérant.

Abordant les cinq pays d'Asie centrale, ex-républiques soviétiques, Didier **CHAUDET** insiste sur les grandes différences politiques et culturelles qui les séparent.

Au Kazakhstan, intelligemment dirigé par **NAZARBAIEV** qui a prévu le bipartisme, apparaît un modèle eurasiatique original. Tadjikistan et Kirghizistan, très pauvres, ont connu des mouvements de désespoir dès 1992 avec répressions sanglantes. Turkménistan et Ouzbékistan, aux régimes de fer, ont réprimé toute révolte ; leurs chefs politiques ont encore la légitimité du passé mais leur succession peut poser problème.

En fait, il n'y a pas de sentiment d'unité ni de solidarité entre ces républiques, donc pas d'effet domino, d'autant que la proximité de la Russie et de la Chine exerce un poids géopolitique certain. Le « *soft power* » américain reste discret, y compris au Kirghizistan.

Spécialiste chevronnée de la zone, Catherine POUJOL remarque que depuis vingt ans chaque État ex-soviétique se replie sur lui-même ; tous craignent une déstabilisation, comme une épidémie à laquelle ils tentent d'opposer un cordon sanitaire à coup de blocage d'internet ou des télécoms.

Par ailleurs, il n'y a pas de « rue centrasiatique » du type de la « rue arabe ». Bien plus, certains se targuent d'avoir déjà donné, comme le Tadjikistan, et à quel prix !

Partout, la situation sociale s'est dégradée ; chaque régime tente quelques réformes mais augmente le budget militaire. Il y a en fait une peur diffuse d'une opposition souvent animée par les anciens responsables politiques chassés du pouvoir. Le problème permanent est le remplacement des dirigeants actuels, le président russe MEDVEDEV a conseillé à KARIMOV, président de l'Ouzbékistan, de quitter le pouvoir en douceur ; seul NAZARBAIEV a su se faire réélire démocratiquement. Russie, Chine et États-Unis s'accordent pour sécuriser cette porte ouverte à la révolution.

Un public averti composé de doctorants et d'hommes d'affaires a posé de nombreuses questions pertinentes : le modèle turc est prôné mais en même temps la Turquie est en compétition économique avec l'Asie centrale ; l'Iran reste isolé face à cette agitation mais va profiter du vide qui se profile en Afghanistan.

Il n'y a pas d'*Al Djazira* en Asie mais Turkmènes, Kazakhs et Ouzbeks affichent sans crainte leurs paraboles et pratiquent le blog. Il y a 800 000 abonnés à *Facebook* en Ouzbékistan ! Cela contrebalance une presse opaque.

La Russie représente un réservoir pour accueillir des travailleurs manuels centrasiatiques ; cela poserait problème si elle mettait un terme à l'immigration. Le trafic de drogue augmente, certaines sous-régions sont aux mains des mafieux.

S'agissant de l'Azerbaïdjan, non traité par les conférenciers, il apparaît plus proche de la Russie que de l'Union européenne à laquelle il vend ses hydrocarbures : le fils du président actuel ALIEV est le digne fils de son père, ex-membre du *Politburo* soviétique et grand *KGBiste*.

Visite du Pôle des langues et civilisations

Le 15 juillet 2011, grâce à l'obligeance Madame Marie CHATOT, de la direction générale des services de l'Inalco, notre Conseil d'administration a pu visiter l'immeuble du Pôle des langues et civilisations. En raison de la date, nous étions peu nombreux à pouvoir faire cette visite, mais nous n'avons pas voulu manquer une telle occasion, d'autant que le bâtiment, s'il n'était pas encore terminé, ne ressemblait déjà plus à un chantier.

L'immeuble se distingue par sa couleur : le brun-chocolat des briques dont le rôle et la qualité ont été savamment définis. En effet, sa « double peau » de briques, un isolant et une couche très peu épaisse de béton garantissent une isolation extérieure très efficace. De bons vitrages et des systèmes de récupération de chaleur limitent les dépenses d'énergie. Ce bâtiment « écologique » est prévu pour assurer d'excellentes performances thermiques.

Le PLC rassemble donc, dans un même ensemble de bâtiments, l'Inalco (enseignement) et la BULAC (documentation) dans l'attente que la Recherche (actuellement avenue de la Belle-Gabrielle dans le 12^e arrondissement) les rejoigne à une prochaine rentrée.

L'immeuble est compris dans un îlot formé par les rues Cantagrel, des Grands-Moulins et du Chevaleret. Les Ateliers LION l'ont conçu en tirant partie des contraintes du terrain : différences d'une hauteur de deux étages selon les accès (niveau R rue du Chevaleret et niveau R2 rue des Grands-Moulins) et des exigences de l'utilisation, en prévoyant de belles terrasses donnant sur des patios et des espaces végétaux. Les étages n'ont pas tous la même surface, celle-ci allant en se réduisant en montant et donnant à l'édifice sa spécificité.

La circulation entre ces différents niveaux se fait par trois grands ascenseurs, un escalier monumental (qui rejoint le R au R2), dix escaliers de liaison et de secours, un ascenseur et un monte-charge de service.

La BULAC occupe les cinq niveaux inférieurs (jusqu'au R1) : deux pour les magasins et trois pour les salles de lecture, avec des espaces de travail réservés aux professionnels, mais aussi une salle de conférence.

Rappelons que la BULAC est la Bibliothèque universitaires des langues et civilisations. Elle est issue de plus de vingt fonds et bibliothèques dans lesquels sont représentées près de 350 langues différentes et des dizaines d'écritures. La BULAC ne sera ouverte au public qu'à la mi-novembre.

L'Inalco occupe exclusivement les six niveaux supérieurs du R2 au R7. L'aménagement dudit étage R2 est celui qui nous intéresse prioritairement. Étant celui de l'accès de l'immeuble, rue des Grands-Moulins, il comporte le hall d'entrée, le guichet unique (infos études aux étudiants), l'accueil tout public et les boîtes aux lettres. Cet étage comprend en outre :

- les principaux amphithéâtres (7 au total, dont 2 de 300 places, 1 de 200 places, 2 de 150 places et 2 de 100 places,
- l'espace enseignants,
- l'espace étudiants (7 bureaux ou salles de réunion)
- une terrasse ouverte accessible.

La visite nous a permis de visualiser les bureaux réservés aux associations étudiantes (et par conséquent ce qui pourra être le nôtre), mais ceux-ci sont occupés par les entreprises du chantier jusqu'au début d'octobre.

Dans les autres étages, évidemment il y a de nombreuses salles de cours dont quelques-unes sont gradinées (75 places). Les étages ont pour repère la couleur des murs : rouge pour les R2 et R5, orange pour R3 et R6 et jaune pour R4 et R7.

Nous avons également visualisé la salle du conseil et le bureau du président. Nous avons apprécié certains espaces conviviaux, notamment la cafétéria s'ouvrant sur une grande terrasse.

Nous souhaitons ardemment qu'étudiants, enseignants et anciens élèves se côtoient souvent dans ces espaces baignés de lumière et construisent ensemble un avenir radieux pour les deux siècles à venir...

Françoise MOREUX

Cours de français en pays kirghize

Ma licence FLE (français langue étrangère) – swahili touchant à sa fin, je suis partie à la recherche d'un voyage me permettant de découvrir le métier de professeur tout en explorant une terre encore inconnue à mes yeux. Spontanément je me suis tournée vers la Tanzanie, mais je ne pouvais pas rester suffisamment longtemps pour satisfaire les professionnels locaux. Alors quand je suis tombée sur une mission d'un mois au Kirghizistan pour animer un camp d'été en yourte dans un petit village, j'ai décidé que c'était pour moi.

Rares sont les destinations à l'évocation desquelles personne ne vous dit « Oh ! Untel y était l'année dernière » ou même « j'ai vu un reportage à la télévision, ce doit être génial à voir ». C'est pourtant le cas du Kirghizistan, pays frontalier de la Chine au cœur de l'Asie Centrale. Ce que l'on entend avant tout, c'est la dernière syllabe, que l'on retrouve dans Afghanistan. Et les préjugés défilent, pour arriver à la conclusion « ce n'est pas un pays sûr ! ».

Moi je n'entendais dans Kirghizistan qu'une invitation à découvrir des plaines sauvages, les montagnes parcourues par Ella MAILLART, les yourtes aux tapis colorés et tout ce que j'ignorais encore.

Mon arrivée et mes premiers jours furent très protocolaires et frustrants. Orélie, jeune Française en partance pour un autre village bénéficiait du même programme. Les camps d'été étaient organisés par l'Université d'Asie Centrale en partenariat avec l'Ambassade de France. Nous avons donc eu largement le temps de visiter les locaux de l'université à Bichkek puis à Naryn, de rencontrer notre contact français et de serrer des dizaines de mains. À chaque fois le même discours nous est tenu « comme vous êtes courageuses ! ». Faut-il vraiment du courage pour aller vivre un mois dans un village kirghize ou sommes-nous seulement inconscientes ?

Le doute commence à nous saisir uniquement lorsque nos interlocuteurs blanchissent légèrement en découvrant que nous ne parlons pas un mot de russe. Puis ils pensent à une plaisanterie et ne saisissent que la

réalité de la situation lorsque nous avouons confondre une fois sur deux *spassiba* et *da zvidania*...

Mais peu importe, que l'aventure commence. Le simple fait de monter en voiture nous émerveille. Comment les paysages peuvent-ils changer si vite ? Comment une montagne si verte peut-elle côtoyer une terre si rouge ? Et d'où viennent ces champs de fleurs jaunes, et le violet au fond des rivières ? Sorte de clin d'œil ultime de tout ce que le pays me cache encore, la voiture longe l'un des plus grands marchés à bestiaux de la région d'At-Bashy avant d'atteindre son point d'arrivée. Impossible de faire une pause, je suis attendue, je me contente d'écraser mon nez sur la vitre.

La voiture me laisse finalement devant une école où des enfants m'attendent, un drapeau français à la main. Je reçois solennellement un bouquet de fleurs, le photographe s'active, le représentant de l'université fait un discours et une heure plus tard je suis chez la professeure de français qui me logera pendant toute la durée de mon séjour.

Lors de nos présentations respectives, je prends conscience que le monde peut être tout petit. Elle connaît l'Inalco de nom, car l'un de ses anciens élèves a travaillé sur le dictionnaire de français-kirghize disponible, dictionnaire préfacé par Rémy DOR. Elle me sort le dictionnaire pour me prouver ses dires, me montre la signature de Rémy DOR et ajoute à sa démonstration le récit d'Ella MAILLART qui m'a tellement enthousiasmée, traduit en kirghize par le même ancien élève.

Mais plus la journée avance et plus je prends conscience que cette mission ne ressemble en rien à ce que l'Ambassade avait annoncé. Le russe est absolument indispensable pour communiquer, car Bermet ENTERIEVA a beau être professeur de français, elle ne comprend pas un mot de ce que je lui dis (tout en s'exprimant de façon claire). Quant à son père, il ne me parle qu'en kirghize. La yourte n'a pas été installée et les cours auront lieu dans l'école qui est en travaux. Côté hygiène, je pourrai prendre une douche par semaine, quelque part dans le village, mais on m'expliquera plus tard. Enfin, le chien de la famille est méchant et je ne peux pas mettre un pied dehors sans demander l'autorisation. Ce qui signifie, entre autres, que je ne peux pas aller aux toilettes toute seule, puisqu'elles sont installées au fond du jardin.

Lors de ma première journée de cours, j'ai face à moi deux groupes d'enfants. Les « grands » ont étudié le français pendant quatre ans. Ils sont peu nombreux car la plupart d'entre eux sont au *jailoo*, dans les pâturages, à aider leur famille. Les « petits » commenceront le français à la rentrée.

Ils sont une vingtaine, âgés de 9 ou 10 ans, souriants, curieux et prêts à travailler dur.

Il n'y a aucun matériel sur place. Mais peu importe, car Bermet compte sur moi pour parler de la France aux « grands » et pour rester assise à la regarder animer le cours des « petits ». Je me sens inutile mais je vois se dérouler une leçon comme je n'en aurais jamais imaginée. Tout repose sur du par cœur. À la question « que peut-on voir à Paris ? », les dix élèves répondent exactement la même chose, avec hauteur et année de construction de la Tour Eiffel !

D'un autre côté, elle utilise des manuels racontant la vie de Guy MÔQUET et enseignant les paroles de l'Internationale ; des livres qui ne tiennent plus qu'avec des bouts de scotch et qui pourraient avoir une place dans un musée.

Au moment de faire le premier point avec l'Ambassade, je suis franche sur mes capacités. Je n'ai pas de quoi improviser pendant trois semaines, deux heures par jour un cours sur la France touristique. D'autant plus que les élèves ne comprennent pas ce que je dis et que la professeure ne traduit que quelques phrases, les phrases qu'elle comprend.

Et puis finalement quand en me dirigeant seule aux toilettes car le chien est sensé ne plus être là, je vois le grand-père arriver en hurlant, faux à la main pour chasser l'animal de retour, je demande à changer de famille.

Je ne changerai pas seulement de famille, mais aussi de village. Retour sur la route au milieu des montagnes qui ont la capacité de m'hypnotiser. Et pourtant je n'en trouve aucune d'aussi saisissante que celle d'Atcha-Kaïndy, mon premier village. Aucune autre ne dissimule la Chine, qui n'a jamais été aussi proche de moi.

Le séjour dans mon deuxième village sera plus calme, plus routinier. Je travaille en binôme avec l'autre Française, ce qui semble rassurer le professeur en place. Il nous laisse carte blanche pour animer les cours et nous pouvons suivre le programme fourni par l'université. C'est également un établissement qui a du matériel, des livres adaptés, récents (*Alex et Zoé*, *Alter Ego*) en nombre suffisant et même un lecteur CD pour travailler quelques chansons.

L'organisation des groupes n'est pas du tout la même et ne se fait qu'en fonction de l'âge. Les niveaux sont plus hétéroclites et notre principal défi quotidien est de permettre à chaque élève de prendre la parole et non de les laisser tous parler comme un seul homme.

Le groupe des « petits » est un plaisir pour enseignant : ils débordent d'énergie et d'envie de participer. Quand en montrant une fleur nous demandons « qu'est-ce que c'est ? » pas un élève ne reste silencieux, même si la réponse est plus souvent *gul* que *fleur*. Ils dessinent de toutes les couleurs, ils chantent de toutes leurs forces, ils jouent comme si une médaille en or massif attendait le gagnant.

Pour les « grands », nous avons l'impression que notre présence n'a été qu'un coup d'épée dans l'eau. N'ayant aucune indication sur leur niveau et le camp d'été se déroulant pour la deuxième année consécutive avec exactement le même programme, nous avons du mal à capter leur intérêt. Difficile également de ne perdre aucun élève quand certains découvrent le français pour la première fois et que d'autres ont cinq ans d'apprentissage derrière eux.

Cela n'empêchera personne de faire de son mieux lors du spectacle clôturant le camp d'été. Les volontaires pour être animateurs sont tellement nombreux que nous préparons un petit texte pour introduire chaque nouvelle chanson.

Ce spectacle est tout de même l'occasion de découvrir à nouveau le goût des Kirghizes pour le protocole. Pour une petite vingtaine de minutes de chansons, nous avons plus d'une heure de discours, remerciements, remise de diplômes, remise de cadeaux, remerciements, discours.

Notre séjour se termine par quelques jours à Bichkek. Mais sur la route, nous marquons une très courte pause à Issyk Kul, la station balnéaire et touristique préférée des citadins. Nous avons la sensation d'avoir changé de pays et peut-être même de continent. Heureusement les yourtes en bord de plage nous rappellent à la réalité et contrastent avec les familles en maillot de bain et les pédalos.

Ce dernier voyage en voiture me conforte dans mon impression générale : il ne suffit que de quelques kilomètres, pour avoir la sensation de changer de monde. D'un côté les villages, la simplicité, le kirghize dans toutes les bouches, la difficulté à entrer en contact avec les gens, les routes en terre. De l'autre Bichkek, l'électricité dans chaque rue du centre-ville, les jeunes filles en mini-jupe, le russe comme seule langue de communication, la spontanéité des rencontres, les trottoirs balayés tous les matins.

Entre les deux, Song Kul et Issyk Kul, deux grands lacs, deux destinations touristiques, mais pas pour les mêmes touristes. Le premier accueille les occidentaux à la recherche de calme et de randonnées. Le second ac-

cueil les Kirghizes dans un bruissement permanent de vie, de couleurs et de bruits.

Revenir du Kirghizstan en n'ayant vu que Bichkek, c'est n'avoir rien vu. Quant à moi, j'ai découvert une telle diversité que j'ai du mal à me dire que ce n'était qu'un tiers du pays!

Ursula CHENU

Diplômée de la licence de LLCE swahili
et de la licence LMFA didactique du français langue étrangère

Inalco, rentrée 2011

Après quarante années de dispersion, tous les enseignements de l'Inalco sont rassemblés pour la rentrée, ce 3 octobre 2011, avec la BULAC (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations), au sein d'un seul immeuble : le Pôle des langues et civilisations (PLC), dont l'adresse commune est 65 rue des Grands-Moulins, dans le nouveau Quartier latin du 13^e arrondissement de Paris.

Ce grand événement nous donne l'occasion de rappeler l'historique et les missions de notre cher établissement, d'avoir une idée en chiffres de ce qu'il représente et de le situer dans le nouveau quartier qui l'accueille.

Historique

L'Inalco, héritier de l'École des jeunes de langues fondée par COLBERT en 1669 puis de l'École des langues orientales vivantes créée par la Convention de 1795, est un établissement riche de sa diversité et fier de ses traditions.

L'originalité de ses missions l'a toujours distingué des autres établissements d'enseignement supérieur. Outre ses approches universitaires et académiques des autres langues, des autres peuples, des autres cultures, sa mission essentielle est d'apporter une connaissance approfondie sur la richesse et la complexité du monde.

Les orientations de l'Inalco concernent au sens large les langues, littératures et civilisations du monde non-occidental. L'association de ces trois composantes permet la production de connaissances et d'expertise sur l'actualité et les problématiques de la mondialisation.

Missions

Grand établissement public à caractère scientifique, culturel et professionnel (EPCSCP) sous tutelle du Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, l'Inalco, par son décret statutaire du 14 mai 1990, a pour missions :

- d'assurer des formations initiales et continues portant sur l'étude des langues et civilisations de l'Europe centrale et orientale, de l'Asie, de l'Océanie, de l'Afrique, du Proche et Moyen-Orient et des popula-

tions de l'Amérique, ainsi que sur l'histoire, la géographie, les sociétés, les systèmes politiques et économiques des pays concernés ;

- de développer la recherche dans ces différents domaines, notamment en relation avec d'autres organismes de recherche français ou étrangers ;
- de contribuer, par la diffusion de ses productions scientifiques et pédagogiques, à la connaissance des pays concernés ;
- de favoriser les échanges universitaires et culturels et la coopération entre la France et les pays intéressés.

L'Inalco offre également des enseignements à vocation professionnelle au sein des filières Commerce international, Hautes études internationales (HEI), Textes informatique et multilinguisme, Communication et formations interculturelles, Français langue étrangère (FLE). Le Service commun de la Formation continue de l'Inalco assure les missions de formation professionnelle continue et d'éducation permanente.

Plus de deux siècles d'existence fondent une tradition et créent une expertise sans équivalent. Aujourd'hui, l'Inalco est un établissement unique au monde, accueillant des étudiants venus de tous les horizons. Aucune institution, aucun pays n'offre en un même lieu une telle diversité de cours, une telle possibilité d'ouverture, une telle richesse de connaissances.

Le regroupement dans ce nouveau bâtiment s'accompagne d'une modernisation de l'organisation administrative et des pratiques pédagogiques permettant des démarches rénovées s'appuyant sur les technologies les plus avancées en matière d'enseignement et de gestion.

Chiffres

- 93 langues et civilisations enseignées,
- 5 filières à vocation professionnelle : Commerce international, Communication et formations interculturelles, Français langue étrangère, Relations internationales, Traitement informatique des langues,
- 3 000 enseignements dispensés chaque année,
- 9 700 inscriptions, 300 doctorants, 300 stagiaires en formation continue,
- 23% d'étudiants étrangers représentant 114 nationalités,

- 20% d'étudiants salariés,
- 14 équipes de recherche : 5 en association avec le CNRS et 9 équipes d'accueil doctoral.
- 100 événements scientifiques internationaux par an (colloques, journées d'études, conférences),
- 6 revues scientifiques, des manuels de langues, dictionnaires, ouvrages, actes de colloques,
- 340 enseignants-chercheurs, spécialistes à la fois d'une aire linguistique et culturelle du monde non-occidental et d'une discipline des sciences humaines et sociales,
- 300 intervenants universitaires ou professionnels des entreprises et des administrations,
- 160 personnels administratifs et techniques.

Le XIII^e arrondissement : le nouveau quartier latin de Paris

Comprenant déjà la Bibliothèque nationale de France – Site François-MITERRAND, le campus Paris-Diderot, la Cinémathèque française, l'Institut national de l'audiovisuel, l'École nationale supérieure d'architecture Paris Val-de-Seine, le Centre de la mode et du design, le Sud-Est parisien devient le Quartier latin des années 2010 avec l'Inalco, l'EHESS, la Maison des sciences de l'homme, plusieurs antennes de Paris-I et de la Faculté de Chicago qui rejoignent l'Université Paris-VII : soit un campus de 25 000 étudiants. En outre, avec le plus grand nombre d'arbres plantés à Paris, c'est le premier écoquartier et aussi le nouveau poumon vert de la capitale.

Françoise MOREUX

Entrevue avec Monsieur Marc MENGUY

FM Orients : *Monsieur Marc MENGUY, vous avez présidé notre association de 1996 à 1999. Or, notre dernier annuaire, publié en mai 2011, ne fait pas mention de votre nom dans ses diverses rubriques relatant votre scolarité dans notre cher établissement ni votre situation de carrière. Vous nous avez fait part de vos regrets à cet égard. Nous en sommes sincèrement désolés et vous prions de bien vouloir nous en excuser.*

Je viens donc par cette entrevue, Monsieur l'ambassadeur, vous donner l'occasion de vous présenter à nos adhérents et amis qui ne vous connaîtraient pas. Vous pourrez ainsi évoquer votre passage aux Langues O' ainsi que les suites que vous estimez liées à la formation que vous y avez reçue, tant dans votre carrière que tout simplement dans votre vie, si riche en expériences.

Marc MENGUY : Comment pourrions-nous ne pas garder en nous un souvenir ému des Langues O', de ces années rue de Lille, des amitiés qui s'y sont nouées et demeurent éternellement dans nos pensées. Mais si ce souvenir est chose partagée, j'évoquerai pour ma part ce que cette noble Institution m'a apporté, sans crainte d'affirmer que mon passage dans ses murs aura déterminé en partie le cours de ma vie professionnelle et affective et, en vérité, contribué à faire de moi ce que j'ai été, ce que je suis, ce que j'ai pu apporter aux autres, en toute modestie naturellement.

Souvenirs de jeunesse, c'est d'abord la découverte, dans le parcours d'étudiant, d'un monde en soi, d'un autre monde, fait de visages d'abord étranges, étrangers, venus d'Orient et d'Asie, et de jeunes Français, la plupart attirés par une sorte de lumière, avides que nous étions d'apprendre, de nous rapprocher d'un mystère, d'une autre civilisation. Cette démarche m'est apparue alors comme une chance, chance que d'autres amis des restos U n'avaient pas eu le bonheur de saisir, à cet âge où l'esprit se configure.

FM Orients : *Pouvez-vous nous parler des personnes, des personnages qui vous ont marqué, plus que d'autres dans votre étude des langues et civilisations chinoise et vietnamienne ?*

Marc MENGUY : Parmi les hommes que j'ai alors approchés je garde le souvenir de l'Administrateur, M. MACÉ, si accessible, de René GROUSSET, qui

nous faisait découvrir les steppes de l'Asie centrale, la puissance des dynasties impériales chinoises, toujours renversées par d'autres forces humaines, les grandes vertus du Tao, de CONFUCIUS, les conflits qui marquaient les grands moments de cette Asie bouillonnante ; du grand LÊ Thanh Nghi, qui déroulait en salle de classe ses suites de monosyllabes aux timbres merveilleux ; LI Tche-Houa qui, infatigable, nous corrigeait dans nos errements de prononciation ; Rulf STEIN, ce grand maître qui nous révélait sur le tableau noir, dans une lumineuse clarté, les règles de la langue écrite, si simples et complexes à la fois qu'elles se sont gravées dans ma mémoire, véritable ouverture sur le monde chinois.

FM Orients : *Devons-nous en conclure que vos études aux Langues O' ont non seulement contribué à configurer votre carrière, mais vous ont aussi permis de vivre intensément des moments historiques ?*

Marc MENGUY : Sans ce passage aux Langues O', je n'aurais pas connu les angoisses du Concours d'Orient, l'une des portes d'entrée de ce qui était à l'époque ce grand et noble ministère des affaires étrangères.

Mais ce qui s'ensuivit mériterait plus qu'une page de présentation. Mon service militaire dans la Marine dans une Indochine encore coloniale – une expérience édifiante ; Hong Kong, ce lieu étrange, plateforme à l'époque entre la Chine et l'Occident, où jeunes diplomates nous eûmes la chance, mon collègue du cadre d'Orient et moi, de faire savoir par nos dépêches que la Chine de 1962 n'était pas dans une « spirale descendante », en voie d'éclatement, comme on le disait partout, mais en pleine gestation d'une difficile récupération politique, suite au Grand Bond. Et puis, ce fut une succession de postes, à l'occasion desquels je me réjouissais d'avoir reçu cette formation humaniste, cet apanage des Langues O' : Pékin, où j'eus l'honneur d'être appelé en 1964 - lors du rétablissement des relations diplomatiques - comme premier secrétaire sinisant, chargé des rapports avec l'administration chinoise ; j'eus pendant cette mission à Pékin l'occasion historique – vous l'avez dit, d'être l'un des rares témoins, dans les rues de Pékin pleines de gardes rouges, de la Révolution culturelle dans ses moments les plus durs, les plus enflammés. Je ne saurais passer sous silence mes passionnants séjours en Indonésie, ainsi qu'à Washington et Harvard, où les agents du Cadre d'Orient sont appelés à confronter leurs vues et expériences avec celles de leurs collègues au Département d'État, ou des chercheurs universitaires américains.

Puis ce furent des missions diplomatiques, des missions d'ouverture. Hanoï en 1976, au lendemain de la guerre du Viêtnam ; Vanuatu en 1981,

d'où mon prédécesseur avait été expulsé; Vientiane en 1985, où il fallait reconstruire de l'amitié; Taiwan en 1990, où des relations complexes devaient être nouvellement assumées, dans un contexte annoncé comme très sensible.

Sans doute le « Département » estimait-il qu'un agent du Cadre d'Orient pouvait se rendre utile en *terra incognita*.

FM Orients: *En résumé, que diriez-vous de ce que vous ont apporté ces années aux Langues O'?*

Marc MENGUY: Au fond, ce que m'apportèrent les Langues O', ce fut la clef des relations humaines au sein d'autres cultures d'Asie. Je garde pour moi les moments où je pus en toute discrétion dégager hors normes des solutions improvisées à des situations tragiques d'ordre humanitaire; où plus spontanément je me laissais porter avec mon épouse vers d'autres amitiés, vers les lieux les plus simples, insolites parfois, toujours riches de nouvelles expériences, en dehors même des arcanes du monde diplomatique - petites joies secrètes dont sont friands de tradition les agents du Cadre d'Orient.

FM Orients: *Je crois savoir, bien que ne soyez plus en exercice, que vous poursuivez sans relâche ce travail d'échanges et de rapprochement des cultures. Voulez-vous nous en dire un peu plus?*

Marc MENGUY: Je me réjouis à cet égard d'avoir pu, après avoir quitté le Quai, contribuer à faciliter les avancées vers la Chine d'associations comme *Transcultura*, d'avoir initié en 2004 avec un urbaniste chinois une coopération sino-européenne en patrimoine entre deux villes d'Europe - Rennes et Saint-Jacques-de-Compostelle - et le lieu de naissance de CONFUCIUS, la Cité de Qufu, dans le Shandong. Et pour prolonger ces liens, d'avoir créé une Société des Amis de Qufu avec des membres fondateurs chinois et européens, responsable de séminaires autour des concepts d'Espace, de Civilisation et de Développement durable - dont le dernier en septembre 2010 à Shanghai.

FM Orients: *Je voudrais rappeler les trois années de votre présidence à la tête de notre Association des anciens élèves et amis des langues orientales, dont j'étais alors secrétaire. Comment avez-vous vécu cette expérience?*

Marc MENGUY: Pendant ces trois années de 1996 à 1999, en effet, je pus revivre l'esprit des Langues O', revoir mes camarades, mais surtout rechercher - ma préoccupation majeure - par la voie de séminaires une prise de conscience du lien nécessaire entre Langues O' et débouchés professionnels.

FM Orients : *J'ai en mémoire le colloque que vous aviez organisé en 1998, dans les meilleures conditions, grâce à vos liens et relations.*

Marc MENGUY : En effet, pendant deux jours, les 3 et 4 avril 1998, nous avons pu, avec la participation enthousiaste des membres du Bureau, réunir au Centre de Conférences internationales du MAEE un panel impressionnant de personnalités autour du thème Inalco – Formation – Emploi.

Dans le même sens, j'ai le sentiment que le moment est venu pour l'Association, l'Inalco et ses divers partenaires de prendre l'initiative d'un forum où seraient débattus, mis en valeur et en perspective les divers aspects d'un orientalisme moderne, dans la même ligne de pensée que les conventionnels surent à leur époque créer notre noble Institution. Loin d'être une connotation du passé ou du colonialisme, l'orientalisme n'est-il pas en soi une contribution devenue de plus en plus vitale au dialogue « transculturel », à la future configuration du monde global ?

Propos recueillis par Françoise MOREUX

Conférence donnée dans les salons de l'Inalco le mardi 26 avril 2011.

Résidents et réfugiés juifs à Shanghai : entre intégration et marginalisation

Depuis les années 1990, on assiste en Chine, et dans certains pays occidentaux, à l'émergence de l'histoire des communautés juives de Shanghai. Auparavant, seuls quelques rares ouvrages, centrés sur les « capitalistes juifs » établis à Shanghai depuis les années 1840, étaient parus en République populaire de Chine (RPC). Leurs auteurs se conformaient à la lecture des plus critiques alors d'usage en RPC à l'encontre de ces capitalistes, agents de « l'impérialisme anglais », qui avaient activement contribué à l'exploitation et à la spoliation de la Chine moderne, et ce depuis la première guerre de l'Opium (1839-1842). Les cibles privilégiées de ces toutes premières publications étaient les familles-marchandes juives des Empires ottoman et britannique, plus particulièrement les SASSOON et les HARDOON, qui s'étaient enrichis en Chine grâce au trafic de l'opium et à d'énormes investissements immobiliers.

Conséquence de l'établissement des relations diplomatiques entre la RPC et Israël (1992), l'histoire de la présence juive à Shanghai allait, à partir du début des années 1990, faire l'objet d'une lecture quelque peu revue et actualisée. Sans approfondir ici cette question historiographique, qui ne se situe pas au centre de notre propos, signalons simplement que la Municipalité de Shanghai honore à présent la mémoire de ces « capitalistes juifs » par des plaques commémoratives apposées sur les immeubles phares construits dans les années 1920 et 1930 par ces anciens citoyens de la Ville Lumière d'Extrême-Orient.

Depuis près de vingt ans, l'histoire des « Juifs de Shanghai », terme englobant adopté par l'historiographie chinoise, fait régulièrement l'objet de publications consacrées aux communautés juives immigrées (sépharade, russe et européenne), qui au cours d'un siècle (1840-1950) avaient intégré l'histoire de Shanghai.

Si l'on tente d'explorer l'histoire de ces immigrants juifs à Shanghai, il apparaît à l'évidence qu'il convient de la conjuguer avec l'histoire de la métropole chinoise, et donc de la Chine, mais aussi avec celle de leur(s) pays d'origine. Seule la mise en regard de ces « biographies historiques » distinctes peut nous éclairer et nous renseigner sur le statut et le destin des résidents (sépharades), des émigrés (russes) et des réfugiés (européens) juifs dans le Shanghai des Concessions étrangères et sur leur intégration et/ou marginalisation qui en résultèrent. En toute logique, ces histoires croisées s'affirment révélatrices de facteurs politiques, économiques, socioculturels multiples, qui complexifient à l'extrême le décodage et l'analyse de cette histoire non-écrite à ce jour.

Au lendemain de la première guerre de l'Opium, le Traité de Nankin (1842) impose à la Chine la cession de l'île de Hong Kong à la Grande-Bretagne, ainsi que l'ouverture de cinq ports côtiers à la présence et au commerce étrangers, « ports ouverts » parmi lesquels figure Shanghai.

Dès le milieu des années 1840, commerçants et marchands étrangers vont s'établir dans ces ports ouverts et dans la colonie britannique. Parmi ces premiers pionniers conquérants, bien décidés à tirer au mieux profit des privilèges soutirés à la Chine, on compte des négociants issus de grandes familles juives aisées, originaires de Bagdad, de Bombay, de Calcutta et de Singapour, et qui s'établissent dans un premier temps à Hong Kong, avant de tenter rapidement leur chance à Shanghai, à l'époque une ville portuaire prospère. Les historiens supposent que la famille SASSOON fut la première famille marchande juive venue d'Inde qui s'établit à Shanghai. Tous les pionniers juifs venus de l'Empire britannique, mais en général originaires de l'Empire ottoman, ainsi que leurs descendants, apparaissent dans l'histoire de Shanghai sous le nom de « juifs de Bagdad » ou de « juifs sépharades ».

À Shanghai, les SASSOON connaissent une réussite quasi immédiate, et contrôlent rapidement une part importante du marché du coton et de l'opium, puis de l'immobilier et de la finance locale. Au départ, les sépharades de Shanghai sont soit membres de la famille SASSOON, soit employés des établissements SASSOON, et il faudra attendre plusieurs décennies avant que les juifs sépharades soient à Shanghai suffisamment nombreux pour constituer une communauté. Certes, au début des années 1860, on note la création d'un cimetière réservé aux sépharades, mais il faut attendre la fin des années 1880, soit plus d'une génération après l'arrivée des premiers colons sépharades, pour que soit érigée une synagogue, en réalité plutôt

une salle de prière, laquelle marque les débuts de la communauté juive, qui disposera de deux synagogues majestueuses à partir des années 1920.

Entre temps, d'autres familles sépharades, tout aussi aisées que les SASSOON, étaient venues s'établir à Shanghai, les plus connues d'entre elles étant les familles EZRA, ABRAHAM, TOEG, d'autres encore. Mais des sépharades, issus de familles beaucoup plus modestes, et qui, dans un premier temps, avaient trouvé un emploi dans les entreprises prospères des marchands bien établis, s'installent à leur tour à leur compte. Parmi eux, mentionnons Silas Aaron HARDOON (1851-1931), employé modeste de l'entreprise David SASSOON et qui, au fil des ans, parvient à se hisser au niveau des entrepreneurs les plus fortunés de Shanghai et finira par s'imposer comme l'un des propriétaires fonciers les plus puissants de Chine.

Enfin, au tournant du ^{xx} siècle, lorsque le nombre des Juifs de Bagdad s'élève à peine à 200 personnes, ceux-ci créent la première école juive de Shanghai, laquelle assurera désormais à la jeunesse sépharade une éducation scolaire juive. C'est donc très progressivement, au fil de plusieurs décennies pendant lesquelles les pratiques religieuses et les traditions juives se limitent au cercle familial, que les sépharades se constituent en une communauté structurée, qui maintient également des liens étroits avec les communautés sépharades établies à Hong Kong, en Inde, à Singapour, liens qui aboutissent souvent à des mariages intercommunautaires, consolidant ainsi les réseaux sépharades, qui englobent désormais la Chine, l'Asie du sud et l'Asie du sud-est.

À Shanghai, les sépharades constituent une communauté dont l'importance numérique reste somme toute très modeste – les historiens estiment que leur nombre ne dépassa jamais le millier – de sorte que leur rôle social reste peu marquant parmi les communautés étrangères de la ville, même s'ils s'imposent indéniablement dans les milieux économiques et financiers du Shanghai cosmopolite, et que certaines personnalités sépharades s'impliquent activement dans la vie administrative des Concessions étrangères, en particulier dans les différentes instances du *Shanghai Municipal Council* de la Concession internationale et du Conseil municipal de la Concession française. Comme l'ensemble des communautés étrangères, les sépharades restent à distance de la population chinoise, à l'exception notoire de Silas Aaron HARDOON qui épousera une Eurasienne bouddhiste.

Pour les pionniers conquérants sépharades, ces premières décennies se déroulent à l'évidence sous le signe de l'intégration réussie dans le Shanghai international, même si l'*establishment* anglo-saxon, maître incontesté de la

Concession internationale, affiche à l'occasion des arrière-pensées antisémites à peine voilées.

Lorsqu'à la fin du XIX^e siècle, les premiers Juifs de Russie, fuyant les pogromes, gagnent la Chine, rejoints quelques années plus tard par des compatriotes, juifs et non-juifs, contraints à l'exode lors des révolutions de 1905 et de 1917, c'est en Mandchourie, dans la ville de Harbin, que la majorité d'entre eux choisissent de s'établir, tandis que d'autres s'expatrient à Shanghai. Mais au début des années 1930, l'occupation militaire et la colonisation économique de la Mandchourie par le Japon compromettent l'avenir économique et social des étrangers établis dans le Nord-Est de la Chine. Ces nouveaux contextes politiques provoquent le départ de Harbin de très nombreux émigrés russes pour Shanghai, capitale économique de la Chine.

À Shanghai, ces « Juifs ashkénazes » constituent une communauté très soudée, solidement organisée autour de nombreuses associations communautaires, culturelles, artistiques et d'entraide sociale, tandis que la presse russe juive s'emploie à rendre régulièrement compte de cette vie communautaire dynamique.

Profondément attachés aux valeurs juives, les ashkénazes devront dans un premier temps s'accommoder de simples salles de prière, avant de construire leur propre synagogue, en 1927. La synagogue *Ohel Moshe* (l'actuel Musée juif), se situe dans le quartier de Hongkou, au nord de la rivière Suzhou, un quartier excentré de la Concession internationale, dans lequel habitent les ashkénazes les plus démunis, les autres ayant réussi à s'établir dans la Concession française, quartier résidentiel préféré des Occidentaux.

Toutefois, les ashkénazes restent en général à l'écart de la communauté sépharade, dont ils ne partagent ni les rites « orientaux », ni les traditions culinaires, ni *a fortiori* la langue, les sépharades ayant depuis le début du siècle adopté l'anglais, la *lingua franca* des Concessions de Shanghai, alors que les ashkénazes restent fidèles à leur langue maternelle russe.

Si un nombre non négligeable de Juifs ashkénazes connaissent une incontestable réussite économique et sociale à Shanghai, d'autres, indéniablement plus nombreux, doivent se résigner à un brutal déclassé socio-économique qui les contraint à accepter des emplois subalternes (serveurs de restaurant, de café ou de bar, vendeurs, gardiens d'immeubles, etc.), traditionnellement réservés à la population chinoise. Ce déclassé social est d'autant plus mal vécu qu'il se double d'un ostracisme flagrant de la part des résidents étrangers, lesquels considèrent que ces Russes - qu'ils

soient ou non juifs -, parvenus pour certains au plus bas de l'échelle sociale, causent aux Occidentaux une perte de face certaine vis-à-vis de la population chinoise. De surcroît, les Juifs ashkénazes (6 000-7 000), minoritaires parmi les émigrés russes (environ 25 000), sont en butte à l'antisémitisme virulent de certains de leurs « compatriotes » russes.

Si, avec le temps, la communauté ashkénaze, qui compte également parmi elle des émigrés juifs polonais, réussit tout compte fait à s'adapter au Shanghai cosmopolite, c'est bien la jeune génération ashkénaze, généralement née à Harbin, qui réussira le mieux à trouver ses marques dans la métropole chinoise. C'est ainsi qu'au tournant des années 1930 les plus dynamiques de ces jeunes ashkénazes s'engagent dans un sionisme actif, d'une part au sein de la compagnie juive du *Shanghai Volunteer Corps*, et d'autre part au sein du *Betar*, organisation paramilitaire juive. Cet engagement sioniste vise à souligner tout à la fois leur identité juive, mais aussi à faire la démonstration de leur engagement politique alors que les contextes Shanghaiens connaissent, au cours des années 1930, des tensions politiques croissantes. De surcroît, la jeunesse ashkénaze parvient ainsi à se démarquer de la génération des parents, lesquels se consacrent avant tout à des activités intra-communautaires et se tiennent à l'écart de tout activisme politique. En même temps, en se positionnant à l'avant-garde du sionisme local, ces jeunes ashkénazes se veulent les défenseurs inconditionnels de la cause juive à Shanghai, quitte à heurter l'*establishment* juif dont les priorités et les intérêts restent avant tout voués à la réussite sociale et économique.

Mais la période faste de l'entre-deux-guerres, lorsque les concessions étrangères de Shanghai connaissent leur « âge d'or », prend brutalement fin en novembre 1937, après plusieurs mois de luttes acharnées et de bombardements destructeurs, lorsque les armées japonaises envahissent et occupent tous les quartiers de la ville jusqu'alors administrés et gérés par la Municipalité chinoise. Les deux concessions étrangères, ayant déclaré leur neutralité dans le conflit qui oppose la Chine et le Japon, ne tombent pas sous occupation japonaise, mais n'en sont pas moins désormais amenées à composer avec l'occupant, tant sur le plan politique qu'économique. Tous les résidents étrangers sont affectés, certes à des titres divers, par la nouvelle situation politique shanghaienne, même si, dans l'immédiat, certains ne saisissent pas toujours la portée de l'occupation des quartiers sous administration chinoise par les forces japonaises.

Pour les communautés juives - sépharade et ashkénaze -, les nouveaux contextes politiques ne restent pas sans conséquences, même si celles-ci

n'apparaîtront au grand jour qu'avec l'occupation par les troupes japonaises de la Concession internationale, en décembre 1941, lors du déclenchement de la Guerre du Pacifique (1941-1945). Si les sépharades, dans leur majorité ressortissants britanniques, suscitent à l'occasion la méfiance des Japonais, les ashkénazes, eux, de par leur statut d'apatrides, sont perçus par l'occupant japonais comme des ressortissants « neutres ».

L'occupation par les Japonais des quartiers chinois de la ville, à la fin de l'année 1937, précède de quelques mois des événements qui affecteront l'ensemble des résidents juifs de Shanghai. En Europe, l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne national-socialiste (mars 1938), qui s'accompagne de violences antisémites extrêmes, va aussitôt déclencher un exode massif de Juifs autrichiens, dont plusieurs centaines parviennent à gagner Shanghai dès l'été 1938. La presse et les différentes autorités locales prennent à cette date acte de ces réfugiés juifs d'Europe, même si les premiers d'entre eux, venus du III^e Reich, avaient trouvé asile à Shanghai dès 1933, quelques temps seulement après l'arrivée au pouvoir de HITLER en Allemagne. Mais ces premiers exilés juifs - il s'agissait essentiellement de quelques dizaines de médecins -, auxquels le nouveau gouvernement allemand interdisait l'exercice de leur profession, avaient réussi à s'intégrer dans la société étrangère shanghaienne sans difficulté majeure. Or, en 1938, la situation des concessions a été radicalement bouleversée par l'impact de la guerre d'agression japonaise, mais aussi par les fractures politiques internationales, et plus particulièrement européennes (établissement de gouvernements fasciste et national-socialiste, guerre d'Espagne, annexion de l'Autriche, annexion des Sudètes), dont les incidences se répercutent, certes de façon atténuée, jusqu'à Shanghai.

L'antisémitisme virulent, qui sévit alors en Allemagne et en Autriche, avant de frapper tous les pays occupés par les armées allemandes, et le sauve-qui-peut des ressortissants juifs, ont des conséquences majeures pour le Shanghai cosmopolite, et plus particulièrement pour les résidents juifs de Shanghai, auxquels il revient à partir de 1938 d'accueillir et d'assister ces réfugiés juifs européens, dont 15-18 000 trouveront refuge à Shanghai entre 1938 et 1941, date à partir de laquelle il sera interdit de quitter les territoires sous occupation allemande. Entre temps, Shanghai sera également devenu terre d'asile pour plusieurs milliers de réfugiés juifs polonais et baltes, qui parviennent à fuir l'Europe via l'Union soviétique et le Japon.

Jusqu'en été 1940, la plupart des réfugiés d'Europe rejoignent Shanghai par voie de mer, au départ d'un des ports italiens (Trieste, Gênes), mais

après l'entrée en guerre de l'Italie mussolinienne, en été 1940, il leur faudra emprunter la voie terrestre pour rejoindre Shanghai, après un long voyage à travers la Pologne occupée, l'URSS, la Mandchourie sous occupation japonaise, le trajet jusqu'à Shanghai s'effectuant à nouveau par bateau, souvent via le Japon.

Dès la fin de l'année 1938, dans les semaines qui suivent les pogromes du 9 novembre, il apparaît que Shanghai devra faire face à une arrivée massive de réfugiés d'Europe, d'autant que les autorités allemandes pressent leurs ressortissants juifs à quitter au plus vite le Reich et favorisent les départs vers Shanghai, où leur immigration ne sera soumise à des restrictions qu'à partir de l'été 1939. Face à cette situation d'urgence, sépharades et ashkénazes de Shanghai s'impliquent d'un commun accord dans l'assistance aux réfugiés, créent dans la hâte des organisations d'entraide chargées d'accueillir, de loger, bref, d'assurer la survie au quotidien de ces Européens dépouillés avant leur départ de tous leurs moyens financiers, sans emploi et sans logement à leur arrivée en Chine.

Réfugiés dans un pays en guerre, dans une ville sous quasi-occupation japonaise, où les concessions étrangères comptent depuis l'été 1937 des millions de réfugiés chinois ayant fui l'avance des troupes japonaises, ces exilés européens, pour lesquels Shanghai fut un choix imposé, se trouvent face à des antagonismes politiques et sociaux qu'ils mettront des années à décrypter. Expulsés d'Allemagne, mais toujours ressortissants allemands pour la plupart d'entre eux, ils se voient rapidement refuser toute assistance de la part des autorités consulaires allemandes locales, et sont indistinctement qualifiés de « réfugiés juifs », un concept qui abolissait leur vécu individuel. Si nombre d'entre eux s'étaient par le passé éloignés du judaïsme, d'autres s'étaient convertis, bien des années auparavant, au catholicisme ou au protestantisme ; d'autres encore, mariés à un conjoint non-juif, n'observaient plus les coutumes juives. Tous ces parcours individuels cadraient de façon pour le moins approximative avec ce nouveau statut de « réfugiés juifs », qui leur est imposé à leur arrivée à Shanghai.

Pourtant, en l'espace de peu de temps et au vu des contextes d'accueil, ils seront nombreux à s'impliquer dans cette nouvelle communauté en voie de constitution. Accueillis, encadrés et assistés par les Juifs ashkénazes et sépharades de Shanghai, ainsi que par la principale organisation d'entraide juive américaine (*Jewish Joint Committee*), hébergés pour plusieurs milliers d'entre eux dans des foyers surpeuplés situés dans le quartier de Hongkou, sous occupation japonaise depuis 1937, les réfugiés vivent dans cet environnement exigü et confiné un rapide retour au judaïsme, seul repère

somme toute familier à ces femmes et à ces hommes, contraints à vivre en marge de la société occidentale shanghaienne. Néanmoins, cette marginalisation, dictée pour l'essentiel par les circonstances locales, qui se double d'un déclassé social et d'une adaptation imposée à un environnement chinois marqué par la pauvreté, les destructions dues à la guerre et l'occupation, contribuera dans une certaine mesure à la resocialisation de ces exilés européens, laquelle allait toutefois aboutir à une paupérisation extrême. Seule une petite minorité de réfugiés parvient à s'établir dans les concessions et à y trouver un emploi.

En l'espace de quelques mois seulement, Hongkou, abandonné par une partie de sa population chinoise lors des bombardements japonais de 1937, devient le centre de la vie communautaire des réfugiés européens. Boutiques, magasins, cafés, restaurants, d'apparence parfois misérables, n'en constituent pas moins un réseau social autour duquel se restructure la vie quotidienne des exilés désespérément en quête d'un semblant de normalité, en marge du Shanghai cosmopolite. À une échelle modeste, ils parviennent à faire revivre les habitudes et usages culturels de l'Europe d'avant la catastrophe, et les artistes et journalistes exilés se révèleront parmi les plus résolus et les plus créatifs. Les spectacles de cabaret, les pièces de théâtre, l'ensemble du répertoire théâtral et musical de la vieille Europe, trouveront à Shanghai un public de connaisseurs, néanmoins critiques, mais qui n'en est que plus reconnaissant à « ses » artistes de faire renaître à Hongkou un passé pas si lointain, auquel il reste somme toute très attaché, même si ce « monde d'hier » était en train de basculer dans la barbarie planifiée. À partir du moment où les contacts avec leurs familles restées en Europe sont définitivement rompus, qu'ils se voient relégués au statut de réfugiés juifs apatrides, que la guerre fait rage dans toute l'Europe, les plus fragiles et les plus âgés parmi les réfugiés se résignent à leur destin, qu'ils vivent comme un déracinement définitif.

Lorsqu'en décembre 1941 éclate la Guerre du Pacifique, qui à Shanghai a pour conséquence immédiate l'occupation de la Concession internationale par les armées japonaises, toutes les communautés étrangères sont désormais soumises aux ordres de l'occupant japonais. Les Anglo-Saxons, ennemis déclarés de l'Empire nippon, sont les premiers visés. Parmi eux figurent tous les sépharades de nationalité britannique, qui se trouvent désormais dans l'incapacité d'assister les réfugiés juifs dans le besoin. De même, ceux-ci ne peuvent plus compter sur l'assistance des organisations juives américaines, auxquelles le gouvernement américain interdit tout

transfert de fonds vers les pays sous occupation ennemie. Dorénavant, il revient aux Juifs ashkénazes de gérer l'assistance aux réfugiés européens.

À partir de 1942, lorsque Shanghai vit à l'heure japonaise, les conditions de vie se dégradent sensiblement pour l'ensemble de la population shanghaienne. Mais l'année 1943 porte un ultime coup de grâce aux communautés étrangères de Shanghai, lorsqu'au tout début de l'année, tous les ressortissants – hommes, femmes et enfants – des pays ennemis du Japon sont transférés dans des camps d'internement situés dans Shanghai ou dans ses environs. Quelques jours plus tard, la marine japonaise fait afficher une proclamation, en date du 18 février 1943, donnant instruction à tous les réfugiés apatrides arrivés à Shanghai depuis 1937 de s'établir dans les trois mois dans une zone circonscrite de Hongkou (*Designated Area*), que seuls les réfugiés munis d'un laissez-passer délivré par les autorités japonaises seront admis à quitter provisoirement. La proclamation ne touche pas les Juifs ashkénazes, établis à Shanghai bien avant 1937.

À partir du printemps 1943, les réfugiés se retrouvent donc confinés dans ce quartier de Hongkou, où leur existence se déroule désormais en circuit fermé, ce qui les mène implicitement à partager le mode de vie de leurs voisins chinois, lesquels ne sont toutefois pas soumis dans leurs déplacements aux restrictions imposées aux réfugiés. La ghettoïsation des réfugiés entraîne une paupérisation accélérée, et provoquera le décès des plus affaiblis, des plus isolés, qui ne peuvent recourir à la solidarité familiale, et de nombreux réfugiés victimes des maladies tropicales. Décidée par l'occupant japonais, la ghettoïsation de ces milliers de réfugiés européens ne prendra fin qu'avec la défaite des armées japonaises en été 1945.

Quant aux sépharades qui avaient été internés en 1943, ils retrouvent également la liberté en été 1945. Entre 1945 et 1950, lorsque toute la Chine passe sous gouvernement communiste, les communautés juives de Shanghai quittent le pays. Les uns partiront pour Hong Kong, les États-Unis ou l'Australie, d'autres s'installeront en Israël à partir de 1948, d'autres encore opteront pour un « retour » en Union soviétique ou un retour en Europe. À de très rares exceptions près, tous garderont pendant près d'un demi-siècle le silence sur leur passé Shanghaien.

Françoise KREISSLER

Professeur d'histoire de la Chine contemporaine à l'Inalco

Équipe de recherche HSTM (Histoire, Sociétés

et Territoires du Monde)

Conférence donnée dans les salons de l'Inalco le mardi 10 mai 2011.

La chamane à l'éventail

Le chamanisme demeure aujourd'hui encore très vivant en Corée du Sud et, dans toutes les classes sociales, on a recours à ses pratiques pour des buts aussi divers qu'inaugurer un commerce, prévenir un divorce, soigner des maladies chroniques, faire entrer un enfant à l'Université ou accompagner un défunt.

Au fil de mon expérience de terrain, j'ai pu nouer un lien privilégié avec une *mudang*, une chamane surnommée Puch'ae (l'éventail) qui m'a considéré comme son fils adoptif. Elle avait besoin d'un fils né en Occident, comme j'avais besoin d'une mère qui me dévoile les arcanes de la pratique des *mudang*. Elle m'a raconté plusieurs fois sa vie à la fois triste et touchante. Elle y retrace son enfance difficile à la campagne, ses fiançailles à l'âge de douze ans, les aléas de la vie de couple, sa difficulté à avoir un enfant, son arrivée à Séoul peu après la libération (1945), sa vie de migrante ayant une famille à nourrir et l'éclosion de sa vocation de chamane avant la guerre de Corée (1950-1953). Alors que la plupart des écrits touchant cette guerre fratricide sont pitoyables, dramatiques, elle nous raconte un monde où la solidarité devient l'apanage des êtres humains. Elle décrit aussi ses visions et ses relations tumultueuses avec les Esprits, explique ses rapports avec ses 'invités', ses clients, établis lors du rituel, le *kut*, lorsqu'elle officie, munie de son éventail, de ses sonnailles, de son tambour et de ses couteaux. La particularité de son sanctuaire était d'être orné par les drapeaux de tous les pays, signe de sa vision d'initiation où elle avait vu flotter les drapeaux du monde entier. C'était donc une *mudang* à vocation internationale qui avait besoin d'un fils venu d'outre-mer.

Après ce récit de vie, je me suis interrogé sur l'incroyable liaison que cette vieille femme illettrée, mais subtile et intuitive, sut tisser avec moi, année après année, jusqu'à me mettre devant l'évidence que j'avais à réaliser son vœu le plus cher : l'inviter à venir en France et organiser, sous sa direction, dans mon pavillon, la première cérémonie chamanique coréenne en Europe, en 1986. Si je l'ai aidée à réaliser sa vocation internationale, elle m'a permis d'accomplir mon travail d'ethnologue en m'invitant non

seulement à observer les rituels qu'elle organisait chez elle, mais surtout à assister aux consultations qu'elle donnait à ses clients de manière tout à fait privée. Dans ce domaine, l'ethnologue a principalement comme matériaux lui-même, c'est à dire l'avenir qu'il se fait prédire pour lui et sa famille. Ce qui n'a pas manqué d'arriver. En retravaillant, vingt ans après les notes prises à ce sujet, j'ai pu mieux évaluer la pertinence de ses dires et j'en ai fait la deuxième partie de ce livre, la relation entre la chamane et l'ethnologue. Somme toute, c'est une sorte de troc qui a eu lieu entre deux êtres qui se sont finalement aimés.

Alexandre GUILLEMOZ

Directeur d'études honoraire à l'EHESS

La chamane à l'éventail, Récit de vie d'une *mudang* coréenne, suivi de *La chamane et l'ethnologue*, Collection « Scènes coréennes », Éditions Imago.

Le fantasme cannibalique dans l'histoire et l'imaginaire

Le sexe et la nourriture sont les deux domaines qui ont suscité le plus grand nombre d'interdits, donc aussi de transgressions. Les interdits varient suivant les temps et les lieux, mais ils sont toujours et partout présents. Les deux plus forts, les interdits majeurs, ce sont l'inceste et le cannibalisme, qui sont étroitement apparentés : le cannibalisme est une sorte d'inceste alimentaire. Dans l'un et l'autre cas c'est la conjonction du même : homme et femme du même sang dans un cas, mangeur et mangé de la même espèce dans l'autre.

Cette relation entre le cannibalisme et l'inceste est bien connue des anthropologues. Elle apparaît clairement dans un mythe américain analysé par LÉVI-STRAUSS dans *l'Homme nu*¹ : « Envoyée par son aînée chercher de l'écorce pour se faire un cache-sexe, la sœur incestueuse se coupe accidentellement, lèche son sang dont la saveur lui inspire une telle fringale qu'elle se dévore elle-même et devient une tête roulante qui s'attaque pour la manger à toute la population. Sa famille épouvantée grimpe jusqu'au ciel. Un vieux tas d'excréments humains renseigne la tête; elle s'accroche aux fuyards et, brûlante de désir, réussit à leur arracher son frère qu'elle étreint entre ses cuisses. Comme il refuse de la satisfaire, elle le dévore, n'épargnant que le cœur qu'elle enfile sur son collier. »

Elle est tout aussi claire dans le mythe fondateur des Atrides, c'est-à-dire l'histoire de Thyeste que raconte ESCHYLE dans *Agamemnon*². Atrée, en haine de son frère Thyeste, lui fait manger la chair de ses enfants qu'il avait dépecés : « Thyeste, que l'on avait installé seul à part, prit aussitôt ces morceaux méconnaissables, et dans son ignorance il les mangea : nourriture fatale, comme tu le vois pour toute la race. ». Thyeste sera vengé par son fils Égisthe, fruit d'un amour incestueux avec sa fille Pélopie. Égisthe, l'amant de Clytemnestre, sera le meurtrier d'Agamemnon. L'anthropophagie lavée par l'inceste, qui entraîne d'autres crimes sans fin : c'est l'histoire des Atrides.

1. *Mythologiques 4: L'Homme nu*, Plon, 1971, p. 122-123.

2. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, *Théâtre complet*, Traduction de V.H. DEBIDOUR, La Pochotèque, 1999, p.220.

Mais pour nous, aujourd'hui, l'anthropophagie est l'acte abominable entre tous. On ne peut le concevoir que rejeté dans un passé lointain, et forcément barbare, et dans l'ailleurs absolu des populations sauvages. C'est d'ailleurs de cette manière qu'elle est entrée dans la culture européenne, au ^{xvi}^e siècle, après la découverte du Nouveau Monde. Ce sont les relations des premiers voyages en Amérique qui en ont fait un objet de curiosité et un thème littéraire, en particulier celles de Jean DE LÉRY, d'André THEVET et de Hans STADEN³. Le terme même de « cannibale » vient de là : il est emprunté, via l'espagnol, à un dialecte caraïbe, mais les descriptions de l'anthropophagie américaine concernent principalement les Tupinamba du Brésil. L'iconographie très abondante du livre de STADEN fonda la représentation des populations indiennes et de l'anthropophagie rituelle. Car la description minutieuse de ces usages stupéfiants qu'en faisaient les voyageurs montrait qu'il ne s'agissait pas d'une anthropophagie de nécessité, ni d'une manifestation aberrante de cruauté, mais d'une pratique sociale fortement ritualisée et, à certains égards, rationalisée. Selon ces récits, les captifs (il s'agit de prisonniers de guerre) étaient gardés très longtemps, plusieurs mois, voire plusieurs années, avant d'être cérémoniellement dévorés. Ils étaient honorés, occupant une place dans la société du peuple vainqueur où ils prenaient femme, liés au culte des morts dont ils renouvelaient les sépultures. Eux-mêmes n'étaient-ils pas les réceptacles des ancêtres puisque, pour la plupart, ils avaient auparavant mangé les parents de ceux qui allaient maintenant les dévorer, ingérant ainsi la substance de leurs propres ancêtres ?

MONTAIGNE, qui avait lu ces textes, y puisa matière à réflexion sur la notion de barbarie : « Or, je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vray il semble que nous n'ayons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du país où nous sommes ». Et, dans le même chapitre, il rappelle ce trait, qui lui a été rapporté d'un prisonnier, déclamant avant d'être mangé : « Ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fois que vous estes; vous ne reconnoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore :

3. Jean DE LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil ...* 1578; André THEVET, *La Cosmographie universelle...* 1575; Hans STADEN, *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages ...* 1557. L'original de STADEN (avec les gravures) est allemand, il date de 1557. Il existe une édition française (dans une traduction de l'anglais !) très accessible, en livre de poche (A.M.Métaillé - Points-Anthropologie 209).

savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la mouë. De vray, ils ne cessent jusqu'au dernier souspir de les braver et dettier de parole et de contenance. Sans mentir au pris de nous, voilà des hommes bien sauvages; car, ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre. »⁴

La littérature de voyage et la littérature ethnographique allaient fournir, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, de nombreux exemples de ce qu'on appelait tantôt anthropophagie (qui s'applique strictement aux humains), tantôt cannibalisme (qui s'applique aussi aux animaux quand ils ingèrent un représentant de leur propre espèce), fournissant un réservoir d'images et d'anecdotes accréditant la sauvagerie des peuples colonisés et justifiant ainsi l'œuvre civilisatrice des Européens. Les anthropologues remirent les choses à leur juste place en faisant de l'anthropophagie un chapitre de l'étude des sociétés, au même titre que les structures de la parenté ou l'organisation politique. Ils en montrèrent l'extension quasi universelle, de l'Amérique aux îles mélanésiennes. Ils en analysèrent la complexité des formes et des significations, dans la diversité des contextes, distinguant notamment l'endo- et l'exo- cannibalisme⁵.

Ce fut aussi un des thèmes favoris des psychanalystes, depuis FREUD⁶ qui affirma, le premier, le rapport étroit entre la nourriture et le sexe, l'acte de manger et celui de copuler. C'est un thème psychanalytique, celui de la mère possessive ou de la mère dévorante, qui a inspiré, depuis, nombre d'emplois métaphoriques, parfois un peu abusifs, comme dans cette exclamation de Vitaliano BRANCATI⁷: « Oh, les mamans sont nos pires ennemies. Ces mamans siciliennes qui font les fils et ensuite les dévorent. ! »

Les historiens, au contraire, restèrent assez discrets comme si cela ne les concernait pas, l'anthropophagie étant précisément du domaine des anthropologues ou des psychanalystes⁸. Ils auraient pourtant eu fort à faire

4. *Essais*, livre I, chap. XXXI: « Des Cannibales », d'après l'édition de Pierre VILLEY (1924, rééd. PUF, 1992, 3 v.).

5. L'endo-cannibalisme s'exerçant à l'intérieur d'un même groupe et l'exo-cannibalisme par rapport à un groupe étranger.

6. *Totem et Tabou*, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *Deuil et mélancolie*.

7. *Les années perdues*, 1941.

8. L'étonnant Marvin HARRIS (*Cannibals and Kings*, 1977. Trad. française: *Monarques et Cannibales*, 1979) y voyait, lui, un moteur essentiel de l'évolution de l'humanité depuis la préhistoire, en liaison avec les nécessités économiques et notamment la recherche de protéines. On a peine à le suivre.

car, contrairement à l'idée reçue, le cannibalisme ne se limitait pas aux pays lointains, mais on en trouvait trace en Occident durant toute son histoire et sans doute aussi la préhistoire⁹.

Il est présent dans la civilisation gréco-romaine et, à travers elle, dans toute la littérature occidentale qui s'en est inspirée. Il va de soi dans les mythes de la Cosmogonie où il s'accomplit sans remords : Chronos (alias Saturne) dévore régulièrement ses fils dès leur naissance, sauf Zeus qui lui échappe et devient le maître du monde. Dans les autres récits mythiques l'anthropophagie apparaît comme un acte de délire et de transe, le fruit d'un égarement passager ou d'une vengeance obscure. Il est alors accompli dans l'ignorance et regardé ensuite avec horreur : c'est le cas de Thyeste. Dans la littérature nul n'est allé plus loin que SHAKESPEARE, avec *Titus Andronicus* où figurent les transgressions les plus violentes et les plus cruelles : viols, mutilations, assassinats et anthropophagie. Un condensé de l'interdit et de la transgression où l'anthropophagie tient une place de choix.

Dans l'histoire médiévale deux épisodes, particulièrement dramatiques, ont retenu l'attention des historiens, fortuitement. En premier lieu, le fameux récit de Raoul GLABER¹⁰ déplorant le trafic de chair humaine au moment des troubles et des famines de l'an mil (« Hélas ! Ô douleur ! Chose rarement entendue au cours des âges, une faim enragée fit que les hommes dévorèrent de la chair humaine. Des voyageurs étaient enlevés par de plus robustes qu'eux, leurs membres découpés, cuits au feu et dévorés. Bien des gens qui se rendaient d'un lieu à un autre pour fuir la famine et avaient trouvé en chemin l'hospitalité furent pendant la nuit égorgés et servirent de nourriture à ceux qui les avaient accueillis. (...) Comme si c'était devenu un usage de manger de la chair humaine, il y eut quelqu'un qui en vendit de toute cuite au marché de Tournus. »). Cannibalisme de nécessité ou de famine, donc, dans un récit fortement dramatisé.

Tout autres, beaucoup plus complexes, sont les exemples d'anthropophagie qui sont rapportés par les récits du siège d'Antioche de 1098, lors de la première croisade. Il s'agit, cette fois, de ce que l'historien Michel ROUCHE¹¹ appelle « un cannibalisme sacré », chez les Croisés populaires, qui s'étaient déjà signalés en cours de route par de nombreux pillages et des

9. Vraisemblablement, selon l'analyse des restes d'ossements humains. Cf la mise au point de M. PATOU-MATHIS, *La Recherche*, 327, janvier 2000. Et dans *La Recherche*, 433, septembre 2009, l'analyse des hypothèses sur la présence d'un important gisement d'ossements humains qui pourrait être lié à des rites sacrificiels ou guerriers.

10. Cité par Jean LE GOFF, *Le Moyen Âge*, Bordas, 1962, p.14 dans la traduction d'E. POGNON, *l'An mil*.

11. Michel ROUCHE, « Cannibalisme sacré chez les croisés populaires », in *La religion populaire. Aspects du christianisme populaire à travers l'histoire*. Lille, Université Lille III, 1981, p.30-41.

massacres de Juifs en Europe centrale. Les Croisés dont il s'agit ici sont ceux que les textes appellent les Tafurs ou les Truands, soldats misérables, indisciplinés et exaltés, qui avaient pris Pierre l'Ermitte comme guide spirituel, mais échappaient quelque peu à l'autorité des barons, d'ailleurs passablement inquiets de leur indiscipline et de leur indépendance. Ils reprochaient aux barons leur manque de foi et d'énergie dans la lutte contre les infidèles et se montraient, eux, particulièrement déterminés à les vaincre par tous les moyens. Ici se placent les événements rapportés par Guibert DE NOGENT dans sa *Gesta Dei per Francos*¹² et par la *Chanson d'Antioche*¹³. Guibert DE NOGENT minimise un peu les faits en parlant, au conditionnel, d'un épisode de cannibalisme de famine, suivi d'une mise en scène cannibalique pour semer l'épouvante dans les rangs des Turcs: « Une rumeur atroce se répandit chez les païens qu'il y avait dans l'armée des Francs des gens qui se nourrissaient avidement de la chair des Sarrasins. Ceux-ci, dès qu'ils furent au courant de cette opinion éclatant parmi eux, pour les terroriser encore plus, prirent le corps d'un Turc assommé et devant tous, à ce qu'on dit, comme s'il s'agissait de viande comestible le mirent à rôtir à la broche. Ce qu'ayant appris les Sarrasins prenant complètement pour vrai ce qui n'était que fiction, craignaient beaucoup plus l'insolence des Tafurs que l'ardeur de nos chefs »¹⁴.

La *Chanson d'Antioche* est beaucoup plus explicite. Les Tafurs, pressés par la famine, se nourrissent de Turcs qu'ils dépècent et font bouillir, puis pour mieux effrayer l'ennemi ils les font rôtir sur un grand bûcher: « De leurs couteaux qu'ils ont tranchants et effilés, ils écorchaient les Turcs parmi les prés. Ils les ont découpés par morceaux. Dans l'eau et au charbon, ils les ont cuisinés. Ils les mangent volontiers sans pain ni sel. Et ils se disent l'un à l'autre: « Nous entrons en Charnage¹⁵. C'est bien meilleur que de la chair de porc ou du jambon à l'huile. »¹⁶ C'est à la fois un cannibalisme de famine, où l'on mange de la chair humaine par nécessité et un cannibalisme ritualisé où, pour ces pèlerins exaltés, cette provende exceptionnelle s'inscrit dans l'alternance de l'interdit et du licite du temps liturgique.

C'est peut-être cette dimension fantasmatique qui rend le mieux compte de la persistance du thème cannibalique dans l'imaginaire de l'Occident

12. Guibert DE NOGENT, 1055-1125. Moine, abbé de Nogent-sous-Coucy, il écrivait en latin.

13. Chanson de geste de 9000 vers, consacrée à la croisade de Pierre l'Ermitte, remaniée vers 1180 d'après un poème perdu de Richard le Pèlerin.

14. *Recueil des historiens occidentaux des Croisades*, tome IV, p.242. Cité par ROUCHE.

15. Charnage: c'est la période de l'année où la consommation de viande et de gras était autorisée, contrairement aux jours de Carême où l'on devait pratiquer jeûne et abstinence.

16. Ed. P. Paris, 1848, t.II. Cité par ROUCHE.

chrétien. Dans la pratique aussi, car il y a d'autres exemples de cette violence extrême et de cette mise en scène symbolique de l'horreur. Par exemple dans les récits des violents combats qui opposaient, au Moyen-Âge, les chefs de clans écossais et leurs voisins anglais, transmis et magnifiés jusqu'au XIX^e siècle par les récits épiques et les balades populaires¹⁷. Le dernier représentant d'une grande famille, les SOULIS, qui avait des prétentions au trône d'Écosse, William, accusé d'avoir organisé une conspiration contre Robert DE BRUCE, fut arrêté et jugé avec ses complices devant le Parlement en 1320. Tous ses biens furent confisqués et il fut enfermé jusqu'à sa mort au château de Dumbarton. Mais il resta dans la légende populaire comme une figure noire de tyran cruel et sanguinaire, ayant commerce avec le démon au point que le roi d'Écosse l'abandonna à la vengeance de ses sujets en leur disant : « Faites le bouillir si vous voulez, mais je ne veux plus entendre parler de lui. » Ainsi fut fait, malgré le remords tardif du roi : Lord SOULIS fut jeté vivant dans un chaudron d'eau bouillante près de son château de Harmitage, qui demeura un objet d'horreur et d'aversion à travers les siècles. Ainsi le rapporte une balade de John LEYDEN (1775-1811) consacrée aux méfaits de Lord SOULIS. W. SCOTT, son éditeur, rapporte (*horresco referens*, écrit-il) qu'il y avait d'autres exemples de cette étrange pratique culinaire (*this extraordinary mode of cooking*) dans l'histoire écossaise. Selon la balade, cela semble être un sort réservé aux sorciers. Ce même mélange d'images de cruauté, de sorcellerie et d'anthropophagie se retrouve dans la légende noire de Gilles DE RAIS (un des modèles de Barbe Bleue) et dans les multiples histoires d'ogres qui foisonnent dans les contes populaires. C'était, sans doute, pour les paysans une manière d'exorciser et de venger, par l'imaginaire, la violence qui leur était faite dans la vie quotidienne.

C'est cette théâtralisation de l'horreur qui est aussi au cœur des récits d'actes cannibaliques perpétrés pendant les guerres de religion, période où la violence s'est déchaînée de part et d'autre sans retenue. On la trouve plus particulièrement dans les écrits protestants qui dénoncent la cruauté des catholiques, qu'ils accusent volontiers de cannibalisme¹⁸. C'est un des thèmes favoris de la propagande anticatholique, qui s'appuie sur la dénonciation du caractère cannibalique de l'Eucharistie, donc du dogme de la présence réelle, qui est un des points centraux de la controverse entre catholiques et protestants, notamment calvinistes (et les protestants

17. Cf W. SCOTT, *Minstrelsy of the Scottish Border* [1833]. Ed. par T.F. Henderson, Edinburgh, 1932. Vol. 4, part 3.

18. Cf. F. LESTRINGANT, « Catholiques et cannibales. Le thème du cannibalisme dans le discours protestant au temps des guerres de religion ». In : *Cannibalismes et guerres de religion*.

français sont généralement calvinistes). Les deux formes extrêmes de mise en cause de la présence réelle sont soit la parodie culinaire (le pain n'est que le pain, et Dieu un Dieu de farine, image de l'idolâtrie), soit la parodie cannibalique (l'hostie devient chair et sang sur l'autel et le prêtre est « un boucher qui s'ensanglante le museau », selon un pamphlet anticatholique de 1566, la *Mappemonde papistique*). La violence catholique contre les protestants qui culmine dans les massacres de la Saint-Barthélemy, va jusqu'à l'anthropophagie dit AGRIPPA D'AUBIGNÉ qui parle des « foyes et cœurs » des huguenots dévorés par les massacreurs dans une espèce de sacrifice sanglant. Mais les protestants eux-mêmes en sont parfois réduits au cannibalisme, comme pendant le siège de Sancerre. Et AGRIPPA D'AUBIGNÉ montre alors le caractère monstrueux de l'acte et son lien avec l'inceste en évoquant le cas d'une mère qui dévore son enfant : « Ton sang retournera où tu as pris ton lait/Au sein qui t'allaitait t'entre contre nature/Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture. » Le cannibalisme est un dérèglement de l'ordre universel, une image du monde renversé qu'on associe aux pays lointains et inconnus : pas étonnant alors que le cannibalisme soit pratiqué par les peuples sauvages. N'est-ce pas le même Jean DE LÉRY qui le décrit dans son récit d'un voyage au Brésil et dans son histoire du siège de Sancerre ?

On retrouve la hantise cannibalique dans ce même ^{xvii}^e siècle, hors du contexte religieux, dans les débordements du carnaval de Romans de 1580¹⁹. En 1579-80 la famine sévit et la révolte gronde (contre les riches, contre l'impôt) sur les deux rives du Rhône, Vivarais et Dauphiné, particulièrement dans la région de Romans, pays huguenot où vont s'allier les artisans de la ville (cardeurs et autres gens mécaniques) et les paysans des environs. On menace les châteaux, on brûle les terriers, on s'arme et on s'alarme. L'agitation culmine au carnaval de Romans de 1580 qui voit s'affronter le parti des riches et le parti des pauvres avec une extrême violence et même une mise en scène festive et théâtrale qui étonne. Quartiers riches et quartiers pauvres s'affrontent sous leurs bannières et totems animaux respectifs, habitués des fêtes folkloriques. Les riches se déguisent en empereur, en archevêque, grand juge ou arquebusier. Le héraut du parti des pauvres se déguise en crieur d'enterrement rouge et bleu (couleurs de deuil) monté sur un âne et crie : « à six deniers la chair du chrétien », comme une menace de tuer tous les notables et de les manger pour le mardi gras. Ce sont les pauvres qui furent massacrés, « abattus comme des porcs » dit un chroniqueur. « La mise à l'encan de la chair humaine et chrétienne, les lubies incontestables

19. Cf. E. Le Roy LADURIE, *Le Carnaval de Romans*.

bles d'anthropophagie et le thème connexe de l'échange des femmes, qu'on rencontre à Romans, sûrement dans les angoisses des riches, et probablement dans les menaces des pauvres, s'étaient déjà présentés dans le même ordre au temps des Tuchins, lors des révoltes languedociennes de 1379-1381 et presque avec les mêmes termes sacrilèges » dit LE ROY LADURIE²⁰. Fantasma ou réalité, l'obsession de l'anthropophagie est bien présente à travers toute notre histoire.

Si l'on ne connaît pas, par la suite, d'autres exemples d'anthropophagie avérée, même au temps des pires famines (les paysans de LA BRUYÈRE ne déterrent que des racines), le thème reste bien présent dans l'imaginaire et dans la littérature où il est en quelques sortes conjuré. Il surgit avec une violence extrême, provocatrice, sous la plume du féroce Jonathan SWIFT, dans un opuscule publié à Dublin en 1729 : « Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays »²¹, chef d'œuvre d'humour noir d'une incroyable férocité. Il propose, pour résoudre le problème de la famine et de la misère, de vendre les enfants d'un an, comme viande de boucherie, à la clientèle la plus riche et distinguée du royaume. « J'admets » dit-il « qu'il s'agit d'un comestible cher et c'est pourquoi je le destine aux propriétaires terriens : ayant sucé la moelle des pères, ils semblent les plus qualifiés pour manger la chair des fils. »

Plus étonnante est la résurgence du phénomène, à la fin du XIX^e siècle, dans une des dernières fureurs paysannes que raconte Alain CORBIN²². En août 1870, à la veille de la défaite de Sedan et de l'effondrement de l'Empire, des troubles éclatent dans les campagnes du Périgord. Ils traduisent la peur des paysans devant la fin d'un régime dont ils pensaient qu'il leur était favorable, la peur du retour des Prussiens et, plus profondément, la haine des riches et des républicains (qui sont des bourgeois). Les troubles aboutissent à un épisode de violence inouïe qui fera qualifier ses auteurs de « cannibales » par l'opinion publique après les événements et lors du procès qui aboutira à leur condamnation. Le 16 août 1870, dans le village d'Hautefaye, près de Nontron, un jeune noble présent sur le marché est pris à partie par les paysans et mis à mort après avoir été supplicié. Alain CORBIN remarque dans le rituel du supplice et de la mise à mort un processus

20. *Les paysans du Languedoc*, Flammarion (Science), 1969, p.229.

21. *A Modest Proposal for Preventing the Children of Poor People in Ireland from being a Burden to their Parents or Country and for Making them Beneficial to the Public*. 1729, 3^e rééd. 1732 dans les «Mélanges».

22. A. CORBIN, *Le village des cannibales*, 1990. (Flammarion-Champs, 1995).

de réduction à l'animalité de la victime, assommée, puis grillée comme un porc, après avoir été attachée au travail²³ des bœufs. Certaines paroles prononcées ce jour-là (ou, du moins, qui furent rapportées comme telles au procès) laissent place au soupçon de cannibalisme. Selon un témoin, les plus acharnés des agresseurs auraient dit au maire (qui n'était pas intervenu) : « Nous voulons le tuer, le faire brûler et le manger ». Le maire aurait répondu : « Mangez-le si vous voulez. » Paroles démenties par la suite et sans doute apocryphes, mais qui traduisent une terrible résurgence des peurs et des fantasmes les plus anciens. Après coup, la paix revenue, l'épisode apparaîtra insensé, monstrueux, comme une des figures de cette violence passée qu'on s'efforce désormais d'oublier dans un monde pacifique, qui est celui de la Troisième République, mais où les vieilles haines et les vieilles peurs d'un passé récent sont encore présentes à la mémoire.

*
* *

Cette mémoire avait été entretenue, amplifiée, magnifiée même, par la littérature et surtout la littérature populaire, ce « trésor des contes » (suivant la belle expression d'Henri POURRAT) qui s'est transmis de génération en génération, d'un bout à l'autre de l'Europe²⁴, et qui a fourni aussi la matière d'une littérature plus élaborée dont les plus illustres modèles sont en France les contes de PERRAULT²⁵ et ceux de madame D'AULNOY²⁶, et hors de France les recueils de GRIMM²⁷ et d'ANDERSEN²⁸.

On peut y reconnaître trois types de récits comportant des éléments de cannibalisme. Le premier, le plus connu et le plus explicite, raconte purement et simplement une histoire d'anthropophagie : c'est le cas du

-
23. Bâti de bois et métal auquel on assujettissait les bœufs de labour pour les ferrer.
 24. Pour la tradition française on renverra, une fois pour toutes, au monumental travail de P. DELARUE et M.-L. TENÈZE, *Le conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France*. Nouvelle édition en un seul volume reprenant les quatre tomes publiés entre 1976 et 1985, Maisonneuve et Larose, 1997.
 25. La première édition date de 1697. Elle porte comme titre : *Histoires ou contes du temps passé*. Le titre : *Contes de ma mère l'Oye*, sous lequel ils seront connus plus tard, est en réalité une espèce de sous-titre qui apparaît dans le frontispice gravé. Charles PERRAULT (1628-1703) est le frère de l'architecte Claude PERRAULT.
 26. Mme D'AULNOY (1650-1705) est l'auteur de trois tomes de *Contes de Fées*, publiés en 1696, puis de *Nouveaux Contes de fées ou les Fées à la Mode* en 1698, dans un style très proche de la littérature baroque.
 27. Jacob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859) GRIMM publièrent, à partir de 1812, plusieurs recueils de contes traditionnels recueillis et édités en philologues : *Kinder und Hausmärchen*, 1^e v. 1812, 2^eme v. 1815.
 28. Hans-Christian ANDERSEN (1805-1875). Son premier recueil date de 1835, avec le titre : *Contes racontés aux enfants*. Il en publiera d'autres, pour un plus large public, jusqu'en 1872.

Petit Chaperon Rouge, ou plus précisément des versions populaires du *Petit Chaperon Rouge*, le texte de PERRAULT ou celui de GRIMM présentant une version expurgée, où la violence subsiste mais où il n'est pas question d'anthropophagie²⁹. La version de ce conte qu'en donnent DELARUE et TENÉZE³⁰, ainsi que les références aux autres versions populaires (ils en analysent trente-cinq) sont sans équivoque et de formulation très brutale. La petite fille arrivée chez la grand-mère dit qu'elle a faim et qu'elle a soif. Le loup (qui a mangé la grand-mère et pris sa place) lui dit de manger la viande et de boire le vin qui sont sur le buffet. Or il s'agit de la chair et du sang de la grand-mère, certaines versions rajoutant des détails réalistes assez sordides (les dents de la grand-mère sont présentées par le loup comme des grains de riz dans une version du Tyrol, des haricots dans une version des Abruzzes).

Moins connu aujourd'hui, mais très populaire jadis en France et dans toute l'Europe sous la forme de conte avec refrains rimés et chantés, le conte type 720 : *Ma mère m'a tué, mon père m'a mangé*³¹ est très explicite, dans la version orale comme dans le conte de GRIMM et comporte une foule de détails particulièrement cruels : la mère meurtrière fait cuire le fils qu'elle a tué pour le faire manger au père, qui se régale (en toute inconscience) et en redemande. Comme le *Petit Chaperon Rouge* qui ne sait pas qu'elle mange sa grand-mère, l'homme du conte 720 ne sait pas qu'il mange son fils (on retrouve ici l'ignorance tragique de Thyeste dans la mythologie grecque), mais ce qui rend la scène plus cruelle et plus franchement cannibalique c'est que c'est la mère qui est responsable et non le loup (figure diabolique). Quant à la cuisson n'est-ce pas une forme de ritualisation du sacrifice ? On ne mange pas la viande crue³².

Plus nombreuses, moins terrifiantes, les histoires d'ogres. Elles sont légion, l'ogre est un personnage très fréquent dans les contes populaires et dans les contes de fées. Son évocation s'accompagne toujours de scènes de

29. Dans la version de PERRAULT le loup dévore la grand-mère et la petite fille, dans celle de GRIMM c'est le loup qui est tué.

30. Conte type 333, dans la classification d'AARNE-THOMPSON, *Le Petit Chaperon Rouge*; version nivernaise, conte de la mère-grand, DELARUE-TENÉZE, tome I, p.373-4. Le livre de AARNE-THOMPSON : *The Types of the Folk-Tales. A Classification and Bibliography*, 1928, est utilisé par tous les spécialistes pour identifier les versions et les thèmes du conte populaire en Europe.

31. DELARUE-TENÉZE, t.II, p.690-4. Il est repris par GRIMM dans le *Conte du génévrier*.

32. Le mode de cuisson est le bouilli, ce qui rejoint les observations des anthropologues : « Le cannibalisme (qui est, par définition, une endo-cuisine par rapport à l'espèce humaine) adopte plus volontiers la technique du bouilli que celle du rôti » écrit LÉVI-STRAUSS (*Le triangle culinaire*, *L'arc*, 26, 1965). Il ajoute : « La prescription du bouilli accompagne un resserrement, celle du rôti une distension des liens familiaux ou sociaux. » C'est le cas ici : on reste dans le cercle de famille.

cannibalisme, puisque l'ogre se nourrit de chair fraîche, dont il sait parfaitement détecter l'odeur : c'est un des thèmes récurrents de ces histoires. Mais à l'inverse du conte précédent où l'homme se nourrit de chair humaine sans le savoir (on la lui présente comme de la viande animale) l'ogre est souvent trompé par l'autre protagoniste de l'histoire qui lui fait passer de la viande animale pour de la chair humaine. Tromperie qui s'accompagne généralement d'un autre motif de substitution (celui des bonnets des enfants, par exemple) qui lui fait tuer ses propres enfants (les ogrichons) à la place des garçons qu'il voulait dévorer. L'ogre est un être monstrueux et borné, comme le Cyclope de la tradition grecque.

Le plus connu des contes d'ogre c'est le type 327, c'est-à-dire *le Petit Poucet*, très célèbre à cause du conte de PERRAULT, mais dont on retrouve l'équivalent dans l'histoire de *Hansel et Gretel* de GRIMM et dans un conte de madame D'AULNOY, *Finette Cendron*³³. C'est le thème des enfants perdus dans la forêt (égarés volontairement par leurs parents), qui cherchent refuge dans une maison qui se révélera être celle de l'ogre. Celui-ci se laisse abuser par sa femme, qui cache les enfants, puis, l'ogre les ayant découverts, elle le persuade de ne pas les manger avant de les avoir engraisés convenablement, et le gave de viande en attendant, pour satisfaire son appétit d'ogre. Il se laisse ensuite abuser par les enfants qui échangent leurs bonnets avec ceux de ses enfants et il égorge ainsi ses propres filles. Le type de l'ogre berné ou pris à son propre piège apparaît dans de nombreux autres contes, comme celui du diable berné. Le mangeur d'hommes est, en effet, présenté soit comme un ogre ou un géant soit comme le diable, personnage récurrent des contes populaires. Mais il n'a rien d'un être surnaturel, il est représenté comme un campagnard à son aise, avec femme et enfants. Ses mœurs anthropophagiques sont d'autant plus choquantes. « Les ogres sont de terribles gens; quand une fois ils ont croqué la chair fraîche (c'est ainsi qu'ils appellent les hommes) ils ne sauraient presque plus manger autre chose. »³⁴ L'ogre a une double nature, prosaïque et monstrueuse, peut-être à l'image des passions noires qui habitent le cœur de l'homme le plus ordinaire.

La troisième voie du fantasme cannibalique dans les contes de fées et la littérature populaire, ce sont les histoires de monstres à figure d'animal ou d'hommes changés en bêtes, qui relèvent du registre fantastique, très en

33. On trouvera facilement les contes de madame D'AULNOY dans l'excellente édition du *Cabinet des Fées* publiée par Ph. Picquier: tome I, *Contes de Madame D'AULNOY*, 3v. 1988-94-96.

34. Mme D'AULNOY, *L'oranger et l'abeille*. Edition Picquier, tome 2, p. 133.

vogue dans la littérature de l'époque baroque. Elles supposent des changements de nature (l'homme changé en bête ou vice-versa), ou des maléfices qui enferment un homme dans une enveloppe animale (c'est le cas dans *la Belle et la Bête*). On pourrait, peut-être, leur rattacher les histoires de loups qui mangent les enfants (ou les hommes), qui sont au sens strict des histoires de cannibalisme (l'animal cannibale étant celui qui mange les humains) mais peuvent être aussi des histoires déguisées d'anthropophagie, le loup étant le substitut animal de l'homme³⁵.

L'histoire de *la Belle et la Bête* est connue surtout par le conte de madame LEPRINCE DE BEAUMONT, qui date de 1757, mais le même thème est évoqué par plusieurs contes de Madame D'AULNOY³⁶ et par un grand nombre de contes populaires (DELARUE-TENÉZE en recense et en analyse cent vingt-deux³⁷). Selon eux l'origine de ce conte (type 425 dans la classification d'ARNE-THOMPSON) vient d'un passage d'APULÉE (dans *l'Âne d'Or ou les Métamorphoses*) qui date du milieu du II^e siècle. Le thème a été transmis jusqu'à la période contemporaine par une tradition vivace, puisque la plupart des versions orales ont été recueillies dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle.

La Bête, qui se révèle, à la fin, être un séduisant prince charmant, menace de manger ses visiteurs indécents (le père de la Belle qui a pénétré clandestinement dans son jardin, ou la jeune fille elle-même). « Alors la Bête lui dit : Puisque tu as une fille, tu reviendras avec elle pour que je la mange, ou toi-même. Si dans deux jours tu n'es pas là, il t'arrivera un grand malheur³⁸. Et il le fait effectivement dans la plupart des versions : « Le lendemain au château la noce se fit puis le soir ils allèrent au lit, tous les invités étaient curieux du sort de la jeune fille mais hélas le lendemain matin le monstre l'eut mangée. (...) Et le même sort arriva à la deuxième³⁹. Seule la troisième saura dénouer l'enchantement et sauver sa vie. La peur est vaincue, le fantasme est surmonté.

Il faut ajouter à ce corpus, en marge du cycle des contes populaires et des contes de fées, une légende extrêmement répandue et toujours vivace, celle du grand saint Nicolas et des trois petits enfants. Elle a été popular-

35. On retrouve ailleurs cette association de l'homme et de l'animal, du moins de certains animaux redoutables et respectés. Ainsi LÉVI-STRAUSS (*L'Homme nu*, p.158-159) montre l'affinité entre la chair de grizzly et la chair humaine chez certaines populations amérindiennes, comme les Kalapuya et les Salish du Puget Sound.

36. *Gracieuse et Percinet, Le mouton, Serpentin Vert*.

37. T. II, p. 72-109.

38. DELARUE-TENÉZE, t.II, p.82 : *La Belle et la Bête*, version de la Creuse.

39. *La Belle et le monstre*, version de Guyenne. DELARUE-TENÉZE, T.II, p. 117.

isée notamment par la chanson. La voici telle qu'on la chante encore, en Lorraine et ailleurs⁴⁰ :

Ils étaient trois petits enfants
 qui s'en allaient glaner aux champs
 s'en vont un soir chez le boucher
 boucher, voudrais-tu nous loger ?
 entrez, entrez petits enfants
 y a de la place, assurément.
 Ils n'étaient pas si tôt entrés,
 que le boucher les a tués
 les a coupés en p'tits morceaux
 mis au saloir comme pourceaux.

Assurément, dans la chanson, le boucher ne mange pas les enfants, mais c'est néanmoins une véritable histoire d'anthropophagie, car les ayant tués, il les sale comme du cochon, et les met au saloir où l'on conserve les provisions de viande, les traite donc exactement comme nourriture humaine, le petit salé étant la nourriture de base des paysans. Et même, saint Nicolas, qui n'est pas présenté tout d'abord comme le sauveur des innocents mais comme un voyageur affamé, manifeste sa préférence pour la viande du saloir, puisqu'il refuse successivement le veau et le jambon et réclame du petit salé, ce qui lui permettra de découvrir le crime. Serait-il lui-même tenté par l'anthropophagie ?

Le personnage central, de notre point de vue, c'est le boucher, qui dans la tradition ancienne (surtout médiévale ou d'origine médiévale, mais elle a traversé les siècles⁴¹) occupe une position ambiguë : c'est le maître de la viande et le maître du sang, redoutable et redouté. La corporation des bouchers de Paris a joué au Moyen-Âge un rôle éminent, défiant le pouvoir royal lors des émotions populaires (ce fut le cas du boucher CABOCHE, chef d'une faction de Bourguignons, qui conduisit une révolution en 1413). On l'accuse parfois du pire comme son confrère en charcuterie le pâtissier (qui fabrique les pâtés de viande et non des douceurs comme aujourd'hui). SÉBILLOT⁴² rappelle un conte qui courait, dit-il, à Paris au Moyen-Âge sur un pâtissier de la rue des Marmousets qu'on soupçonnait de faire des pâtés

40. D'après Colette MÉCHIN: *Ils étaient trois petits enfants*. Colloque d'ethnoscience, Museum d'Histoire Naturelle, 1976. Voir aussi du même auteur: *Saint Nicolas*. Berger-Levrault, 1978.

41. Voir, par exemple, le portrait saisissant que Marcel JOUHANDEAU donne de son père dans *Le fils du boucher* (*Mémorial* II, 1951) ou *Le langage de la tribu* (*Mémorial*, V, 1955).

42. *Légendes et curiosités des métiers*. Je le cite d'après C. MÉCHIN.

de chair humaine, avec la complicité du boucher son voisin qui écorchait des chrétiens en cachette. Rien d'étonnant donc à ce que le boucher de la légende de saint Nicolas se livre à cette pratique abominable. Le cannibalisme n'est pas un sujet tabou dans la littérature, ni dans l'imagerie, notamment l'imagerie populaire. La légende a suscité une abondante iconographie où la représentation des petits enfants dans le saloir fait pendant à celle des Européens dans le chaudron des sauvages cannibales qui accompagne les récits d'exploration.

Périodiquement, des faits divers concernant des épisodes de cannibalisme qu'on peut dire « accidentel » (cannibalisme criminel, cannibalisme de folie ou, très exceptionnellement, cannibalisme de famine comme celui des passagers d'un avion écrasé dans la cordillère des Andes) viennent rappeler qu'il ne s'agit pas seulement d'un thème littéraire. En fait, il faut bien reconnaître, qu'en littérature, le thème est inépuisable et qu'il est toujours présent, notamment dans la science-fiction et le fantastique, qu'on peut considérer comme un substitut des anciennes formes de la littérature populaire, avec souvent un grand retentissement (*Le silence des Agneaux* a été un grand succès de librairie). Le célèbre *Roi des Aulnes* de Michel TOURNIER est construit sur le thème de l'Ogre, même si Abel TIFFAUGES, l'Ogre de Kaltenburg, est, finalement, un personnage rédempteur, Christophore et non dévoreur d'enfants. Il n'empêche que la symbolique de l'Ogre, appliquée au troisième Reich, fait froid dans le dos. Mais la littérature n'est-elle pas là pour nous aider à dominer nos peurs et à exorciser nos fantasmes ?

Michel PERRET

Suite aux remarques qu'avaient faites M. KONARÉ lors de la conférence de Mme Anna PONDOPOULO du 7 décembre 2010¹, il nous a paru intéressant d'ouvrir nos pages à ce chercheur en psychologie afin de lui permettre de nous donner un autre éclairage sur le peuple peul. M. KONARÉ a bien voulu nous transmettre un condensé de son étude.

La transmission identitaire et l'héritage psychique chez les Peuls : une réflexion sur le sens de l'appartenance ethnique

Dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest, en Guinée, au Mali, en Mauritanie ou encore au Sénégal, cohabitent de nombreux groupes ethniques culturellement et phénotypiquement différents les uns des autres. Les mythes de naissance de chacun de ces groupes diffèrent également les uns des autres, ce qui fait que ces groupes ne s'attribuent pas la même origine, ni la même place dans le monde.

Chacun de ces groupes ethniques a traditionnellement une vision spécifique de ce que sont son passé, son origine et sa place par rapport aux autres ethnies. C'est là que l'on peut vraisemblablement commencer à se poser la question d'une différence de fonctionnement psychique établi par les mythes fondateurs ou encore les traumatismes collectifs. De là, des archétypes psychiques paraissent intéressants à observer chez chaque peuple. Nous avons fait le choix de nous intéresser à un peuple singulier parmi ses voisins : l'énigmatique peuple peul. Le présent article est un résumé d'une recherche sur ces thèmes.

Notre démarche a consisté, à partir de faits anthropologiques et historiques, de procéder à une analyse psychologique basée sur des entretiens cliniques. Par notre formation en psychologie clinique, nous considérons la psychologie comme un outil à placer dans l'étude des sociétés humaines.

1. Conférence intitulée « Quelques réflexions au sujet de l'utilité d'étudier les constructions identitaires des Peuls et des Fulbé », parue dans *Orients* de février 2011 (p. 89 – 95).

Nous avons postulé que les éléments communs au fonctionnement psychique chez les Peuls sont véhiculés par le transgénérationnel.

Le transgénérationnel fut une notion centrale lors de nos recherches. C'est le flux de transmission inconsciente, perçante, qui traverse les générations, se jouant de la volonté consciente de transmission. Lorsque l'on aborde le transgénérationnel, il faut inclure l'arbre généalogique, le génosociogramme d'une famille (un arbre incluant spécificités psychiques et faits marquants de chaque membre) et bien entendu le tu, le non élaboré, les secrets, dont le dénouement est finalement délégué à des générations futures.

Voilà pourquoi nous avons tenté autant que possible d'inclure dans nos entretiens une description nette de l'arbre généalogique de nos participants, du passé de leur famille. Il s'agissait également d'observer les expressions du système familial, apparenté ici à la foulanité, et la place qu'ils ont pour le participant, ainsi que la place que ce participant occupe dans sa famille du fait de l'écho des problématiques familiales.

Le lien de loyauté transgénérationnelle qui permet aux faits psychiques de perdurer d'une génération à l'autre s'étaye avant tout sur un autre lien : le lien social familial. C'est-à-dire que le transgénérationnel est entendu comme une instance fonctionnant dans le cadre d'un système social préétabli, mais son langage et son mode de déplacement dynamique ne dépendent pas de règles de société. Ils utilisent les liens sociaux comme voie d'expression d'un individu à l'autre, par exemple d'une mère à une fille. Cet étayage social nous paraît, dans le cadre de la population de cette étude, reposer en partie sur des concepts culturels comme le Pulaaku² et le Laawol Pullo³, ainsi que sur l'image renvoyée par les Peuls aux sociétés avec lesquelles ils coexistent.

En réalité, on peut parler de transgénérationnel dès lors que la création d'une nouvelle génération se met en place. Souvent, même après plusieurs générations, les individus sont toujours soumis à la loyauté à un certain ancêtre, la problématique de celui-ci étant par exemple ignoré de génération en génération. Dans le cas de nos participants, la mondialisation, la culture urbaine pourraient paraître là comme des « distanciateurs » d'avec les générations précédentes. Là où les générations passées habitaient le même village ou restaient avec le même clan durant les migrations, là où ceux-ci

2. Le Pulaaku, ou manière d'être des Peul, fierté peule, est un code de conduite devant régir la vie des Peul au quotidien. Il se caractérise par des valeurs telles que l'honnêteté, la bravoure, ou encore l'esprit d'équité.

3. Le Laawol Pullo est « le chemin du Peul ». C'est un ensemble de conduites et d'attitudes mises en avant chez les peuls. Il est moins codifié que le Pulaaku.

traversaient les rites et rituels de transmission et d'intégration de l'identité, les Peuls d'aujourd'hui, souvent citadins, nés dans une autre ville que leurs parents pour beaucoup, ou encore descendants de Peuls exilés, se retrouvent donc dans une situation où la loyauté et la transmission sont mises à l'épreuve.

Ce qui est à la base du transgénérationnel, ce sont bien les mythes d'origine, les éléments culturels transmis de parents à enfants, les vécus des ancêtres. Mais, dans la transmission, nous retrouvons également la marque d'un héritage biologique : l'apparence physique, la vulnérabilité génétique. Et lorsqu'au fil du temps, tous ces éléments ont su garder une omniprésence dans un groupe homogène, il apparaît qu'on puisse parler d'un vécu transmis commun aux membres de ce groupe. De là, nous pensons qu'il existe chez les Peuls un ensemble d'éléments psychiques apparentés à l'appareil psychique groupal⁴.

Les grandes questions que nous allons aborder ici sont celles de la migration et de la relation à la terre-mère. En effet, de la même manière que le peuple d'Israël, dispersé sur plusieurs territoires, a su intérioriser le lien à la terre mythique, mère interne qu'est la terre promise, nous nous questionnons sur l'existence d'un sentiment similaire chez l'ethnie d'éternels nomades que sont les Peuls. La question latente est finalement celle du lien aux origines chez un Peul malgré des siècles d'errance.

Dans le cadre de notre recherche, nous nous sommes intéressés avant tout au rapport que les Peuls entretiennent sur le plan fantasmatique avec cette terre mythique. De la même manière que pour les Juifs, la terre d'Israël, promise de Dieu, et promise par Dieu, est la terre mythique à laquelle retourner, la mère investie comme soutien, comme réconfort durant l'exil d'Égypte, les destructions du Temple, l'Inquisition, les pogroms, la Shoah, et qu'ils ont fait leur de manière transgénérationnelle (nous pensons là notamment au Shofar décrit par REIK et dont le simple son émouvrait des Juifs non-initiés mais porteurs du serment transgénérationnel à retrouver la mère perdue, Israël), les Peuls, dans leur appel à cette terre et dans leurs mythes d'origines, semblent se raccrocher à la terre-mère perdue. C'est ce lien, sa nature, et son sens que nous allons explorer dans nos résultats.

Le corps peul, récurrent dans la littérature par sa capacité de permettre l'identification des Peuls, par les fantasmes qu'il porte et par l'investissement narcissique que les Peuls semblent en faire, nous paraît également un élément important dans la transmission.

4. KAËS, R. (2000). *L'Appareil Psychique Groupal*. Paris : Dunod.

Nous avons choisi d'effectuer des entretiens avec des membres de l'ethnie peule, une ethnie de pasteurs vivant aux quatre coins de l'Afrique occidentale. Cette ethnie diffère de ses voisins aussi bien dans les mythes d'origine que dans la philosophie de la vie et le code de conduite ou encore le phénotype. Il existe également des régions à majorité peule où s'est formé un sentiment quasi-national. Il nous paraît nécessaire de tenter de déterminer si, à notre époque, et plusieurs décennies après la fin d'une certaine séparation des ethnies, et malgré un brassage toujours plus important, il existe chez des populations ayant un sentiment d'unité commune des problématiques psychiques communes et ce peut-être grâce à un transgénérationnel commun.

Cette réflexion revient à se questionner sur une certaine récurrence des problématiques psychiques chez un groupe restreint d'individus, en comparaison avec la population générale.

De la même manière que FREUD attribuait à ses « primitifs » une certaine récurrence d'actes et de rites fortement emprunts de la marque de l'Œdipe (car visant souvent à déjouer la séduction, dans le cas de l'interdit de l'inceste par exemple), il s'agit d'observer s'il existe chez certains groupes humains des défenses, des conflits précis, et peut-être tenter de trouver une origine à tout cela.

Il a été question pour nous de passer du discours implicite des participants à des mythes, rites et à une histoire ethnique qui ont fini de les façonner et de guider chez eux une certaine manifestation psychique actuelle⁵. Rappelons que nos hypothèses sont tout simplement basées sur le choix de quelques éléments du psychisme suscités par nos lectures et qui nous sont parus arbitrairement pertinents. Il s'agissait pour nous, avant tout, de répondre à une problématique, et non de dresser une liste exhaustive de toutes les « récurrences psychiques » contribuant à façonner un certain archétype des Peuls, ou du moins une base de problématiques à observer chez des sujets d'origine peule et à lier à leur présent ethnique et au passé ethnique de leurs ancêtres tel qu'il leur a été transmis. En cela, il s'agissait en réalité, malgré le terme assez général de « récurrences psychiques », de nous approcher davantage de « fonctionnements psychiques récurrents » : les mécanismes de défense, les angoisses, la relation à l'autre perçu comme différent de soi, la relation au corps, la dimension narcissique, l'adhésion à un inconscient groupal, la part de la pensée groupale dans la pensée individuelle, la relation à la terre d'origine.

5. DEVEREUX, G. (1972). *Ethnopsychanalyse Complémentariste*. Paris: Flammarion.

Cependant, il nous a fallu bien veiller à ne pas induire d'amalgame entre ce que nous testons par nos hypothèses et une tentation facile de réduire des individus à des stéréotypes, c'est-à-dire à des modèles acceptés facilement en ce qui concerne un certain type de population, et servant à rendre les interactions, la conduite avec ce groupe plus facile, et déniaient en quelque sorte la singularité des individus. Il s'agit là pour nous de distinguer chez des Peuls, d'une part des éléments du fonctionnement psychique pouvant aider à une meilleure compréhension de leur fonctionnement psychique individuel, mais aussi groupal, et ce d'autant plus que l'on parle d'un groupe ethnique issu d'un milieu culturel d'origine encore empreint d'une division des ethnies et d'une appropriation des uns et des autres de leur identité⁶, ce qui implique qu'en situation sociale, c'est aussi la « personne peule » qui s'exprime derrière le sujet, il s'opèrerait comme une adhésion à un psychisme collectif.

Rappelons aussi que trop souvent, depuis l'émergence de l'ethnologie, le recours fréquent à des stéréotypes par certains scientifiques peu scrupuleux a pu avoir des conséquences dramatiques, l'autre, celui qui est d'une ethnie différente, étant ainsi ramené à des faits scientifiques déconnectés se voulant nets et précis, et ramenant finalement des sujets à un type d'humeur, à un type de physique, à un type de personnalité, et leur niant ainsi toute individualité, toute souplesse dans leur comportement quotidien, et même une certaine humanité.

La méthode que nous avons utilisée afin de recueillir des données pour tester nos hypothèses et donc répondre à notre problématique générale est celle de l'entretien. Les entretiens cliniques sont à notre sens la voie royale pour notre recherche car ils nous permettent un aller et retour immédiat entre observations anthropologiques et expression psychique. Nous avons préféré utiliser cette méthode car elle permet d'aider le participant à associer : c'est la méthode clinique par excellence ; elle permet d'entrer véritablement en profondeur dans l'histoire personnelle du participant et, grâce à la méthode analytique, de s'approcher au plus près des problématiques psychiques et tenter de découvrir la psychogénèse du participant. Il est nécessaire de préciser qu'il s'agit là plus spécifiquement de la méthode de l'entretien non-directif. En effet, il nous semble que cette méthode, du fait qu'elle laisse libre cours aux associations, permet de ne pas restreindre le

6. NDIAYE, M. (1996) *Le Pulaagu (ou code de conduite des Peul, d'hier à aujourd'hui)*. In COLLECTIF. (1996) *Peuples du Sénégal*. Paris : SEPIA.

champ des réponses : il s'agira pour nous dans ce travail d'étudier l'ensemble du discours des participants afin d'établir un travail d'interprétation.

Diverses théories ont alimenté notre approche clinique face aux participants, notamment ceux concernant la transmission et la culture. Parmi elles, reprenons Mircea ELIADE⁷ quant aux mythes. Les mythes occuperaient trois fonctions essentielles dans la société. Tout d'abord, ils permettraient de tracer la conduite à tenir, les traditions et codes à suivre et les transgressions à éviter. Chez les Peuls, cela est notamment présent dans le mythe de Caamaba⁸ lorsque Ilo Yaladi⁹ ne veille pas à la tranquillité du serpent. La morale finale, à valeur d'exemple de ce mythe, semble être la conscience du devoir.

Par ailleurs, le mythe aurait une fonction de répétition, assurant la transmission entre générations et le maintien des codes. Nous ajouterons que, dans ce sens-là, les mythes garantissent également la continuité d'être d'un groupe, celui-ci se définissant par les us et coutumes que partagent ses membres.

Dans le prolongement de cette fonction enfin, ELIADE postule que les mythes permettent une ouverture sur le grand temps, celui des commencements, et pallieraient l'angoisse face au temps présent qui s'écoule et annonce l'éloignement des origines, rendant possible la participation des humains au temps glorieux et primordial. De ce fait, le mythe permettrait l'accès immédiat pour les vivants aux dimensions rassurantes, narcissiquement valorisantes, apaisantes des origines, surtout lorsque celles-ci sont décrites comme grandioses.

Dans le cas des Peuls, les mythes d'origine font état d'un temps où les Peuls régnaient sur un royaume oriental, entre un fleuve et une mer, dans la terre qui leur appartenait et où ils désirent retourner au cours de leurs errances. Cette recherche de la terre première, mère rassurante, est finalement une possibilité permise par le mythe. Mais au-delà de cela, le mythe nous paraît également permettre, par l'utilisation de ses éléments fantasmatiques, un « colmatage du psychisme », comme pour l'enfant hallucinant le bon lait lorsqu'il ne dispose plus de celui-ci. Ainsi, la recherche sur les mythes est double pour nous : l'accès à une transmission et à des modes de sensés utilisés en commun, et la manière dont le contenu du mythe est utilisé comme défense par les individus.

7. ELIADE, M. (1989). *Mythes, Rêves et Mystères*. Paris : Gallimard.

8. Mythe fondateur peul.

9. Ancêtre des Peuls.

Dans le prolongement de cette idée, ROHEIM¹⁰ fait de la fonction de la culture un élément essentiel à la vie des êtres humains. En effet, d'après lui, la culture est une sublimation sur un mode de défense pour protéger par l'activité artistique et l'investigation intellectuelle et protéger, restaurer le bon objet détruit par des pulsions destructrices. La sublimation aurait pour but de faire face au danger de la perte de l'objet et à la terreur de la solitude, du manque du bon objet interne.

Ce serait dans la création d'objets transitionnels, à mi-chemin entre l'intérieur de soi et le monde objectal externe que la culture se déploierait. Dans ce sens-là, KAËS¹¹ fait de la culture une production transitionnelle visant à apporter une structuration au moi en proie à une surcharge de tensions trop importante due à des angoisses primaires, de perte du bon objet et d'effondrement.

Dans ce cas-là, la culture, et la pratique de la culture se placent en tant que sublimation des angoisses, et cela par des manières bien différentes. ROHEIM cite les rites d'enterrement comme sublimation face aux angoisses de mort. Ainsi, la pratique culturelle serait une déviation de la libido vers des substituts. Dans cette définition de la culture comme structurante, le mythe apparaît comme celui qui offre des pratiques de sublimation et de conservation de « l'homéostasie ». Le mythe produirait des faits culturels, et la pratique de ceux-ci assurerait une pérennité de l'être, tenu à distance de ses angoisses.

Citons encore KAËS qui définit la culture comme suit : « l'ensemble des dispositifs de représentations symboliques dispensateurs de sens d'identité et, à ce titre, organisateurs de la permanence d'un ensemble humain, de ses processus de transmission et de transformation¹² ».

Il postule par ailleurs que la culture « comporte un dispositif d'autoreprésentation de ce qui n'est pas elle, de ce qui lui est étranger ou de ce qui lui est attribué. La culture est construite au dehors aussi par l'effet exercé sur elle par le travail de représentation que s'en forme l'étranger ». C'est-à-dire que ce serait la différence qui est au cœur de la formation de la culture, mais nous dirons plus volontiers que c'est la différence d'avec l'autre qui permet la reconnaissance d'une culture comme singulière.

Ainsi, chez les Peuls, ce serait finalement la différence dans la sublimation, dans le rapport à la sublimation culturelle qui en ferait un peuple à

10. ROHEIM, G. (1972). *Origine et Fonction de la Culture*. Paris : Gallimard.

11. KAËS, R; et al. (2005). *Différences Culturelles et Souffrances de l'Identité*. Paris : Dunod.

12. *Ibid.*

part. De ce fait, il nous paraît important de prêter attention aux codes, rites, et croyances véhiculés par la culture peule pour finalement permettre une fonction positive chez les individus peuls et savoir en quoi cela se passe de manière singulière. Cette fonction existe à côté de mécanismes tels que le faux-self.

Les récits familiaux de nos sujets ont été énormément utiles dans la mesure où ils nous ont offert des visions « multigénérationnelles » des problématiques peules. En effet, dans la diversité de leurs parcours, dans la différence des lieux de vie, des schémas familiaux, nos participants semblent partager malgré tout des caractéristiques les liant. Il est apparu dans nos différents cas qu'il existait une sorte de faux-self chez les Peuls, et ce faux-self serait avant tout basé sur l'utilisation et le recours aux archétypes des Peuls. En effet, que ce soit notre participante Noy qui faisait appel à la noblesse inhérente aux Peuls pour expliquer son sentiment de supériorité, ou Joy qui faisait de son attachement à l'identité peule une manière d'écourter des conversations fastidieuses ou d'éviter une confrontation avec ses interlocuteurs, l'identité peule revient comme une barrière protectrice du moi et permettant un fonctionnement bien codé, basé notamment sur les fantasmes des uns et des autres sur les Peuls, mais très certainement également sur l'adhésion à l'archétype valorisant du Peul fier, noble, juste, un archétype clivant presque exclusivement les Peuls et leurs relations aux autres ethnies : le Peul se place ainsi comme le bon, alors que le disgracieux est attribué à autrui. Cette enveloppe de protection, utilisée également par Alarba comme soutien narcissique dans un monde où il ne semble pas trouver sa place du fait d'une certaine déculturation, ou encore par Tati, pour se sublimer une identité protectrice et calmante, apparaît bien souvent comme un moyen d'apaiser d'une part les tensions liées aux relations avec autrui, mais également des tensions liées à des angoisses plus structurelles. Le 'masque', il nous semble, est également à lier au passé douloureux de Peuls étrangers, malingres, mal-aimés, ayant dû développer une identité réactionnelle face à des voisins sédentaires plus riches, désireux de protéger leurs biens de ces nomades et de leurs vaches, des parasites.

Cette notion de masque évoque le faux-self, un concept sur lequel WINNICOTT¹³ a longtemps travaillé. Ce concept nous intéresse particulièrement car dans la littérature anthropologique, une idée récurrente est celle du Peul 'roublard' ou 'hypocrite', de celui qui voyage de contrée en contrée, portant un masque pour mieux s'adapter. Le faux-self, chez les Peuls, re-

13. LEHMAN, J.-P. (2009). *Comprendre Winnicott*. Paris: Armand Colin.

pose énormément sur l'image fantasmée par les Peuls eux-mêmes sur leur ascendance. De ce fait, il n'a pas été étonnant pour nous de découvrir que ce faux-self incluait dans une grande part l'image du corps. C'est-à-dire que le corps arrivait à être fantasmé comme « peul », même lorsqu'il ne l'était peut-être pas objectivement. Le corps pouvait ainsi venir au secours du psychisme, pour protéger davantage. Le corps, devenu valorisé est dès lors un soutien narcissique important. Ou, lorsque le corps n'est pas jugé à la hauteur de la « grandeur » décrite du corps peul, il peut être assimilé justement à une faille dans l'identité elle-même et à un morcellement de cette identité, comme dans le cas de Kossam dont le sentiment identitaire faible résonnait avec une grande colère contre les autres Peuls et avec une faible estime d'elle-même en tant que Peule, de son moi peul, et nous dirions même du faux-self peul qu'elle pouvait moins mettre en place du fait de l'échec de la correspondance à un archétype fantasmé. Le corps se place comme renforçateur du sentiment ethnique, et son utilisation participe à la légitimation de l'appartenance ethnique.

Il apparaît là que ce faux-self serait présent chez chaque sujet, mais dans une utilisation différente, comme s'il était le puits d'accès à une puissance nouvelle, à une identité que les sujets pouvaient incarner tel un masque. Finalement, dans bien de nos cas, le recours à cet archétype peul valorisant faisait fonction de sublimation et de contenance et se plaçait du côté de ce que nous aimerions appeler une source de résilience possible pour les membres de ce groupe.

Dans ce sens-là, l'adhésion au groupe, le sentiment d'appartenance à un ensemble appelé « Peuls », nous paraît assurer aussi, par l'unité, par la masse et par l'adhésion inconditionnelle, une certaine fonction maternante pour reprendre ANZIEU qui attribuait au groupe cette fonction de portance et de contenance. Le fonctionnement de l'appareil psychique groupal est opéré sur un mode actif, dans les moindres interactions.

De ce constat, nous effectuons un lien entre cet attachement à l'identité peule, farouche malgré des siècles de métissage et les différentes histoires de nos participants, notamment celles qui ont trait à la migration.

En effet, Tati par son errance à la recherche d'une identité et son raccrochement à son identité peule tout au long de ce périple, ou encore Noy qui malgré son exil permanent a gardé en elle son identité et l'espoir d'un jour retourner à la terre du Fouta Djallon, Alarba et son obsession pour cette même terre, Go'o que la rencontre d'avec cette terre immatérielle a changé, il nous semble qu'à la manière de la terre d'Israël, immatérielle, incons-

ciente, et véhiculée à travers les âges et les supplices par les Juifs, les Peuls ici transportent avec eux leur identité et c'est par elle qu'est maintenu l'attachement à la terre ancienne à présent perdue, celle de Héli¹⁴ et Yooyo.

La terre-mère d'Orient, perdue par les Peuls et restée dans leurs traditions comme pays d'origine et mère où les migrations les ramèneront, constitue d'ailleurs de manière ancienne une signification particulière au moment de drames: «Héli, je me tombe¹⁵; Yooyo, je me tombe»: cette déclamation en temps de peine résonne comme un appel au soutien de la terre-mère. De la même manière, pour assurer la présence de l'attachement maternel apaisant, et pourvoyant la continuité d'existence, c'est l'identité, et le corps notamment, qui deviennent héritiers de la terre.

Le corps peul, façonné en des temps immémoriaux sur cette terre, paraît en être le legs éternel: l'exogamie, incarnant la perte du corps, ou la perte du moi lui-même (lorsqu'avili par le contact à autrui ou le métissage) représente chez Alarba notamment une angoisse presque psychotique, franchement obsessionnelle: l'attaque de corps, dernière preuve du lien à la terre, paraît une attaque de la mère elle-même et de la fonction qu'elle permet. De ce fait, le corps, même lorsque jugé défaillant et porteur de maladie comme pour Noy, ou porteur de stigmatisation comme pour Ndiyam, est investi comme garant de soi et de l'équilibre de soi, comme un objet aimé, nécessitant d'être maintenu en soi.

Dans cette optique-là, il y a lieu d'envisager des hypothèses quant à l'origine de ces investissements du corps et de l'identité peule.

Il semble que d'une part, l'héritage par les ancêtres de la conduite peule, du fantasme de l'archétype, et surtout de la différence peule a été ancré depuis des générations, la littérature elle-même venant en écho à cette affirmation.

D'autre part, nos participants, pour une majorité d'entre eux, ont subi en quelque sorte un renforcement de leur attachement identitaire, et cela par les membres d'autres ethnies ou cultures. Ces renforcements se sont exprimés en eux comme une défense parfois, ou comme une concrétisation par l'autre de leur identité. Ainsi, Joy, face aux fantasmes d'autrui quant à sa personne, préférerait saisir ces fantasmes pour les intégrer à son idéal du moi, de manière temporaire, et faire de lui «Le Peul». Ndiyam, elle, utilisait la différence pointée alors que dans un premier temps, elle ne semblait pas investir son identité peule.

14. Terre d'origine mythique des Peuls.

15. MONENEMBO, T. (2009). *Peuls*. Paris: Points.

L'image renvoyée par autrui, a été façonnée par l'histoire, le temps des Peuls et leurs hégémonies, les règnes, guerres saintes, la cohabitation avec des Peuls « fourbes et malins », la mise sur un piédestal de la beauté peule, beauté exotique avant l'arrivée des colonisateurs, puis beauté grandie par l'admiration lui étant vouée. La beauté du corps peul, et son exotisme renverraient finalement à un sentiment d'inquiétante étrangeté, et cela dans le sens où ce corps est finalement, d'après nous, l'incarnation de la familiarité pour les uns et les autres, et en même temps, par l'aspect insaisissable, nomade, éternellement autre des Peuls, une méconnaissance. Côtayer le Peul serait côtayer un autre connu, et différent, éveillant mille fantasmes que nous ne saurons explorer dans le présent travail. Quoi qu'il en soit, la rencontre avec un milieu extérieur, fantasmant les Peuls, paraît aussi importante pour l'attachement à l'identité peule, que ne l'est la transmission elle-même.

Au vu de ces différents éléments, il paraît indéniable que le corps est un élément central de l'identité peule. C'est sur lui que sont projetés les fantasmes d'origine, la perpétuation de la terre-mère et ce qu'elle a de rassurant et de structurant. C'est lui qui fait le Peul pour les Peuls eux-mêmes, et surtout, du fait que c'est le premier territoire abordé par autrui, c'est celui qui place les Peuls dans la société et fait d'eux une ethnie à part. Ce corps, reconnu comme conforme ou non, est utilisé dans un fantasme de manière narcissique. Présent ou non chez un Peul, le corps peul ou la possibilité de le donner à sa descendance, permet une glorification de soi, et un soutien important pour les Peuls à travers leurs voyages. En cela, le corps, comme la culture, a une fonction de sublimation. Les arts corporels perdus des Peuls, seuls liens avec la terre d'origine pour un peuple nomade sans productions culturelles physiques majeures, incarnent la suprématie du corps comme instrument premier de transmission comme l'a montré Ndiyam.

Pour les Peuls, la problématique principale, du fait de la différenciation constante d'avec l'autre, serait également une perpétuation de l'attachement à une terre. Les Peuls, malgré leurs grands dispersements, ont été longtemps à la recherche d'un socle où se fixer, peut-être en attendant un retour vers une terre promise. De nos jours, les terres des Fouta notamment, sont réellement investies par leurs « ressortissants » qui les considèrent d'ailleurs souvent (Joy, Dhidhi ou encore Alarba) comme dépassant les entités nationales en termes d'attachement.

Paradoxe *a priori* pour un peuple de nomades : les terres conquises, sous l'étendard de la foi, ou sous l'étendard de la justice semblent être des

lieux où l'origine est enfouie de manière profonde même lorsque conquises depuis seulement quelques générations, comme s'il fallait se soulager en s'incrutant dans le socle d'une terre, pour réparer la perte d'une première terre. Un autre paradoxe semble résider dans le fait que beaucoup de Peuls (ceux qui peuplent les vies de nos sujets), malgré une loyauté à leur terre, se dispersent tout de même encore massivement à travers le monde, et ce pour diverses raisons. Malgré tout, la terre reste importante pour eux (Noy par exemple), ils la cultivent dans leur esprit et basent des projets sur son socle, mais continuent leurs voyages, de la même manière que la terre ancienne d'Orient est cultivée dans l'esprit et sur le corps pour apaiser. Il paraît indéniable que la terre est une modalité à prendre en compte particulièrement chez des populations peules, contrairement aux *a priori* que des raccourcis sur les nomades pourraient générer.

Au fil de nos entretiens, il est apparu que le transgénérationnel semble présent dans l'utilisation de ces « récurrences psychiques », de cette « foulantité » chez nos participants comme nous avons pu l'observer à travers les familles décrites par Noy, Alarba, Talaat ou encore Go'o. Il existe par le lien incontestable entre des attitudes de Peuls, décrites par la littérature depuis des temps anciens et exprimées par les générations actuelles de manière inconsciente : l'attachement à une terre immatérielle malgré la méconnaissance des légendes peules, l'utilisation inconsciente du corps, ou encore les fonctions groupales non-préméditées que nous avons décrites.

Cependant, il apparaît qu'une autre modalité est résolument à l'œuvre dans la transmission chez les Peuls de leur identité. Cette modalité est, il nous semble, l'attitude des peuples côtoyant les Peuls, et pour qui ils représentent des fantasmes spécifiques (souvent le Peul étant admiré ou idéalisé). La confrontation entre le corps peul, intemporel parfois, niant le temps qui passe, se jouant du métissage, l'acquisition de connaissances sur les Peuls, la confrontation à des fantasmes sur la figure du Peul, ou encore la situation de témoin de l'admiration d'autrui pour le Peul (colonisateurs, socialement « supérieurs » séduisant des femmes peules inaccessibles par exemple), sont autant d'éléments contribuant à forger chez autrui une attitude renforçant l'archétype, le moi peul chez des individus peuls.

Le corps, à bien des égards, semble pour les Peuls comme un véhicule de la terre mythique et de la transmission entre générations. Dans ce cas des Peuls, le biologique s'appuie sur une transmission psychique également, en ce qu'il vient rejoindre des fantasmes du biologique déjà établis par les Peuls.

Tout compte fait, l'identité des Peuls semble - comme il est caractéristique de la marque du transgénérationnel - rompre les barrières du temps, et s'imposer encore à présent malgré le contexte de perte supposée de culture et d'identité du fait de l'urbanisation et de la mondialisation.

Référons-nous à Mircea ELIADE¹⁶ pour qui le mythe chercherait à briser la temporalité pour ramener au temps des grands commencements. Nous pensons que l'une des fonctions de l'existence de l'identité ethnique chez les Peuls est donc - par l'abolition de la temporalité que permet le raccrochement à une identité millénaire - le raccrochement aux gratifications primaires de la terre perdue, protégeant par là même de l'angoisse du temps et de la fin d'existence se rapprochant, et de la menace de l'anéantissement dans des environnements non-primaires, extérieurs et menaçants, étrangers, donc emplis de mauvais objet. L'appel à la mère interne rassurante, autorisée par la transmission de l'identité et des fonctionnements psychiques qu'elle rend possibles permet ainsi, encore, une protection des moi individuels.

Notre analyse est que l'identité psychique de groupe embrassée par les Peuls et que nous venons de révéler, du fait de son intemporalité, du fait qu'elle se joue de la distance géographique chez les Peuls, et finalement, de l'histoire récente des différents sous-groupes peuls, de par son existence même, vient apporter une validation nouvelle de la véracité du fait ethnique, et ce avec une autre science que l'anthropologie, avec la science qui est la nôtre : la psychologie. Cette unité des Peuls, par la présence dans le psychisme d'éléments d'unité propres, de récurrences, nous semble positionner cette ethnie - justement - dans une singularité groupale. En cela, cette étude nous semble répondre à une problématique qui était peut-être en fin de compte sous-jacente à la nôtre : l'existence des Peuls en tant qu'ethnie se matérialise-t-elle dans les psychismes individuels ? Ou : existe-t-il une légitimité psychique à la notion d'ethnie ?

Du fait de nos résultats, nous estimons pouvoir répondre oui à ces deux questionnements, que nous défendrions alors avec la clinique recueillie ainsi que nos résultats et analyses. Ainsi, au final, nous pensons avoir suffisamment répondu à notre problématique de départ et même plus. Cela, nous avons pu le faire à travers le test de nos hypothèses rendu possible par des situations cliniques parfois profondément émouvantes et *étrangement inquiétantes* car résonnant en nous également.

16. ELIADE, M. (1989). *Mythes, Rêves et Mystères*. Paris : Gallimard.

Notre analyse est que la perte de la terre et les mythes l'entourant ont constitué un traumatisme ancien chez les Peuls. Pour parer à l'angoisse de cette perte d'objet primaire dans des environnements menaçants, les Peuls auraient fétichisé cette terre et leur origine, et créé un fonctionnement groupal intégrant la bonne terre et l'origine.

Ce fonctionnement groupal, nourri du fantasme de la terre perdue, a su protéger par un faux-self les Peuls, tout en leur rendant possibles, à travers le mythe et la culture, un réconfort et une force intérieure. L'unité du groupe, elle, permet une « fonction contenante » accrue entre des orphelins délaissés, rêvant du voyage de retour vers la terre d'Orient. Dans ce cheminement, le corps vint rappeler l'origine. Lui aussi fétichisé du fait qu'il porte la marque de la différence, de la filiation à la terre-mère, il est devenu l'objet glorifié, apportant la preuve de la promesse de retour et de l'unité des enfants.

Le fonctionnement psychique du groupe, transmis de génération en génération, eut alors pour rôle de protéger la descendance jusqu'au moment du salut, en lui racontant l'époque perdue.

Dans un monde où vivaient des étrangers ennemis, mauvais, c'est dans ce fonctionnement groupal tourné vers l'intérieur et la bonne mère que les Peuls auraient finalement perpétué leur survivance, l'étranger leur rappelant leur condition d'étranger et leur nécessité de retrouver leur mère.

Ces travaux, nous l'espérons, bénéficieront à tous les Peuls du monde rêvant encore de la terre d'Égypte et du Nil dont auraient émergé tous les hommes, comme les vaches de Ilo Yaladi ont émergé de l'eau primordiale. Le rêve de cette terre perdue, à défaut de transporter les Peuls en elle, les bercera certainement jusqu'au moment du retour à la terre...

Dugukolo Alfa Umar KONARÉ

Psychologue clinicien

Doctorant au Laboratoire de psychologie clinique

et psychopathologie

Université Paris-Descartes

Notre adhérent Pierre VUONG a voulu transmettre à nos lecteurs ce conte vietnamien.

La passeuse et le bonze

Il était une fois une passeuse qui faisait traverser un fleuve. Elle demandait aux voyageurs le prix du passage à l'arrivée.

À l'un de ces passages, le dernier voyageur fut un bonze. Elle lui réclama le double du prix. Surpris, le bonze lui en demanda la raison. En souriant, la passeuse lui répondit : « Parce que vous m'avez regardée ! ». Le bonze se tut et paya.

Le bonze se présenta une autre fois pour traverser le fleuve. La passeuse lui réclama trois fois le prix du passage. Le bonze lui demanda pourquoi. « Parce que cette fois, vous avez regardé mon reflet dans l'eau ». Le bonze ne dit rien, paya et quitta le bac.

Une troisième fois, le bonze voulut traverser le fleuve. Après avoir embarqué, il se mit en méditation et garda les yeux clos tout au long du passage. À l'arrivée, la passeuse lui demande cinq fois le prix du voyage. Le bonze lui demanda pourquoi. « Vous ne m'avez pas regardée, mais vous pensiez à moi ! ». Sans rien dire une fois de plus, il paya.

Le bonze se présenta encore au bord du fleuve pour le traverser. Cette fois, il regarda fixement la passeuse dans les yeux. Quand la barque aborda l'autre rive, en souriant, il demanda à la passeuse : « Cette fois-ci, combien vous dois-je ? ». Elle répondit : « Ce voyage sera gratuit ! ». Le bonze demanda pourquoi. « Vous m'avez regardée, mais cette fois, vous ne pensiez plus à moi ».

Un aperçu de la scène théâtrale nationale dans l'Albanie au xx^e siècle

Du mouvement amateur à la naissance du théâtre professionnel

Si le « théâtre militant n'est pas un genre en soi », on peut se demander si le théâtre a jamais cessé d'être politique¹.

L'Albanie demeure un pays méconnu, mais moins qu'il n'y paraît. Vingt ans après la chute du Mur de Berlin et la fin de la dictature en Albanie, il semble intéressant de présenter un bref aperçu du rôle du théâtre national professionnel et de sa place dans l'évolution de l'Albanie contemporaine marquée jusqu'au début des années 1990 par la dictature populaire instaurée par Enver HOXHA (1908-1985)². Ce processus a profondément influencé la destinée des Albanais, dans le milieu du théâtre comme à tous les niveaux de la société.

Le mouvement amateur et la naissance du théâtre professionnel

À l'image d'autres pays communistes, le théâtre en Albanie a été une arme de propagande. Les pièces étaient soumises à une censure encore plus rigoureuse que la littérature : toute créativité était étouffée, d'où un retard dans l'essor du théâtre narratif.

À partir du milieu des années 1940, le jeune État socialiste albanais s'est tourné vers les pays frères pour « élever le niveau intellectuel et culturel des classes laborieuses ». Le régime a décidé que les Albanais aussi devaient avoir accès à la culture et à l'art.

1. *Théâtres en lutte. Le théâtre militant en France des années 1960 à aujourd'hui* d'Olivier NEVEUX (La Découverte).

2. Premier secrétaire du parti de la République populaire d'Albanie de 1945 jusqu'à sa mort. Le parti fut rebaptisé par la suite Parti du travail albanais.

Dans les années 1950-1960, le mouvement amateur est un levier important dans l'amalgame de personnes d'horizons différents au sein d'organisations idéologiques contrôlées par les autorités.

Le Théâtre national, considéré comme le premier théâtre professionnel albanais, est officiellement fondé au mois de mai 1945, sous le nom de « Théâtre professionnel de l'État ». La représentation fondatrice est la comédie *Topaze* de Marcel PAGNOL mise en scène par Sokrat MIO. Sous le nom de Théâtre national, *Teatri kombetar (TK)*, il continue son activité de nos jours, dans un bâtiment à l'architecture de style mussolinien³, qui abritait à l'origine un cinéma.

Mais, la première évocation d'un théâtre albanais est beaucoup plus ancienne. Elle date de la période de la naissance du mouvement national, à la fin du XIX^e siècle. Les archives font référence à la comédie *Le mariage de Lunxhëri* de Koto HOXHI (1824-1895), mis en scène en 1874 par les élèves de l'école normale de ce district⁴. Le premier drame, *La parole donnée* de Sami FRASHËRI (1850-1904), date quant à lui de 1875. Écrit en langue turque, il a cependant pour objet une thématique albanaise. La première salle de théâtre est construite à Shkodra en 1890 par les Jésuites et présente jusqu'en 1908 les pièces mises en scène, notamment, par les enseignants des écoles de la ville.

Les premiers clubs réunissant des passionnés de théâtre datent également de la fin des années 1900, avec le club « Labëri » près de Vlora, « La fraternité » à Shkodra, « La lumière » à Gjirokastra, « Le savoir » à Korça, « Afërdita » à Elbasan. La première association théâtrale de femmes « L'étoile du matin » est formée à Shkodra.

Dans les années 1920-1930, après la fondation de la capitale albanaise à Tirana, le théâtre de la ville prend un statut institutionnel. Les œuvres présentées s'appuient sur des motivations patriotiques et traitent de thématiques plus réalistes en s'intéressant à des phénomènes de société. Les œuvres d'auteurs particulièrement prolifiques comme Foqion POSTOLI (1889-1927) ou encore comme Haki STËRMILLI (1895-1953) contribuent à son développement.

Au début des années 1940, la scène est très étroitement liée à la « Lutte nationale de libération ». Après la guerre, les troupes théâtrales forment le noyau de la création du théâtre professionnel de l'État et de l'institut su-

3. L'architecture italienne des années 1920-1930, dite du rationalisme italien, s'inspirait de l'International Style, un mouvement axé sur la simplification du rapport entre le bâtiment et sa fonction. Carolyn LYONS, *Financial Times*, 04.10.2007 repris par *Courrier International*.

4. La « Lunxhëri » est une région située dans la partie sud de l'Albanie actuelle.

périeur d'art dramatique. Les premiers acteurs de ce théâtre professionnel sont Mihal POI, Gjon KARMA, Mihal STEFA, Ndrekë SHKJEZI, Ndoc MESHKALLA, Hasan REÇI, et les comédiennes Liza VORFI et Behije ÇELA. Très rapidement ces premiers comédiens professionnels sont rejoints par de jeunes acteurs issus du mouvement amateur, parmi lesquels : Prokop MIMA, Sandër PROSI, Sulejman PITARKA, Pjetër GJOKA, LORO KOVAÇI, et les comédiennes Marie LOGORECI, Violeta MANUSHI et Besa IMAMI.

Dans les années 1945-1956, les autorités politiques donnent trois objectifs au Théâtre national :

- assurer un répertoire, sous influence politique, de pièces dramatiques couvrant les thèmes du « réalisme socialiste » avec des auteurs de pays de l'Est ;
- donner des représentations d'auteurs du répertoire théâtral mondial. C'est ainsi que *Le Révisor* de GOGOL est mis en scène par Sokrat MIO en 1947 et *Othello* de SHAKESPEARE par A. J. RICKO en 1953. *Arlequin, serviteur de deux maîtres* de Carlo GOLDONI est présenté pour la première fois au public albanais par le metteur en scène Zina ANDRI⁵ en 1955.
- promouvoir des auteurs nationaux. Pandi STILLU met en scène *Notre terre* en 1954, Pjetër GJOKA présente *La famille du pêcheur* de Sulejman PITARKA en 1956, et Besim LEVONJA met en scène *Halili et Hajria* de Kolë JAKOVA en 1950.

La décennie qui suit se révèle difficile pour toutes les institutions culturelles albanaises soumises à l'*imprimatur* de la « révolution culturelle » importé par le nouvel ami communiste chinois.

Nous avons déjà eu l'occasion de relater, dans un numéro précédent de la revue *Orients*, la malheureuse expérience du metteur en scène Minush JERO⁶. Il est l'auteur de l'une des plus célèbres pièces du théâtre albanais, *Les Taches sombres* (*Njolla të murrme*). Écrite en 1968, dans une période de tensions politiques nationales et internationales, cette pièce est présentée pour la première fois, l'année suivante, au Théâtre Çajupi de Korça (Albanie du Sud), dans une mise en scène de Mihallaq LUARASI.

5. Née Zinaida ANDREJENKO, dans une famille ukrainienne en décembre 1924, elle rencontre en 1948 un étudiant albanais, acteur et metteur en scène, Andon PANO, qui fait ses études en Union soviétique. Ils se marient et Zina le suit en Albanie où elle commence par travailler au Théâtre de l'armée.

6. Cf. « Les taches sombres de Minush JERO (1932-2006) : un exemple de l'arbitraire du totalitarisme dans le théâtre albanais », *Orients*, Bulletin de l'association des Langues orientales, Paris, mai 2008, pp. 65–71.

À la fin des années soixante, sa pièce remporte le premier prix du festival albanais de théâtre, avant d'être rejouée quelques temps plus tard devant le dictateur Enver HOXHA. Si elle utilise les canons du réalisme socialiste, elle n'en est pas moins une sévère critique du régime et de ses méthodes. Tous les protagonistes sont persécutés, et Minush JERO condamné à 8 ans de travaux forcés. Interdite de 1969 à 1992 en Albanie, elle a été redécouverte, en France, dans les années 1996-1998, par les Éditions « l'Espace d'un instant » et la Maison d'Europe et d'Orient (3, passage Hennel – 75012 Paris).

La pièce *Les taches sombres* a été écrite en 1968, dans une période de tensions politiques nationales et internationales. Étroitement alliée avec la Chine depuis sa rupture avec l'URSS, l'Albanie subit le contrecoup de la révolution culturelle (abrogation des droits d'auteur, interdiction des représentations d'œuvres étrangères). La pièce est un engagement de l'auteur, un appel à témoins, une critique de la réalité dans laquelle la dramaturgie fonctionne selon des règles comparables à celles d'une enquête de police politique. Fait rarissime, le réalisme socialiste est ici utilisé pour sa propre perte, déstructuré par sa propre logique. Ce drame est l'histoire d'un long orage, d'un crépuscule, l'histoire aussi d'une chute, d'une profonde détresse intérieure dissimulée derrière l'étrange masque de la tragédie dans l'utopie communiste. L'absence de héros positif, le procédé de reconstitution des événements et l'usage de différents niveaux de distanciation vis-à-vis de ces événements, la présence d'éléments tels que le chœur des masses populaires, en font une œuvre contemporaine de premier plan, clef du théâtre albanais et de l'histoire des Balkans.

La pièce *Les taches sombres* restera dans l'histoire du théâtre albanais comme une œuvre significative et symbolique, qui dénonce la façon dont les régimes totalitaires en arrivent à tuer l'art, briser les artistes, asphyxier l'esprit moderne et novateur, et faire silence sur la vérité. La vie de cet auteur dans le goulag albanais en est un exemple édifiant. Encerclé de barbelés pointus et surveillé par les tours de guet des gardes en armes, face à ce coin de ciel livide, Minush JERO n'imaginait pas que sa création connaîtrait une seconde vie, qu'un jour elle serait exhumée de ce cimetière gigantesque édifié par la censure albanaise de jadis.

(Extrait de la préface de Luan RAMA, ancien ambassadeur d'Albanie en France, *Les taches sombres*, Éditions l'Espace d'un instant, 2001).

L'écrivain albanais Ismail KADARÉ a lui aussi évoqué le drame de Minush JERO dans *Printemps albanais*, paru en 1995 chez Fayard⁷. Il écrit : « ... l'atmosphère de fête qui régnait dans la salle du Théâtre national durant la représentation du drame *Les taches brunes*, de M. JERO, la plus admirable pièce de théâtre de cette époque, avait servi de prétexte à l'interdiction de l'œuvre et à la condamnation de son auteur. ».

Les deux décennies suivantes (1970-1980) témoignent d'une professionnalisation accrue du théâtre albanais avec l'accroissement du nombre de scénographes, metteurs en scène et acteurs de plus en plus renommés. Il n'empêche que jusqu'au début de la transition démocratique, les coopérations avec des metteurs en scène étrangers font défaut. Ce n'est qu'en 1995 que le Théâtre national s'ouvre une première fois au metteur en scène roumain, Mihai MIHĂILESCU, qui présente une comédie *Oportunesku* de Teodor MUSHATESK. En 1997, le Macédonien Vladimir MIČI, met en scène *La mort de Danton* de Georg BÜCHNER.

Le théâtre albanais après la transition démocratique

Il faut attendre la deuxième partie des années 1990 pour voir apparaître de nouvelles créations théâtrales qui peu à peu se libèrent des contraintes imposées par le régime dictatorial.

Sans chercher l'exhaustivité, mais en nous appuyant plutôt sur notre propre expérience, il nous a semblé intéressant de relater trois expériences auxquelles nous avons personnellement assisté.

Les Arnaqueurs de Ilirjan BEZHANI

En 1996, *Les Arnaqueurs (Mashtruesit)* de Ilirjan BEZHANI est présenté à Tirana. L'auteur est né en 1949 à Tirana. Dramaturge, acteur et metteur en scène au Théâtre national de Tirana, il a reçu de nombreux prix en Albanie, ainsi qu'au festival de Trieste. Il a participé à plusieurs manifestations culturelles internationales, dont « Balkanisation générale » à Paris en 2002. Ses textes ont été présentés dans une quinzaine de pays d'Europe, ainsi qu'à Paris et au Festival des Francophonies de Limoges. La pièce *Les Arnaqueurs* a été traduite de l'albanais par Christiane MONTÉCOT et publiée

7. Traduit de l'albanais par Jusuf VRIONI. Deux volets composent *Printemps albanais* : le premier décrit les événements qui se déroulèrent au cours des mois précédant l'exil de KADARÉ en France - octobre 1990 -, et rappelle les deux moments de sa vie où il eut la tentation de fuir son pays. Le second volet, intitulé *Espoir*, en réponse à la théorie selon laquelle l'Albanie est un pays sans tradition démocratique, démonte les mécanismes de la dictature et en étudie les visages - l'obsession de la mort, la culpabilité, la science de la haine.

à l'initiative du Réseau européen de traduction théâtrale, avec le concours du Centre national du livre et de la Maison Antoine VITEZ. Cette comédie contemporaine a pour cadre l'Albanie aux prises avec le capitalisme sauvage et les mille et un trafics auxquels se livre une population désemparée. Il s'agit d'une surprenante vision des pyramides financières et du gigantesque krach qui ont plongé l'Albanie dans l'insurrection générale de 1997. Le public français a eu l'occasion de la voir au Théâtre des Déchargeurs (Porte de Bagnolet) en 1999.

Nemesis de Diana ÇULI

En mai 2003, *Nemesis*⁸, un drame écrit par Diana ÇULI dans la première moitié des années 1990, est présenté au théâtre de Durrës (qui célébrait les 50 ans de sa fondation) par la troupe du Théâtre national de Tirana et celle du Théâtre « Aleksandër Moisiu » de Durrës⁹. Ce drame est interprété par des acteurs prestigieux tels que Tinka KURTI, Vasjan LAMI, Guiljem RADOJA, Marjeta LARJA, Roza ANAGNOSTI, Fatos SELA en compagnie d'autres acteurs de la troupe de Durrës dont Lutfi HOXHA.

Lors de la « générale » et à la « première », les professionnels du théâtre et le public font un excellent accueil à cette pièce. Après avoir vu beaucoup d'adaptations d'auteurs étrangers, ils sont ravis de pouvoir suivre une pièce écrite par une femme auteur de nombreux romans, par ailleurs connue et appréciée pour son action en faveur de l'émancipation des femmes albanaises. La pièce ne traite pas d'un sujet de *vendetta* qui aurait pu se passer dans l'Antiquité, « au nom d'une fatalité dont auraient eu à souffrir les terres albanaises », comme une « malédiction de génération en génération ». Elle cherche à transmettre un autre message « en cassant le schéma classique du personnage » qui cherche à se venger des « malheurs qui l'assaillent par la faute de son entourage » ou tout simplement par « fatalité ». Elle construit une réflexion sur un phénomène humain ancien, très marqué « dans le tempérament balkanique méditerranéen », et relayé par un héritage culturel « symptomatique des conflits et des violences ». Il s'agit de donner au spectateur à réfléchir sur le droit et l'injustice de toute vengeance.

Dans *Némésis*, nous suivons les trajectoires de personnages de différentes générations et mentalités, qui se sont trouvés au sommet du pouvoir avant de connaître une chute vertigineuse, et de se retrouver à la croisée de nouvelles valeurs qui se cristallisent et se construisent lentement.

8. Du nom de la déesse de la vengeance dans la mythologie grecque.

9. Principale ville portuaire du pays à 30 km de la capitale.

Ces changements de convictions et de situations se déroulent, à la fois, à l'époque actuelle (après 1991) et sous le régime communiste, afin de donner une plus grande dimension à leur empreinte sur les êtres qui sont sur scène, leurs comportements et leurs réactions.

Diana ÇULI est une écrivaine appréciée bien au-delà des frontières de l'Albanie. Auteur de nombreux romans et essais pour certains traduits à l'étranger, d'ouvrages pour la jeunesse, de pièces de théâtre, ses publications sont marquées par une thématique directement liée à l'évolution de la société albanaise.

Son livre *Soleil à minuit*, traduit en italien sous le titre de *Scrivere sull'acqua* (Écrire sur l'eau) par Eugenio SCALAMBRI, est paru en 2003 en Italie alors que, fait exceptionnel, il avait été réédité à quatre reprises en Albanie.

Partagée entre la littérature et les droits de la femme, non seulement elle écrit et est invitée à promouvoir ses ouvrages à l'étranger, mais elle participe à des séminaires et des activités concernant les femmes. À l'aise aussi bien en français qu'en italien, ce n'est pas une simple coïncidence si la plupart de ses personnages sont des femmes. Pour Diana ÇULI : « La littérature n'est qu'une discussion, et qu'elle soit tenue par un homme ou par une femme, cela importe peu » affirme-t-elle dans la presse de son pays. Sa flamme féministe se nourrit aussi du machisme de la société albanaise pour militer au sein du mouvement féministe afin d'améliorer la condition de la femme. Diana ÇULI a également écrit un essai sur les femmes, ouvrage qui a été traduit en français. « J'ai souvent senti que l'écrivain en moi l'emportait sur l'activiste et que mon point de vue sur la question me causait des problèmes de communication au sein du milieu militant, rendant parfois mon engagement difficile » écrit-elle dans *Essai sur la femme albanaise*. Et de poursuivre : « Pendant ces années, où j'ai été amenée à m'engager personnellement dans le mouvement en faveur de la femme albanaise, j'ai aussi observé - en tant que littéraire - des situations, des actions, des comportements, des réactions, ce qui m'a permis d'approfondir mes connaissances et mes jugements en la matière Mais j'ai peut-être aussi adopté des points de vue différents de ceux des chercheurs et des analystes ».

***Berberi i Seviljës* de BEAUMARCHAIS**

La représentation de la comédie *Le Barbier de Séville* est l'expérience la plus moderne que le Théâtre national ait connu ces vingt dernières années.

Le 19 avril 2007, *Le Barbier de Séville* de BEAUMARCHAIS, ce chef d'œuvre de la littérature française, est créé en langue albanaise au Théâtre national de Tirana dirigé par Kristaq SKRAMI. Mis en scène par Éric VIGNER, directeur du Théâtre de Lorient, il réunit des comédiens prestigieux du Théâtre national : Roland TREBICKA, Luiza XHUVANI, Helidon FINO, Neritan LIÇAJ, Marko BITRAKU, Fadil KUJOFSA, et les musiciens : Eduard DASHI, Agi DASHI, Helidon GORO.

Premier metteur en scène français invité à créer pour le Théâtre national de Tirana, Éric VIGNER a choisi de monter *Le Barbier de Séville* en regard de l'histoire politique et de la richesse culturelle de l'Albanie. S'inspirant de celle-ci, il en utilise les éléments traditionnels : costumes, musique et témoignages historiques photographiques. La musique et les chansons ont été commandées au compositeur Fatos QERIMAJ.

Fatos QERIMAJ est un clarinettiste né en Albanie et issu d'une grande famille de compositeurs tsiganes. Ce "Michel PORTAL" albanais cherche dans ses compositions un point d'équilibre entre musiques traditionnelles et contemporaines. Pour le *Berberi*, comme le souligne Éric VIGNER, « il provoque une rencontre en l'Espagne de Séville et l'Orient de Tirana ».

Le directeur du Centre dramatique national de Lorient a choisi de créer une adaptation du *Barbier de Séville*, à Tirana, où le pays a fait sa propre révolution quinze ans plus tôt. Il met en résonance l'histoire du Figaro de BEAUMARCHAIS, figure du peuple osant prendre parole, avec l'histoire de l'Albanie, découvrant les promesses de la liberté. Il fait vibrer l'éclat du blanc et la profondeur du noir des photographies dans l'espace même du théâtre. Par la puissance de l'abstraction, il amène les comédiens hors des sentiers du jeu naturaliste, tradition russe dont ils sont encore les héritiers.

D'un pays à l'autre, les cultures se répondent et les imaginaires se confondent... *Le Barbier de Séville* a reçu le Prix du Festival International de Théâtre de Butrint¹⁰ en juillet 2007. Trois ans après avoir montré le *Berberi* en langue albanaise à Lorient (Morbihan), Éric VIGNER entraîne en janvier 2011 la troupe du Théâtre national de Tirana au festival « Bhaat Rang Mahotsav » de Delhi (Inde).

Évelyne NOVGUES

Élève d'albanais à l'Inalco (1988 à 1991)

10. Habité depuis les temps préhistoriques, le site de Butrint (l'antique Buthrote), au sud de la ville albanaise de Saranda en face de l'île de Corfou, fut successivement le siège d'une colonie grecque, d'une ville romaine, puis d'un évêché. Après une époque de prospérité sous l'administration de Byzance, puis une brève occupation vénitienne, la ville fut abandonnée par sa population à la fin du Moyen Âge. S'inspirant des chants de l'Iliade d'Homère, Racine place une scène de son *Andromaque* dans le palais de Pyrrhus à Buthrote, ville d'Épire.

Le consul qui en savait trop

Désirée LENOIR, Nouveau Monde Éditions,
Paris, 2011, 432 pages, 24 □

Le titre, comme le sous-titre de cet ouvrage «Les ambitions secrètes de la France en Chine», plantent immédiatement le décor, temps et lieu du théâtre dont Auguste FRANÇOIS se trouve être l'acteur principal. Acteur auquel s'est intéressée Désirée LENOIR, sinologue et titulaire d'un DHEI de l'Inalco qui a rassemblé, au cours de deux ans et demi de recherches dans des fonds d'archives dispersées, un nombre considérable de données. Elle a, de surcroît, effectué plusieurs voyages sur le terrain, tant en Chine qu'au Vietnam.

Le livre révèle des faits se situant à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, alors que Paul DOUMER était gouverneur général de l'Indochine française. Il voulait étendre l'influence indochinoise à la Chine du Sud, grâce à un chemin de fer. En refondant les frontières, il comptait barrer la route aux bandes armées chinoises et empêcher une émigration vers le Tonkin pour éviter des risques de révolution. Il espérait ainsi mettre la main sur une partie des dépouilles de la Chine, dont la chute était imminente: l'ensemble constitué par l'île de Hainan, les provinces de Guangdong et Guangxi et une partie du Yunnan rendrait invulnérable l'Indochine côté Nord. Le chemin de fer de pénétration est donc le moyen par excellence, en reliant le Tonkin à la Chine du Sud, d'affirmer une présence politique, économique et commerciale. C'est bien sûr sans compter avec les Britanniques, présents en Birmanie, qui projettent eux aussi une prolongation de leur chemin de fer...

Auguste FRANÇOIS était alors Consul général au Yunnan (en tous cas, le croyait-il), délégué au chemin de fer, ce titre faisait de lui le point de passage obligé entre les diverses parties impliquées dans la construction de la ligne de chemin de fer. Sa position lui permit d'évaluer de l'intérieur les intérêts divergents alors en présence ainsi que leur poids économique et politique.

En s'attardant sur la personnalité d'Auguste FRANÇOIS, né en 1857, qui a choisi la carrière diplomatique, l'auteure nous place, grâce à un style très vivant, au cœur des luttes d'intérêts, des tensions entre les différentes parties de ce qui devrait être un camp unique, à défaut d'être uni. Il apparaît alors que la distance qui sépare la France métropolitaine de ses colonies a pour

conséquence que le gouvernement ne maîtrise pas toujours la politique menée sur le terrain. Ce terrain devient, au gré des intérêts et des ambitions de chacun, un terrible terrain de jeux.

Auguste FRANÇOIS n'utilise pas la langue de bois. Il met sa connaissance de la Chine et des coutumes chinoises au profit de ses missions, qu'il veut exercer scrupuleusement. Il a conscience que, dans l'Empire du Milieu, la forme prévaut sur le fond, alors que pour le gouvernement français la manière compte moins que le résultat. Dans ce contexte, sa franchise, guidée pourtant par un grand respect de « l'autre », est considérée comme un obstacle, raison pour laquelle probablement il s'est trouvé évincé de l'historiographie officielle...

En outre, bon écrivain et excellent photographe (et même cinéaste), Auguste FRANÇOIS a légué un témoignage vivant de la Chine des années 1900. Ses clichés allient souci artistique et soin de rendre le réel comme reportage.

Françoise MOREUX

Contes hassidiques

Isaac Leib PERETZ, traduit du yiddish par Norbert GUTERMAN,
Éditions Mercure de France, Paris, 2011, 171 pages, 17,50 □

Rappelons qu'Isaac Leib PERETZ est né en Pologne russe en 1852. Après des études traditionnelles et classiques, il se marie et s'établit comme brasseur mais se ruine rapidement. Il commence alors à publier des poèmes en hébreu. Il divorce, se remarie et exerce la profession d'avocat pendant dix ans. Il publie beaucoup en yiddish dont un grand nombre de chansons populaires. Il crée des cours du soir pour les ouvriers et est accusé de socialisme : il perd ainsi sa patente d'avocat. Il s'installe à Varsovie en 1886, devient un employé de la communauté juive et se consacre à l'élaboration de la « Bibliothèque populaire juive », en yiddish. Il favorise la diffusion des connaissances, s'intéresse à la culture populaire (*Contes hassidiques*, 1908, *Contes populaires*, 1909) et publie aussi des œuvres dramatiques. À la fin de sa vie, il semble revenir vers la synagogue et se met à traduire une partie de la Bible (les *Cinq rouleaux*) en yiddish. Il meurt le 3 avril 1915, à Varsovie.

Cet ouvrage rassemble sept contes : La dot, Métamorphoses d'une mélodie, Deux montagnes, Le porteur d'eau, Les trois présents, Et plus haut peut-être et Le sacrifice. Tous ces textes sont à la recherche du véritable amour : « Quelquefois un air vous empoigne, c'est vraiment « un cœur blessé d'amour », c'est un air imprégné d'amour : l'amour de son village, l'amour de son prochain, l'amour d'Israël... Il y a aussi l'amour de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes, ou encore – Dieu nous en préserve – qui n'aiment qu'une femme ! » (page 23).

Cette quête oppose aussi la science talmudique et la charité : « Votre science, Maître, est uniquement la loi ! Pas de charité ! Pas une étincelle de charité dans votre Torah ! C'est pourquoi elle manque de joie, d'air libre... Rien que du fer et de l'airain, des prescriptions de fer, des lois d'airain... Et rien que de la haute science, pour des savants, pour l'élite ! ... Le Rabbin de Brisk se tait et le Rabbi continue : Et dites-moi, Maître, qu'avez-vous pour le peuple d'Israël ? Pour le bûcheron, pour le boucher, pour l'artisan, pour le Juif ordinaire ? ... Et en particulier pour le pauvre Juif plein de péchés ? Qu'avez-vous, Maître, qui ne soit bon seulement aux savants ? » (page 63).

Enfin un dernier thème revient régulièrement : la souffrance du juste. « Mais les voies du Seigneur sont impénétrables, et le roi Salomon, bénie soit sa mémoire, n'a-t-il pas dit déjà : « Dieu châtie celui qu'il aime ? » Parfois le Créateur du monde soumet l'homme pieux à l'épreuve ; il lui inflige des tortures pour mesurer la force de sa foi. » (page 121).

Rappelons que le mouvement hassidique s'est développé en Pologne au XVIII^e siècle, intégrant les acquis de la Kabbale dans un judaïsme populaire, alliant l'étude à la musique, le chant, la danse. Un très bel ouvrage servi par une excellente traduction.

Yohanan LAMBERT

Le Dicôlon

Σάν μνθιστόρημα

Yannis KIOURTSAKIS, traduit du grec par René BOUCHET,
Éditions Verdier, Paris, 2011, 505 pages, 26 □

« Mais au juste, qu'est-ce que je cherche à faire? Mon livre sur Haris [son frère], ce livre que je ne pouvais écrire sur lui, ne se trouve-t-il pas déjà derrière moi? N'est-ce pas précisément *Le Carnaval et Karaghiozis*, ce livre avant tout dédié – et ce n'est pas un hasard – à sa mémoire? En y évoquant, comme on le fait dans une étude, des réalités qui m'étaient extérieures, ne parlais-je pas en même temps de Haris et de moi? Et le livre que je brûle d'écrire, que j'ai peut-être déjà commencé à écrire avec ce préambule du mois de décembre – voilà presque quatre ans déjà – pour l'abandonner ensuite, qu'est-il donc? Un livre de mémoire? Un récit autobiographique? Ou bien un essai romanesque? Quelque chose comme un roman ou une sorte d'étude? Sera-t-il même écrit un jour? » (page 16).

Le Dicôlon est un personnage du théâtre populaire grec qui porte en permanence sur son dos le corps mort de son frère. Haris, le frère, confronté au désenchantement entre une Grèce mythique et une Europe idéalisée, finira par se suicider dans la solitude de l'exil.

Tout le livre porte sur cette dualité permanente entre la vie et la mort que nous portons tous en nous. « Et si nous étions tous d'une certaine manière Dicôlon? ».

Yannis KIOURTSAKIS est né à Athènes en 1941. Il a fait des études de droit à Paris où il a vécu pendant une dizaine d'années. Romancier et traducteur, il a reçu plusieurs prix. *Le Dicôlon* est paru en grec en 1995.

Yohanan LAMBERT

Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'ancien régime

François DE TOTT (1733-1793)

Ferenc TÓTH, Éditions Isis, Istanbul, 2011, 296 pages, 35 \$

L'ouvrage de l'historien hongrois Ferenc TOTH est un bijou de culture européenne au XVIII^e siècle. Son héros -et homonyme- François baron DE TOTT, est un personnage peu ordinaire: fils d'un émigré hongrois et d'une bourgeoise française, militaire (si peu!) au régiment de hussards de Bercheny dont son père était le lieutenant-colonel, il suit ce dernier en mission à Constantinople, y apprend le turc, se familiarise avec les arcanes de la diplomatie et y fonde famille. Après une parenthèse en Suisse, le voilà en Crimée, consul de France auprès du khan des Tatars et accompagnant celui-ci dans sa guerre contre les Russes. Puis, de nouveau à Constantinople, il organise la défense des Dardanelles, se faisant conseiller militaire, artilleur, ingénieur... Plus tard, sous couvert d'une inspection des Échelles du Levant, il dirige une mission de reconnaissance en Égypte dont les travaux seront vingt ans après d'une grande utilité à un certain... BONAPARTE. Homme des Lumières, il écrit et laisse notamment des *Mémoires* qui reçurent un accueil de « best-seller ». Il termine sa carrière à Douai comme brigadier -on dirait maintenant général de brigade- d'où il est chassé par une mutinerie militaire; il émigre et achève sa vie dans le pays de ses ancêtres.

La multitude des facettes que présente le baron DE TOTT n'a d'égale que la richesse de la documentation utilisée: son biographe a exploité avec autant de bonheur les archives diplomatiques et militaires de France et d'Autriche-Hongrie -en particulier la série Turquie du HHStA de Vienne- des papiers de familles, des ouvrages de la *British Library* de Londres et de nombreuses autres bibliothèques. Il cite des ministres et des ambassadeurs des rois Louis XV et de Louis XVI, des historiens de toutes nationalités, la *Gazette de France*, VOLTAIRE ou CASANOVA...

La valeur scientifique de l'ouvrage ne le cède en rien à son intérêt littéraire. Clair, écrit sans pédanterie, parsemé d'anecdotes, il se lit d'une seule traite, comme un roman. La vie du baron DE TOTT a été une vie d'aventures. Monsieur Ferenc TOTH, en la restituant, s'impose comme un maître histo-

rien et comme homme de lettres français. Lisez ce livre, vous ne serez pas déçus.

Général Raymond BOISSAU

Le garçon qui voulait dormir האיש שלא פסק לישון

Aharon APPELFELD, traduit de l'hébreu par Valérie ZENATTI,
Éditions de l'Olivier, Paris, 2011, 299 pages, 21 €

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, un jeune garçon de 17 ans, Erwin tente difficilement de sortir du sommeil dans lequel il est plongé, après une longue errance en Europe. On le retrouve près de Naples, dans un camp de réfugiés.

Pris en charge par l'Agence juive, il suit à la fois un entraînement paramilitaire et des cours intensifs d'hébreu afin de préparer la création de l'État d'Israël. Ayant tout perdu, sa famille a été anéantie dans les camps, sa langue maternelle, l'allemand, est oubliée, Erwin se réfugie régulièrement dans le sommeil où il retrouve ses parents qui lui prodiguent des conseils.

Puis arrive le moment du départ, en bateau, pour la Palestine, encore sous mandat britannique. Aux difficultés du voyage s'ajoute l'accueil musclé de la marine anglaise. Après un séjour au camp d'Atlit, il rejoint une ferme agricole où les travaux des champs alternent avec l'enseignement de l'hébreu et les cours de Bible.

L'installation en Palestine impose un changement total : oubli de la langue maternelle au profit de l'hébreu, travaux agricoles, formation militaire et... changement de prénom. Erwin devient donc Aharon et participe aux premiers combats de la guerre d'indépendance...

Aharon APPELFELD est né à Czernowitz, le 16 février 1932. Située en Bucovine, rattachée à l'époque de sa naissance à la Roumanie, la ville de Czernowitz sera annexée par l'URSS en juin 1940. Sa mère est tuée par le régime roumain au début de 1940. Après avoir connu le ghetto, il est séparé de son père et est envoyé en 1941 dans un camp de déportation, à la frontière ukrainienne. Il s'en échappe fin 1942 et erre dans la forêt pendant

plusieurs mois, avant d'être hébergé chez des paysans en échange d'un travail. Recueilli par l'armée rouge, il arrivera finalement en Italie et s'installera en Israël dès 1946.

Toute son œuvre, qui comprend plus de quarante titres, reflète la vie juive en Europe, avant et pendant la guerre. Sa vie personnelle apparaît régulièrement et la vision de ses parents en rêve revient dans de nombreux ouvrages. *Histoire d'une vie*, prix Médicis étranger 2004, constitue son autobiographie officielle mais *Le garçon qui voulait dormir* reprend aussi une bonne partie de l'itinéraire d'Aharon APPELFELD. C'est l'un des plus grands écrivains juifs contemporains.

Yohanan LAMBERT

La guerre des Russes et des Autrichiens contre l'Empire ottoman 1736-1739

Ferenc TÓTH, Éditions Économica, Paris, 2011, 146 pages, 29 □

Dans son récent ouvrage en français, *La guerre des Russes et des Autrichiens contre l'Empire ottoman 1736-1739*, Ferenc TÓTH traite essentiellement de la guerre austro-turque de 1737-1739, un conflit bref et peu glorieux pour la Monarchie autrichienne, qui est généralement passé sous silence par les historiens. Or, à peine terminée la guerre de « Succession de Pologne » un autre conflit éclatait en Europe orientale, cette fois entre les Russes et les Turcs, qui entraîna bientôt la reprise de la guerre entre la Monarchie autrichienne et l'Empire ottoman, alors que l'armée de Charles VI était à peine remise de ses défaites en Allemagne et en Italie.

Cet engagement inopportun était la conséquence du nouveau système d'alliance autrichien, l'alliance austro-russe de 1726, qui prévoyait que la Monarchie se mettrait à la disposition de la Russie au cas où celle-ci entretrait en guerre contre l'Empire ottoman. Or la tsarine Anna Ivanovna, après les succès obtenus en Pologne contre les partisans de Stanislas LESZCZYNSKI avait attaqué l'Empire ottoman, afin d'étendre sa domination sur les rives de la mer Noire. En effet, en 1736 son chancelier, Andreï OSTERMANN, à la

suite de revers essuyés par les Turcs dans le Caucase, avait jugé le moment opportun de reprendre les hostilités. L'armée russe, conduite par le maréchal DE MÜNNICH, avait ravagé la Crimée et s'était emparée de la forteresse d'Azov, perdue par Pierre le Grand en 1711. Charles VI, conformément à l'accord de 1726, se vit dans l'obligation d'intervenir militairement en 1737. Les Impériaux qui s'imaginaient faire une promenade de santé dans les Balkans, furent cruellement déçus, car cette période correspond à une renaissance de la puissance ottomane et à un déclin de l'armée impériale.

Les forces en présence

La renaissance de l'armée ottomane était la conséquence des réformes imposées par le sultan Mahmud et confiées à BONNEVAL Pacha. Aristocrate limousin, parent de FÉNELON, le comte Alexandre DE BONNEVAL (1675-1747) était colonel de l'armée française, mais il avait déserté en 1706 ; il était passé chez les Impériaux où il obtint le grade de lieutenant-général. Condamné à mort par contumace en France pour désertion, il se brouilla avec le prince Eugène en 1724 et il se réfugia à Constantinople où il se convertit à l'Islam. Comme tous les renégats, BONNEVAL Pacha mit son savoir-faire au service de sa nouvelle patrie, tout en entretenant des relations cordiales avec VILLENEUVE, l'ambassadeur de Louis XV auprès de la Porte.

Mahmud 1^{er} le chargea de réformer le corps des bombardiers et de perfectionner l'artillerie, mais l'hostilité des janissaires l'empêcha d'étendre les réformes à l'ensemble de l'armée ottomane. En 1734 il fonda une école d'ingénieurs destinée à former des techniciens modernes de l'artillerie, mais l'école ne survécut guère à son fondateur. S'il a cherché en vain à jouer un grand rôle dans la politique étrangère de la Porte, il a resserré les liens avec la France et il a renoué avec la traditionnelle collaboration militaire franco-ottomane. D'autre part, Mahmud 1^{er} a payé régulièrement la solde des janissaires pour éviter le renouvellement de révoltes comme celle qui l'avait porté au pouvoir en 1730 (révolte de Patrona KHALIL) et il a mené une politique systématique de défense des frontières de l'Empire en y construisant des forteresses et en les pourvoyant de garnisons permanentes¹.

En revanche, le prince Eugène de Savoie, conservateur et routinier, excellent tacticien et médiocre organisateur, avait laissé à Charles VI une armée mal commandée, mal encadrée et mal entraînée au combat d'infanterie. Le service de santé et l'intendance étaient lamentables à la fois par négligence et par manque d'argent et les campagnes contre les Turcs vont

1. Robert MANTRAN & alii, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, page 276.

en accentuer les faiblesses, qui s'étaient déjà manifestées en Italie et en Allemagne durant la guerre de succession de Pologne.

Les campagnes militaires

La campagne de 1737

Tandis que le maréchal DE MÜNNICH, le vainqueur de Dantzig, commandait l'armée russe qui opérait en Ukraine, François Étienne DE LORRAINE, grand-duc de Toscane et gendre de Charles VI assisté du général SECKENDORF, prit le commandement des Impériaux, mais le duc de Lorraine était tout sauf un génie militaire et SECKENDORF était un chef encore plus médiocre. On s'en rendit bientôt compte car, si les Impériaux entrèrent rapidement en Macédoine et s'emparèrent de Niš au cours de l'été 1737, ils essayèrent de sérieux revers en Bosnie et ils évacuèrent Niš, à la suite d'une contre-offensive ottomane.

Du côté russe, les résultats de la campagne de 1737 n'étaient pas tellement plus brillants, car MÜNNICH n'avait pris Otchakov qu'après un siège particulièrement sanglant, de sorte qu'il ramena précipitamment vers le Nord une armée très éprouvée par la faim et les maladies. C'est pourquoi les Autrichiens acceptèrent d'entamer des pourparlers en Podolie, sur terrain neutre (la province appartenant à la République de Pologne). Comme les Russes réclamaient la Crimée, la frontière du Dniestr et le protectorat sur les principautés roumaines (la Moldavie et la Valachie), les diplomates de l'Empereur refusèrent de les soutenir, parce que cette dernière revendication était contraire aux intérêts de la maison d'Autriche. Les négociations de paix ayant échoué, il fallut poursuivre les hostilités.

Pour la campagne de 1738, SECKENDORF fut relevé de son commandement et remplacé par KÖNIGSEGG, qui avait obtenu quelques succès locaux en Lombardie au cours de la guerre de succession de Pologne. Après les combats victorieux de Cornea et de Mehadia, les Impériaux subirent de nouveaux revers, tandis que VILLENEUVE tentait en vain de soulever la Hongrie, mais les partisans de François II RAKÓCZI se faisaient rares et la mort en 1738 du fils du vétéran de la guerre d'Indépendance hongroise mit fin à ces combinaisons. Les Russes, de leur côté, durent abandonner Otchakov, dont la garnison avait été décimée par la peste. D'ailleurs le maréchal DE MÜNNICH était hostile à l'alliance autrichienne.

Pour la campagne de 1739, KÖNIGSEGG fut remercié et remplacé par l'incapable WALLIS, qui fit de la campagne de Serbie de 1739 un véritable désastre pour les Impériaux. Ceux-ci subirent en effet une véritable défaite

à Grocka le 22 juillet 1739 et les débris de l'armée se réfugièrent dans Belgrade, qui ne fut pourtant pas prise par les Turcs, tandis que MÜNNICH entra en Moldavie dont il occupa la capitale, Iassy.

Mais la diplomatie acheva ce que le sort des armes avait commencé et sanctionna durement les défaites des Impériaux et le manque de coordination entre Saint-Pétersbourg et Vienne qui ressentit le traité de 1739 comme une « paix honteuse ».

Le traité de Belgrade du 18 septembre 1739

Les négociations austro-turques avaient repris grâce à la médiation de l'ambassadeur VILLENEUVE, qui rejoignit alors le camp du grand vizir. Les diplomates impériaux, conduits par le comte DE NEIPPERG, se révélèrent aussi médiocres que les généraux. Indécis et pusillanimes, mal dirigés par le gouvernement de Vienne, ils cédèrent pratiquement tous les territoires annexés par l'Autriche en 1718, à l'exception toutefois du Banat de Temesvar. Ils rendirent Belgrade aux Turcs, de peur que ceux-ci ne prissent la place, alors que l'armée ottomane n'en avait pas encore achevé l'encercllement. La perte de Belgrade était, du point de vue stratégique, un véritable désastre, car Belgrade était à la fois la porte des Balkans et la clef de la grande plaine hongroise. Avec Belgrade, ils cédèrent la vieille Serbie, qui va retomber sous la domination ottomane pour près d'un siècle et la Petite Valachie.

Les Russes s'en remirent également aux bons offices de VILLENEUVE et les résultats déçurent le gouvernement de Saint-Pétersbourg : en effet si la Russie conservait Azov, qui devrait être démantelée, elle ne pourrait entretenir en mer Noire ni flotte de guerre ni flotte de commerce ; la mer Noire demeurerait donc un lac ottoman et son accès demeurerait interdit aux Russes. La guerre de 1736-1739 n'apportait pas de grands bénéfices à la tsarine Anna Ivanovna et la réalisation des rêves de Pierre le Grand était remise à plus tard.

Bien entendu, l'historiographie autrichienne a porté ce désastre diplomatique de 1739 au crédit de la médiation française, accusant le cardinal FLEURY, Premier ministre de Louis XV et l'ambassadeur VILLENEUVE des plus noirs desseins à l'égard de Charles VI. La perte de prestige vis-à-vis des autres grandes puissances fut au moins aussi grave pour la Maison d'Autriche que les rétrocessions territoriales à l'Empire ottoman. D'un point de vue strictement militaire, le désastre était d'ailleurs moins étendu qu'il n'y paraissait à première vue, car le prince de SAXE-HILDBURGHAUSEN, neveu par alliance du prince Eugène avait, durant la période 1718-1738 réorganisé et

consolidé la *frontière militaire*, ce qui compensait, en partie, et d'un point de vue strictement défensif, la perte de Belgrade. Le prince avait en effet édifié en Slavonie une zone de confins dont les éléments les plus solides étaient les colons serbes¹.

Toutefois la poussée autrichienne en direction des Balkans était définitivement arrêtée, la mer Noire demeurait un lac ottoman et le Grand Turc apparaissait comme un homme malade en pleine convalescence, ce qui n'était pas pour déplaire à FLEURY, partisan du maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman. En effet, si Catherine II reprit les hostilités avec l'Empire ottoman en 1768², la Monarchie autrichienne conserva une prudente neutralité et c'est seulement Joseph II, lié lui aussi par une alliance avec la Russie, qui reprit les hostilités contre l'empire ottoman et cette fois encore sans grand succès. Bien que les Impériaux aient occupé brièvement Belgrade en octobre 1789, la ville fut restituée aux Turcs en 1790.

Jean BÉRENGER

Professeur émérite à la Sorbonne-Paris IV

Jésus de Nazareth De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection

Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI,

Éditions du Rocher, Monaco, 2011, 350 pages, 22 □

Dans sa préface, le pape BENOÎT XVI précise ses intentions : « une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites, pour former un tout méthodologique. » (page 9). Son travail s'inscrit dans « les principes méthodologiques pour l'exégèse formulés par le concile Vatican II. »

Il ne s'agit pas d'une « Vie de Jésus », ni d'une « christologie d'en haut » mais de présenter « la figure et le message de Jésus ». « En exagérant un peu,

1. Jean NOUZILLE, *Histoires de frontières. La frontière militaire austro-turque*, Paris Berg International, 1991.

2. Ferenc TÓTH, *La guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron de Tott*, Paris, Éditions Économica, 2008.

on pourrait dire que je voulais trouver le Jésus réel, à partir duquel seulement, devient possible quelque chose comme une « christologie d'en bas ». Le « Jésus historique », tel qu'il apparaît dans le courant principal de l'exégèse critique avec ses présupposés herméneutiques, est trop insignifiant dans son contenu pour avoir pu engager une grande efficacité historique : il est trop situé dans le passé pour rendre possible une relation personnelle avec lui. En conjuguant entre elles les deux herméneutiques dont j'ai parlé plus haut, j'ai essayé de développer un regard sur le Jésus des Évangiles et une écoute de ce qu'il nous dit susceptible de devenir rencontre et, néanmoins, dans l'écoute en communion avec les disciples de Jésus de tous les temps, de parvenir aussi à la certitude de la figure vraiment historique de Jésus. » (pages 10-11).

Soulignons aussi que la double signature (Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI) montre à l'évidence que ce livre s'inscrit comme une recherche théologique et exégétique. Si nous nous intéressons à ce livre, ce n'est évidemment pas pour contester les interprétations théologiques du pape. Notre attention a été attirée par toute la presse qui se contentait de citer le dossier fourni par l'éditeur : « En ce sens la relation au peuple juif apparaît particulièrement valorisée, répétons-le : « Après des siècles d'opposition, écrit le pape, nous nous reconnaissons le devoir de faire en sorte que ces deux manières de faire une nouvelle lecture des écrits bibliques -celle des chrétiens et celle des juifs- entrent en dialogue entre elles, pour comprendre correctement la volonté et la parole de Dieu. ». Du coup, le pape insiste sur la mission propre d'Israël dans l'histoire à compter de la destruction du Temple (p. 63) et se livre à une condamnation sans ambiguïté du thème du déicide et de l'antisémitisme qu'il implique. Ainsi l'expression de saint Jean qui désigne « les juifs » comme ceux qui ont condamné Jésus « n'indique en aucune manière le peuple d'Israël comme tel et ... a encore moins un caractère raciste » (p. 231). »

Cette condamnation explicite du déicisme méritait une lecture attentive de ce livre. Un premier détail nous montrait que peu de gens ont dû lire le livre car la dernière citation ne se trouve pas page 231 mais page 213 ! Examinons les propos exacts du livre : « Qui a insisté pour que Jésus soit condamné à mort? [...] Selon Jean, ce sont simplement les "Juifs" Mais cette expression chez Jean - comme le lecteur moderne serait tenté de l'interpréter - n'indique en aucune manière le peuple d'Israël comme tel, et elle a encore moins un caractère "raciste". En définitive, Jean lui-même, pour

ce qui est de la nationalité, était un Israélite, tout comme Jésus et tous les siens. » Ces propos sont décevants et choquants.

Nous sommes déçus car ces propos ne sont pas aussi explicites que ceux du Concile de Trente : « Il faut ensuite exposer les causes de la Passion, afin de rendre plus frappantes encore la grandeur et la force de l'Amour de Dieu pour nous. Or, si on veut chercher le motif qui porta le Fils de Dieu à subir une si douloureuse Passion, on trouvera que ce furent, outre la faute héréditaire de nos premiers parents, les péchés et les crimes que les hommes ont commis depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, ceux qu'ils commettront encore jusqu'à la consommation des siècles. En effet le Fils de Dieu notre Sauveur eut pour but dans sa Passion et dans sa Mort de racheter et d'effacer les péchés de tous les temps, et d'offrir à son Père pour ces péchés une satisfaction abondante et complète. Il convient d'ajouter, pour donner plus de prix à son Sacrifice, que non seulement ce divin Rédempteur voulut souffrir pour les pécheurs, mais que les pécheurs eux-mêmes furent les auteurs et comme les instruments de toutes les peines qu'Il endura. C'est la remarque de l'Apôtre Saint Paul dans son épître aux Hébreux: Pensez, dit-il, en vous-mêmes à Celui qui a Souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs élevés contre Lui, afin que vous ne vous découragez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement. Nous devons donc regarder comme coupables de cette horrible faute, ceux qui continuent à retomber dans leurs péchés. Puisque ce sont nos crimes qui ont fait subir à Notre-Seigneur Jésus-Christ le supplice de la Croix, à coup sûr ceux qui se plongent dans les désordres et dans le mal crucifient de nouveau dans leur cœur, autant qu'il est en eux, le Fils de Dieu par leurs péchés, et Le couvrent de confusion. Et il faut le reconnaître, notre crime à nous dans ce cas est plus grand que celui des Juifs. Car eux, au témoignage de l'Apôtre, s'ils avaient connu le Roi de gloire, ils ne L'auraient jamais crucifié. Nous, au contraire, nous faisons profession de Le connaître. Et lorsque nous Le renions par nos actes, nous portons en quelque sorte sur Lui nos mains déicides. »

De même le Concile Vatican II : « Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs, le saint Concile veut encourager et recommander la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel. Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ, ce qui a été commis durant sa Passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il

est vrai que l'Église est le nouveau Peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas, pour autant, être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture. Que tous donc aient soin, dans la catéchèse et la prédication de la Parole de Dieu, de n'enseigner quoi que ce soit qui ne soit conforme à la vérité de l'Évangile et à l'esprit du Christ. »

Choqués car le texte parle de « racisme », de « nationalité »... Ce sont les nazis qui parlaient de la « race juive ». Ce concept pseudo-scientifique de « race » ne peut s'appliquer au peuple juif. Il est aussi difficile de comprendre l'expression « Jean comme Jésus était de nationalité israélite ». La notion de « nation » est liée au XIX^e siècle et ne peut s'appliquer à Jésus. Elle se réfère au contexte politique. À l'époque de Jésus, le pouvoir politique était romain et non « israélite ». De même ce terme d'israélite est ambigu. Pourquoi ne pas employer le terme de « juif » ?

Face à ces interrogations nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas un problème de traduction ? Mais aucune mention de traduction ne figure sur le livre. De plus, il porte le *copyright* du Vatican. Il s'agit donc de la version officielle française. C'est pourquoi nous nous sommes permis d'écrire à Rome pour avoir plus d'explications. Nous attendons la réponse.

Yohanan LAMBERT

Jours d'Alexandrie

Dimitris STEFANAKIS, traduit du grec par Marie ROBLIN,
Éditions Viviane Hamy, Paris, 2011, 544 pages, 24 □

Cette très belle fresque historique nous fait revivre une grande partie de l'histoire du XX^e siècle à travers les péripéties de trois figures symboliques d'Alexandrie : Antonis HARAMIS, un Grec issu d'une famille pauvre d'Athènes et qui est devenu le plus riche fabricant de tabac d'Égypte ; Élias KHOÛRI, le « Libanais » qui maîtrise de nombreuses langues et intrigue en permanence ; Yvette SANTON, une Française libre et amante.

Mais en réalité le personnage principal de ce roman est bien la ville d'Alexandrie. Tous les personnages sont attirés par cette ville qu'ils ne peuvent quitter. « Élias KHOÛRI avait bien raison quand il disait, parfois : « Pourquoi partir d'Alexandrie ? D'ici, je peux voir plus clairement notre monde et son avenir. » (page 284). « Cette cité hospitalière, où il y avait réellement

de la place pour tout le monde – sans considération de race, de langue, de religion ou de métier... » (page 391).

Les trois parties du livre correspondent à l'histoire de trois générations dont la vie s'insère dans trois grandes périodes historiques : la Première Guerre mondiale, la montée du nazisme et la Seconde Guerre mondiale, l'après-guerre jusqu'aux nationalisations de Gamal NASSER en 1956.

Mais l'auteur ne se contente pas de nous faire revivre passionnément ces jours heureux à Alexandrie. Les pérégrinations de ses divers personnages nous permettent de les suivre à travers toute l'Europe : Constantinople, Berlin, Paris, Marseille, Smyrne, Athènes, Beyrouth, Jérusalem... Nous assistons à la fois à la montée du nazisme et au développement du sionisme, au travail des services anglais d'espionnage comme à la gestion des maisons closes !

Dimitris STEFANAKIS est né en Grèce en 1961. Après des études de droit, il mène une double carrière de traducteur (Saul BELLOW, John UPDIKE, Margaret ATWOOD, Joseph BRONTSKI ou Prosper MÉRIMÉE) et d'écrivain : *Fruits de Saison*, *Appelle-moi Caïre*, *L'œil de la Révolution a de l'achromatopsie*, et *En épelant l'été*, consacré à Albert CAMUS. *Jours d'Alexandrie* est le seul livre traduit en français. Il a été couronné par le Prix Méditerranéen étranger en mai 2011.

Yohanan LAMBERT

Mauvais genre

Naomi ALDERMAN, traduit de l'anglais par Hélène PAPOT,
Éditions de l'Olivier, Paris, 2011, 382 pages, 22 €

Une fresque réaliste qui nous dévoile les secrets de la vie étudiante dans la prestigieuse université d'Oxford. James STIEFF vient d'être admis à Oxford. Issu de la classe moyenne, il rêve d'une carrière brillante. Dès son arrivée il glisse sur une plaque de verglas. Cette chute initiale, au-delà de la douleur physique, marquera définitivement toute sa vie.

Il rencontre Franny, Simon et Jessica. Ils s'installent chez Mark WINTERS, un ami très riche mais aussi très manipulateur. Nous les suivons pendant

les trois années d'études à l'université, puis les retrouvons quelques années plus tard.

Après des débuts prometteurs où tout semble leur sourire : argent, amours, études... la cruauté des êtres prend le dessus et la tragédie brise tout.

Naomi ALDERMAN est née à Londres en 1974. Après ses études à Oxford, elle s'est installée à New York pour plusieurs années. Son premier roman, *La Désobéissance* (cf. *Orients*, septembre 2008, page 153) a reçu l'Orange Award for New Writers en 2006.

Yohanan LAMBERT

Mensonges

Valérie ZENATTI, Éditions de l'Olivier,
Paris, 2011, 92 pages, 10 □

Valérie ZENATTI est née à Nice en 1970. L'année de ses treize ans, ses parents décident de s'installer à Beer-Sheva, en Israël. « Pendant plusieurs mois j'ai été sourde, muette, je n'ai pas compris ce qui se disait autour de moi, je n'ai pas pu exprimer ce que je ressentais, pensais, je n'ai pas pu dire qui j'étais ou pensais être. Et lorsque j'ai commencé à acquérir la langue, ma situation a empiré. De sourde et muette, je suis devenue bête. Bête comme quelqu'un qui possède suffisamment de vocabulaire pour dire « c'est beau », « ce n'est pas bien », « j'aime », « j'ai mangé », « il fait froid », « ce n'est pas comme en France », mais qui est incapable d'exprimer une nuance, une idée précise, une émotion. » (page 28).

Elle accomplit son service militaire puis entreprend des études d'histoire pour devenir journaliste. Rentrée en France, elle prépare en 2002 l'agrégation d'hébreu. Au programme de cette année, elle doit travailler sur le livre de Jonas, les contes du Prix Nobel Shai AGNON et sur le roman d'Aharon APPELFELD, *Le temps des prodiges*. « Cet écrivain m'apparaît comme KAFKA, SCHNITZLER et ZWEIG réunis. KAFKA, SCHNITZLER et ZWEIG qui auraient vécu la Catastrophe, et lui auraient survécu. Je suis sous le choc de la découverte. On appelle cela une rencontre. » (page 49).

Depuis cette date, Valérie ZENATTI est devenue traductrice. Plus exactement elle traduit les livres d'APPELFELD, ceux qu'elle aurait aimé écrire. Parallèlement, elle écrit des romans (*En retard pour la guerre*, *Les Âmes sœurs*), des livres pour la jeunesse (*Quand j'étais soldate*, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, *Le Blues de Kippour*) et *Mensonges* où elle mêle ses souvenirs d'enfance avec Aharon APPELFELD comme personnage de fiction pour nous conduire au cœur de la création littéraire, le pays des mensonges.

Yohanan LAMBERT

Le musée de l'Innocence *Masumiyet Müzesi*

Orhan PAMUK, traduit du turc par Valérie GAY-AKSOY,
Éditions Gallimard, Paris, 2011, 674 pages, 25 □

« Le concours de circonstances qui changerait le cours de ma vie avait commencé un mois plus tôt, le 27 avril 1975, à la vue d'un sac de la célèbre marque Jenny Colon dans une vitrine. Légèrement ivres et très heureux, ma future fiancée et moi marchions dans l'avenue Valikonağı en savourant la fraîcheur d'un soir de printemps. » (page 15).

Ces propos sont ceux de Kemal, le personnage central de ce livre. Âgé de trente ans, il doit se fiancer en grandes pompes dans quelques semaines avec Sibel. En allant acheter ce sac pour sa fiancée, il rencontre Füsün, une parente éloignée et pauvre, âgée de dix-huit ans. C'est le coup de foudre.

Ils se retrouvent tous les jours dans un appartement inoccupé, appartenant à sa mère. Sous prétexte de lui donner des cours de mathématiques pour la préparer à entrer à l'université, ils s'aiment passionnément.

Pourtant Kemal ne renonce pas à ses fiançailles. C'est lorsque Füsün disparaîtra qu'il prendra véritablement conscience de son amour. Il avoue tout à Sibel et rompt ses fiançailles.

Kemal rend visite à la famille de Füsün et reçoit une règle lui ayant appartenu. Ce sera la première pièce du *Musée de l'Innocence*. Un très grand livre sur l'amour et l'absence.

Orhan PAMUK est né le 7 juin 1952 à Istanbul, dans une famille cultivée et francophile. Il commence des études d'architecture qu'il abandonne pour s'orienter vers le journalisme. Son premier roman, *Cevdet Bey et ses fils*, est

publié en 1982. En 2006, il obtient le Prix Nobel de littérature. Toute son œuvre est traduite en français et publiée aux Éditions Gallimard.

Yohanan LAMBERT

Paris

Max VELO, traduit de l'albanais par Évelyne NOYQUES,
Éditions Emal, Tirana, 2011, 143 pages, 15 □

Autant prévenir. Ce livre n'est pas un simple objet imprimé, mais bien un monde à part entière, un univers d'expériences quotidiennes, va-et-vient constant entre des œuvres et une vie, cette rencontre dont BARTHES disait qu'elle appelait un mode de lecture paradoxale, lire en levant la tête : « Ne vous est-il jamais arrivé, lisant un livre, de vous arrêter sans cesse dans votre lecture, non par désintérêt, mais au contraire par afflux d'idées, d'excitations, d'associations ? », écrivait-il.

C'est bien ce qui se passe en lisant, parcourant, appréciant l'album *Paris* de l'artiste Max VELO. En effet, quelle personnalité albanaise recouvre-t-elle mieux ce qualificatif ? Architecte, peintre, écrivain albanais, Max VELO est un amoureux de Paris. Pourquoi ? Parce qu'il y est né, en 1935, au cours d'un séjour de ses parents au Quartier latin. Et même s'il a dû attendre la transition démocratique en Albanie en 1991, pour avoir la liberté de voyager et pouvoir revenir pour la première fois de sa vie dans sa ville natale en 1992.

En effet, une première fois critiqué en 1973, par le IV^e plénum du Parti du Travail albanais, pour "tendances modernes en art", Max VELO est condamné en 1978 à dix ans de camp d'internement pour avoir « réalisé des œuvres inspirées de MODIGLIANI, BRAQUE et PICASSO, etc., contrevenant ainsi à l'idéologie du réalisme socialiste ». Libéré en 1986, il est aujourd'hui une des figures les plus créatives engagées dans la construction de la société civile albanaise d'aujourd'hui et unanimement respectée.

Le recueil *Paris* de Max VELO rassemble 70 dessins noir et blanc, achevés entre 1992 et 2009, et 34 poésies en albanais, traduites en français par Évelyne NOYQUES. L'auteur a porté une attention particulière à la réalisation

de l'édition tant au niveau de la couverture qu'à celle de la qualité des reproductions de ses dessins.

Dans ses poèmes et ses dessins, Max VELO suit souvent les bords de Seine qu'il parcourt de long en large. Dans « Paris », « La Seine/s'élève/elle flotte sur les nuages ». Dans « Tristesse », « une corde qui se détache/des anneaux de la Seine/et tombe dans l'eau/l'embarcation la nuit l'attire doucement à elle. ». « La Seine soigne le dos de Paris qu'elle masse avec douceur ».

Les ponts aussi jouent un rôle important. « Les ponts de Paris sont/ comme les belles/jambes/d'une femme/qui trempent dans la Seine/la jupe relevée/au-dessus/des arches des ponts ». Dans « Pluie à Paris », « Sur les ponts/comme posés par ma main/des nuages bas/couleur de plomb. ». Max VELO le dit dans « L'hiver septentrional » : il a « trouvé le bleu/simplement en entrant dans les musées ». Et puis, « Sous les couvercles métalliques/ accrochés au dos de la Seine/la plus petite échoppe au monde/mais aussi la plus noble./avec des livres pressés/qui arrivent à peine à respirer./alignés en rangs./comme un régiment pour l'hymne national. », le poète s'arrête un instant devant « Les bouquinistes de la Seine ».

Max VELO croque les quais, les berges, le fleuve qui bouillonne. Il s'attarde le long du Louvre, fait un détour jusqu'à la pyramide et revient sur ses pas. Parfois, surtout dans les années 1990, il monte sur les buttes, comme à Montmartre, où il « cherche dans tous les troquets... les bohémiennes ». Il pousse aussi jusqu'à la Bastille, « forteresse fantôme qui n'a jamais existé ».

L'auteur albanais n'est pas insensible non plus aux travers de la vie parisienne. Dans « La ville de la solitude », il note que « Même dans la rue les êtres/marchent seuls./Ils regardent droit devant eux/sans croiser aucun regard humain./ Chacun vit sa solitude./la ville ne les réunit pas. Dans un autre poème « Dimanche à Paris », il regarde amusé : « Des Parisiens indifférents/empaquent le dimanche/comme un gâteau./et l'emportent à la maison ». Il n'est pas dénué d'humour envers les Français en général, dont il partage la nationalité. Dans « Vin-Égalité », n'écrit-il pas : « Dans la langue/ de la Révolution/les Français traduisent/pain-liberté./fromage-fraternité./ vin-égalité »...

C'est un beau livre. Généreux, enchanteur et sensible. Depuis toujours, la magie de Paris enchante les écrivains. Max VELO ne fait pas exception à la règle. Ce *Paris*, livre d'artiste, est un hommage très original à la ville où il est né. Ici, Paris s'offre au regard du lecteur par les mots et les images. Celles que l'artiste a dans la tête. Conçu comme un tribut appuyé, cet album-recueil résonne comme une sorte d'appel à la vie, de cri d'amour, dans

lequel, au fil des pages, on découvre la tendresse que l'artiste ressent pour la Ville Lumière dans laquelle il fait « escale » régulièrement depuis près de quinze ans.

Voilà un album qui devrait plaire à tous les amoureux de la Ville Lumière.

Max VELO est l'auteur de nouvelles, poésies, romans, d'essais, d'études sur l'architecture, de livres de dessins. Il expose régulièrement en Albanie et à l'étranger. En France, il est connu pour un recueil de nouvelles : *Le commerce des jours* (Édition Lampsaque, Paris, 1998), et un essai : *La Disparition des « Pachas rouges » d'Ismail KADARÉ* (Fayard, 2004).

Évelyne NOYQUES

La partition du judaïsme et du christianisme

Daniel BOYARIN, traduit de l'américain par Jacqueline RASTOIN,
avec la collaboration de Cécile et Marc RASTOIN,
Éditions du Cerf, Paris, 2011, 448 pages, 48 €

La thèse originale de cet auteur est exposée dès le début de la préface : « Je suggère que la connexion entre ce que nous appelons judaïsme et ce que nous appelons christianisme est beaucoup plus complexe que ce qu'imaginent la plupart des spécialistes. [...] Il n'y avait pas de judaïsme normatif mais des judaïsmes, je veux dire que même le judaïsme rabbinique avait des difficultés à dire pour lui-même ce qu'était le « judaïsme » et, par conséquent, ce qui pourrait être défini comme en faisant partie et ce qui en était exclu. » (page 14).

Daniel BOYARIN rajoute un peu plus loin que ce livre apporte une réponse à la question « de savoir comment le tracé d'une frontière avec ce que le christianisme appellera judaïsme permettra au christianisme de se définir comme "religion" ».

Bien que s'intéressant aux écrits des II^e au V^e siècles, l'auteur éprouve le besoin d'exprimer ses idées politiques sur le Moyen-Orient : « En dépit de mon identification conventionnelle de juif orthodoxe, je ne suis pas du tout au diapason de ma communauté en ce moment, je suis dans une position de marginalité souvent très pénible pour moi. À l'heure actuelle, la redéfi-

inition de l'orthodoxie juive implique le soutien inconditionnel à une entité politique, l'État d'Israël, et à toutes ses aventures guerrières. L'« amour » que j'éprouve pour le christianisme m'est devenu suspect, car j'écris à un moment (en 2003) où les Juifs et les chrétiens (ennemis depuis deux millénaires) forment brusquement un drôle de couple, engagés collectivement dans une guerre, ou des guerres, contre les musulmans. » (page 16).

Deux pages plus loin, il se désole que l'on traite d'antisémites les universitaires signataires d'une pétition invitant à se détourner de l'Israël de l'apartheid ! « Beaucoup de chrétiens ont dit que le christianisme était mort à Auschwitz, Treblinka et Sobibor. Je crains – ce qu'à Dieu ne plaise – que mon judaïsme ne meure à Naplouse, Daheishe, Beteen (Beth El) et Al Khalil (Hébron). »

Tout en respectant profondément la liberté d'expression, il nous paraît étrange de faire appel à des positions politiques d'aujourd'hui pour expliquer la partition entre le judaïsme et le christianisme des premiers siècles.

« À la fin – du moins à la fin de l'Antiquité tardive – le judaïsme rabbinique refusa l'option de devenir une religion, une autre espèce du genre que représentait le christianisme. » (page 40). Pour comprendre le sens de cette affirmation il faudrait que l'auteur nous explique ce qu'il entend par « religion » ? Pourquoi donc le judaïsme n'est pas une religion ?

L'auteur de cet ouvrage est professeur de culture talmudique aux départements d'études du Proche-Orient et de rhétorique à l'université californienne de Berkeley (États-Unis). Il nous est impossible de discuter en quelques lignes cette thèse étonnante mais nous nous interrogeons sur la politique éditoriale des éditions du Cerf qui doit choisir ses traductions en fonction d'idées politiques.

Yohanan LAMBERT

Le poète de Gaza

לימסול

Yishaï SARID, traduit de l'hébreu par Laurence SENDROWICZ,
Éditions Actes Sud, Arles, 2011, 220 pages, 20 □

Précisons tout d'abord qu'il s'agit d'un roman policier captivant. Un spécialiste des interrogatoires « musclés » des services de contre-espionnage israéliens, qui lutte contre le terrorisme, est chargé d'approcher une romancière israélienne, Dafna, en se faisant passer pour un jeune écrivain ayant besoin de conseils.

Le but avoué est de lui proposer d'exfiltrer son ami palestinien Hani, poète atteint d'un cancer en phase terminale, pour le faire soigner en Israël. Mais la cible réelle est le fils d'Hani, responsable d'un dangereux réseau terroriste.

Dafna, comme Hani, a fait partie de mouvements pour la paix. Elle accepte de collaborer sans connaître la mission exacte. Alors que le guet-apens se met en place, l'enquêteur est tiraillé entre ses convictions personnelles et ses nouveaux « amis ». Une rencontre entre le père mourant et son fils doit avoir lieu à Limassol (titre hébreu du roman), à Chypre, afin que le Mossad puisse l'abattre. Tout au moins c'est ce qui est prévu...

Yishaï SARID est né à Tel Aviv en 1965. C'est le fils de Yossi SARID, député de gauche et grand militant pour la paix. Après des études de droit à Jérusalem et à Harvard, il a travaillé comme procureur, avant de devenir avocat. Il collabore aussi à la presse en hébreu. *Le poète de Gaza* est son deuxième roman mais le seul traduit en français.

Yohanan LAMBERT

Le Roman des papes

Bernard LECOMTE, Éditions du Rocher,
Monaco, 2011, 258 pages, 20,90 €

De la Révolution française à nos jours, quelques seize papes¹ se sont succédé. Bernard LECOMTE vient nous conter la vie personnelle et quotidienne de ces papes des temps modernes. Qui mieux que ce spécialiste du Vatican dont le *Jean-Paul II*, édité chez Gallimard en 2003 fait autorité, pouvait tenter de dessiner la sociologie de ces chefs de l'Église, tous si différents alors que l'Église immuable pourrait les faire apparaître assez semblables.

En 1799, à la mort calamiteuse de Pie VI poursuivi par le Directoire jusqu'à Valence, on croit la papauté enterrée avec lui, mais un conclave exceptionnel va élire un candidat de compromis, Barnabé CHIARAMONTI, 57 ans, moine bénédictin devenu archevêque. Ce sera Pie VII, d'illustre famille, de même que Léon XII et son successeur, Pie VIII. Leur successeur Grégoire XVI, abbé du monastère romain San Gregorio Magno, est lui aussi un érudit, gai et en bonne santé contrairement à ses deux prédécesseurs. Enfin, apparaît Pie IX en 1846 ; né MASTAI, libéral de haute stature dont le pontificat s'étend jusqu'en 1878 et qui sera béatifié en 2000. Lui succèdent Léon XIII, né PECCI, de noble famille, puis Pie X, né SARTO, patriarche de Venise, lui, de modeste famille, enfin Benoît XV, né DELLA CHIESA, diplomate de noble famille. C'est Pie XI, né RATTI, fils d'un petit industriel qui va s'opposer courageusement à la montée du fascisme.

À sa suite avec Pie XII, Romain de noble famille, né PACELLI, l'Église va devoir affronter le nazisme. Mais ancien diplomate chevronné, Pie XII sera trop prudent, ne s'indignera pas de la rafle des Juifs de Rome en 1943, tout en ordonnant que tous les bâtiments religieux accueillent les Juifs qui demandent asile. Travailleur acharné, il se complaît dans l'exercice solitaire du pouvoir.

Désormais, les cardinaux italiens ne sont plus que 18 contre 37 « étrangers » : il y aura cependant encore 3 papes italiens, Jean XXIII, Paul VI et le malheureux Jean-Paul I^{er}, avant le fameux Jean-Paul II, né WOJTYŁA, courageux Polonais farouchement opposé au communisme. Ce « don du ciel » comme dira SOLJENYTSINE, redonnera confiance aux catholiques du monde désemparés après Vatican II. Après 26 ans, il sera remplacé par un Bavarois, Benoît XVI, né RATZINGER, théologien de haut vol appelé désormais à mon-

1. Sur les 135 que compte la papauté de 33 à nos jours.

trer la voie à 1,3 milliard de fidèles. On voit que les origines sociales de ces seize papes sont diverses, de même que leurs personnalités.

En décrivant la préparation au métier de pape des 15 papes récents, Bernard LECOMTE dessine un profil type : cultivé, polyglotte, l'homme doit savoir participer aux affaires du monde, voyage toujours plus, apprend à se médiatiser, doit équilibrer le groupe des cardinaux partagés entre conservateurs et modernistes, abandonne le cérémonial pour s'approcher au plus près des croyants qui s'exclamèrent en 2005 sur la place Saint-Pierre *Santo Subito* à la mort de Jean-Paul II. L'Europe n'est plus le centre de la chrétienté, d'autres papes seront issus d'Amérique latine, d'Afrique noire ou d'Asie, conclut l'auteur.

Françoise BARRY

Si beau, si fragile

Daniel MENDELSON, traduit de l'anglais par Isabelle D. TAUDIÈRE,
Éditions Flammarion, Paris, 2011, 428 pages, 22 €

Alors que nous avons découvert cet auteur en 2007 lors de la publication de son ouvrage *Les disparus*, relatant son voyage à la recherche des membres de sa famille maternelle disparus pendant la Shoah, nous le retrouvons aujourd'hui dans son activité principale. Daniel MENDELSON est connu aux États-Unis comme un excellent critique de cinéma et de littérature qu'il publie régulièrement dans la *New York Review of Books*.

Dans la préface française, l'auteur définit son travail : « L'ouvrage que vous tenez dans les mains est, dans l'ensemble, un recueil de jugements ; c'est-à-dire un recueil d'essais écrits par un critique. Comme vous l'aurez peut-être deviné aux digressions étymologiques qui précèdent, le critique en question a une formation en lettres classiques. De la fin des années 1980 au début des années 1990, j'ai fait mes études supérieures de grec et de latin avec l'ambition d'embrasser une carrière universitaire ; au lieu de quoi, je suis devenu journaliste et je travaille le plus souvent et pour mon plus grand bonheur comme critique professionnel. » (page 10).

Considérant que ses écrits sur le théâtre concernent des productions trop américano-américaines, il a rassemblé, pour l'édition française, essentiellement des critiques sur la littérature et le cinéma. Elles sont au nombre

de vingt-cinq et sont regroupées en cinq thèmes : Héroïnes, Héroïsmes, Éros, Guerres et Vies privées.

À chaque fois, l'auteur fait preuve d'érudition et argumente précisément ses jugements. Ses analyses sont minutieuses et passionnées. Elles sont beaucoup plus développées que celles que nous avons l'habitude de lire en France. Ainsi sa critique du film *Marie-Antoinette* de Sofia COPPOLA s'étend sur seize pages. Sont encore étudiés les films de Pedro ALMODÓVAR, les *300 de Sparte*, d'après la bande dessinée de Fred MILLER sur la bataille des Thermopyles, *Kill Bill* de Quentin TARANTINO, *Inglourious Basterds*, du même réalisateur, *Alexandre* d'Oliver STONE, *Avatar* de James CAMERON, et enfin les films sur le 11 septembre.

Les œuvres littéraires critiquées sont aussi très variées : *La ménagerie de verre* et *Un tramway nommé Désir* de Tennessee WILLIAMS, *Une chambre à soi* de Virginia WOLF, *La Nostalgie de l'ange* d'Alice SEBOLD, l'œuvre de Philip ROTH, la passion d'Henry JAMES, *L'importance d'être constant* d'Oscar WILDE, *Un plaisir trop bref* de Truman CAPOTE mais aussi *les Bienveillantes* de Jonathan LITTELL...

Une dernière précision sur le titre *Si beau, si fragile*. C'est une référence à la pièce *La ménagerie de verre* de Tennessee WILLIAMS. « Je pense que si cette phrase obsédante m'a fait un tel effet la première fois que je l'ai lue, c'est parce qu'elle pose, avec une parfaite simplicité, l'inévitable enchevêtrement de la beauté et de la tragédie, caractéristique du théâtre grec. » (page 10).

Yohanan LAMBERT

Les Survivants

WUHE (CHEN Guocheng),

traduit du chinois par Esther LIN-ROSOLATO et Emmanuelle PÉCHENART,

Éditions Actes Sud, Arles, 2011, 295 pages, 23 □

Le face-à-face entre deux Chines, populaire et nationaliste, auquel on réduit souvent l'histoire récente de Taiwan, pourrait faire oublier les cinquante ans d'occupation japonaise qui comptent dans les événements marquants de la première moitié du xx^e siècle, mais aussi et surtout la popula-

tion originelle de l'île, des aborigènes des montagnes, redoutables coupeurs de têtes.

Occupant l'île des Terrasses (Taiwan), les Japonais portèrent une attention particulière à ces sauvages, qu'ils voulurent « civiliser » en les obligeant à se couper les cheveux, en leur interdisant de se tatouer. Ils établirent des lignes de démarcation pour les empêcher d'avoir quelque contact que ce soit avec les habitants des plaines. Ils les utilisèrent comme main d'œuvre pour le débardage du bois. Les Japonais, souvent des membres de la police, épousèrent des filles de chefs mais les abandonnèrent, ce qui créa un climat de tension.

Ce roman a pour point de départ ce qui est retenu dans l'histoire comme « les événements de Musha ». Lors d'un banquet de mariage, Tadao Mona, fils de Mona Rudao (1882-1930) chef *sedeq* de la tribu de Mahepo, s'était vu refuser le verre d'alcool qu'il offrait à un policier japonais au motif qu'il avait les mains sales. Son insistance avait provoqué une réaction violente du Japonais qui l'avait frappé aux mains avec sa canne. Malgré les regrets que Tadao Mona tenta de lui exprimer le lendemain, le policier refusa de les entendre. Cet affront, jugé insupportable, provoqua une réaction quelques temps plus tard. Lors d'une manifestation sportive, le 27 octobre 1930, qui se déroulait sur le terrain de sport d'une école à Musha, les aborigènes passèrent à l'attaque et utilisèrent leur redoutable technique du « fauchage de têtes » (*chuciao*) qui fit plus de 130 victimes. Les Japonais se vengèrent aussitôt en utilisant bombes et gaz toxiques, mais les aborigènes, regroupés à Mahepo, refusèrent de se rendre. La fille de Mona Rudao, qui avait été faite prisonnière par les Japonais fut envoyée pour négocier une reddition. Sans succès, les aborigènes (femmes et enfants compris) préférèrent se suicider en masse, en se pendant aux arbres ou en se jetant dans les précipices.

Les Japonais rassemblèrent les survivants à Luoduofu et Xibao et accomplirent leur vengeance quelques mois plus tard, le 25 avril 1931, en incitant une autre tribu, les Tuuda, à les massacrer, décapitant au total une centaine de corps. Il resta néanmoins 298 rescapés qui furent déportés, le 6 mai 1931, dans un lieu adossé entre deux rivières, d'où son nom « l'Île-entre-deux-eaux ». Dans ce village (devenu Qingliu) de 500 habitants, vivent encore des descendants de ces rescapés.

Ces événements du passé peuvent être relus à la lumière de bien d'autres faits qui ont suivi et à l'aune de bien des jugements. WUHE nous entraîne ainsi non seulement dans la dense forêt tropicale, sans jamais oublier d'en décrire les charmes, les attraits et les dangers aux différentes heures du jour,

mais aussi dans l'inextricable forêt de ses pensées, de ses questions, de ses suppositions, de ses projections, de ses interprétations, de ses craintes et de ses espoirs.

C'est une sorte de journal de bord de ses deux séjours en 1997 et 1998 dans le village de l'Île-entre-deux-eaux que l'auteur nous livre, dans un récit ou plus exactement un discours ininterrompu, comme s'il voulait que nous fassions avec lui ce voyage initiatique, que nous nous interroguions sur la « contemporanéité », un thème repris inlassablement au fil des pages : comment un homme d'aujourd'hui peut-il comprendre les événements de Musha? WUHE, de son vrai nom CHEN Guocheng, né en 1951 à Tainan a des origines de « sang mêlé » (han et siraya). Même si celles-ci peuvent constituer une clef de lecture, elles ne suffisent pas à expliquer le soin si particulier qu'il a pris par cet ouvrage à sortir de l'oubli ceux qui sont devenus des « survivants ».

Cinquante ans après les faits, prenant des chemins de traverse ignorant l'interprétation officielle des événements, WUHE, révèle la continuité de l'oppression subie par les aborigènes, car après les Japonais, ils ont souffert de l'assimilation, la marchandisation humiliante des corps à travers la prostitution des filles dans les villes, l'empiètement de l'État sur leur environnement naturel et les destructions engendrées par le tourisme. Le message qu'il veut transmettre est que ces survivants sont plus que des curiosités ethnographiques, ce sont des êtres bien vivants à la fois porteurs d'une mémoire ancienne mais engagés dans des projets d'avenir avec des aspirations modernes.

Édité en 1999, cet ouvrage a reçu de nombreux prix littéraires et est considéré comme une œuvre majeure de la fin du xx^e siècle. La traduction d'une telle œuvre, de par sa forme très originale : un paragraphe unique, presque sans ponctuation, est une prouesse et la supervision de celle-ci par Isabelle RABUT et Angel PINO qui dirigent la Collection Lettres taïwanaises, est le garant de sa fidélité.

Françoise MOREUX

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève étudiant

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2011 une cotisation :

• Étudiant (< 26 ans)	6 €
• Membre actif	12 €
• Membre souscripteur	25 €
• Membre bienfaiteur	100 €
• S'abonne à la revue (France)	20 €
(Étranger)	30 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des Langues Orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à yohanan.lambert@inalco.fr



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

Inalco

65 rue des Grands-Moulins 750137 Paris

Tél. 06 07 94 04 48

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 20 € (France) 30 € (étranger)

Vente au numéro : 10 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

